



Les nouvelles du TOP20

Tous les textes sont © les auteurs. Reproduction interdite sans autorisation.

Tous les titres sont "clicables"

Table

Main de gloire (Serena Gentilhomme).....	3
Tricoter le temps (Sandrine Bettinelli).....	12
Rouge sang (Patrick Raveau).....	16
Le Secret (Jean-Pierre Planque)	21
En voiture, jeunesse ! (Patrick Raveau)	27
La Vie et la mort des cigales (Jean-Pierre Planque).....	31
L'Horreur verte (Patricia Manignal).....	38
Déguisement (Sergio Gaut vel Hartman).....	62
<i>Anywhere</i> (Serena Gentilhomme)	70
La Mort a pris mon visage (Alan W. Wolf)	84
L'Autoroute (Sandrine Bettinelli).....	93
La Petite possédée (Jonathan Harker)	96
Rencontre à Venise (José Vicente Ortuño)	103
Ammonite-Mica (Emmanuelle Fredin)	108
Confession (Patricia Manignal).....	114
Noces de loups (Jenny E. Kangasvu).....	121
Plume de feu, Livre de braise (Thierry Rollet)	130
La Lettre (Soledad Véliz Córdoba).....	135
La Poupée (Johanne Marsais).....	143
Le Chat de Tchernobyl (Jean-Pierre Laigle)	148
Biographie des auteurs.....	155

Main de gloire

(Serena Gentilhomme)

À Jean-Pierre Planque

Le moribond vomit son âme dans un épais jet de sang.

Murmurant des formules rituelles, l'abbé Zénon de Vénaque rangea son missel, abandonna la dépouille à son voyage d'après-vie et s'apprêta à regagner la bicoque où il avait élu domicile, pendant un temps indéterminé mais pour des raisons bien précises, dont l'une était son goût immodéré pour le sordide. Or, on aurait pu difficilement imaginer un endroit plus crasseux que cette ruelle puant la tannerie et la désolation, dans le suintement d'un hiver trop doux. Une cuvette et un broc d'eau au-dessous d'un miroir maculé étaient les seuls agréments de la chambre louée par le prêtre. Pendant qu'il se lavait les mains et que, dans la cuvette, l'eau se transformait en mare brunâtre dans laquelle flottaient de longs cheveux, une cantilène et un claquement de mules à hauts talons s'élevèrent dans la pièce à côté.

Une femme y fredonnait une rengaine à la mode en faisant les cents pas.

Zénon regarda dans le miroir et sourit.

Il était toujours en train de sourire, quand il alla s'asseoir devant une table sur laquelle s'entassaient des encriers, des buvards, des plumes, des bougies, des feuilles blanches ou noircies. L'abbé sortit son missel et dégaina son bijou de choix, qu'il étreignit, avec force, entre ses mains croisées.

Ses yeux étaient révoltés, ses lèvres articulaient des mots inaudibles.

Trois coups sourds ébranlèrent la porte à côté.

Une exclamation étouffée, quelques soupirs, annoncèrent de chaudes retrouvailles. Zénon se ressaisit et plongea sa meilleure plume dans un encrier, s'apprêtant à rédiger une lettre destinée à l'une de ses brebis. La table étant bancale, il dut en apaiser le tangage en insérant son missel sous l'un des pieds.

Un bouquin, ça sert toujours à quelque chose, ne serait-ce qu'à caler un meuble...

Tels avaient été les derniers mots d'un condamné à mort, dont l'abbé avait veillé l'agonie. D'un haussement d'épaules, il chassa ce souvenir et se mit à écrire.

En ce 17 janvier 1771

Je vous salue, ma fille,

Qu'êtes-vous allée faire à Florence, sinon perdre votre âme ?

Un de mes disciples vient de me révéler la vraie nature de celles que vous appelez vos bonnes œuvres, en tant que Dame Présidente de la Congrégation Sainte-Fosca. Non, ne le niez pas ! Depuis notre petite cérémonie du Nouvel An, je me flatte de connaître... Après réflexion, le prêtre copia ces lignes sur une autre feuille, sans y inscrire la date.

...Depuis notre cérémonie du Nouvel An, je crois connaître toutes vos actions, vos paroles, vos pensées, vos omissions.

Et mon disciple est un homme d'honneur, qui fut le témoin d'une abomination à laquelle vous êtes sans doute étrangère, ma fille.

Du moins je l'espère, dans votre propre intérêt.

On vient de découvrir, sur la berge de l'Arno au-dessous du Ponte Vecchio, le cadavre du célèbre bandit Claudio Balducci, surnommé Farfarello ou le Diable Manchot, à cause d'un accident qui ne l'a pas empêché de poursuivre sa carrière de pilleur, de violeur.

Balducci a été retrouvé charcuté comme un goret et nu comme un ver.

J'entends d'ici vos protestations : quel lien peut-il y avoir, entre une comtesse Domani et l'assassinat d'un manant aux obscures origines, doublé d'un fieffé coquin, dont les Dames de la Congrégation Sainte-Fosca ne souhaitaient que la rédemption ?

En d'autres circonstances, vous seriez hors de cause : seulement, voilà, Balducci n'était pas tout à fait nu.

Un gant couleur de sang prolongeait son moignon droit, à la place de la tenaille acérée qui lui fait office de main et avec laquelle l'atroce individu se complaît – ou, plutôt, se complaisait – à écharper ses victimes, avant de les immoler.

Balducci étant, comme vous le savez, idolâtré de la populace florentine, on réclama, à corps et à cris, la roue pour le meurtrier.

Et si c'était une meurtrière ?

J'aimerais connaître votre avis, Madame la Comtesse, si accueillante aux truands, aux forbans et autres gueux.

Les faits relatés ci-dessus sont immondes, mais il y a pire : diligenté sur les lieux, le prévôt de la maréchaussée s'empara du gant et hurla de terreur.

Le fin cuir écarlate gainait une main momifiée.

Et ce n'est pas fini.

La fureur de la canaille se changea en panique, quand on s'aperçut que le membre bougeait. Selon mon disciple, on aurait dit que ces doigts morts taquinaient les cordes d'un violoncelle, comme celui que tu sais si adroitement manier, au creux des tes cuisses écartées sous ta robe à paniers, dont le lourd taffetas, avec ses plis et ses crissements, n'arrive pas à dissiper le fumet de ton con, Gloria, ô, Gloria...

Un cri de plaisir insoutenable déchira le linceul de la nuit.

Zénon froissa sa feuille en boule, se leva, s'empara du broc et s'aspergea le crâne d'une eau qui plut, en lourdes gouttes, sur la cuvette pleine. La scène se déroulant au-delà du miroir s'imposa à ses sensations, mortifiées par l'abstinence : l'avidité des corps, l'entrelac des langues muettes, âpreté d'un sexe, douceur de l'autre, s'ouvrant, telle une figue trop mûre, à la cruelle charité du soleil.

Le prêtre s'acharna sur une page vierge.

...que ce membre amputé bougeait. Selon mon disciple, on aurait dit que ces doigts morts taquinaient un quelconque instrument à cordes.

Cette main, ne vous rappellerait-elle pas un cadeau que vous auriez reçu, en ce Nouvel An dans une ville de l'Est, flagellée par un orage exaltant, avec force éclairs, le grilles dorées dont le ferronnier Jean Lamour, le bien nommé, a orné une place dédiée à un roi polonais, mort il y a cinq ans ?

Je te l'accorde : tu m'as résisté, au début, prétextant tes règles, toi ! Toi qui te fiches, excuse l'expression triviale, si éperdument des règles et de nos mœurs policées, malgré tes allures de bigote ! Mais les nombreux verres de vin d'Aï, que je te fis avaler, sans difficulté, dans la cour où les Lesczycynski avaient entassé la piétaille et les sans-grade – auxquels tu t'étais jointe, pour cause de charité chrétienne, sans doute – eurent raison de tes simagrées, t'en souviens-tu ? Ne me dis pas que tu as oublié nos baisers, à pleine bouche, dans les coulisses de la grande place, aussi gracieuse et artificielle qu'un théâtre à l'italienne, puis notre course éperdue, jusqu'à l'église de la Ville-Neuve en plein chantier, de son maître-autel, où je te... où tu me... où nous nous...

Une flaque noire s'étala sur la feuille.

Zénon blasphéma.

Il venait de renverser un encrier.

Mais comment contenir son trouble, sous l'averse de ces plaintes d'amants à la dérive sur la mer démontée du Tendre ?

Le prêtre se leva, malaxant son érection par-dessus sa soutane poisseuse, et alla appuyer son front contre le miroir dans lequel il vit défiler les images d'une péripétie récente, qui aurait pu lui valoir le bûcher, à une époque où les Lumières étaient aussi exsangues qu'une aube d'hiver pluvieux.

Église de Ville-Neuve. Échafaudages. Senteurs de chaux.

Chairs douces écartées sur le marbre du maître-autel.

Bougies disposées en pentacle, aussi noires que le calice où s'égouttait un flux de sang menstruel.

Quelques heures plus tard, Gloria recevait un objet enrobé dans un gant dont la peau d'un écorché avait fait les frais et que les menstrues de la récipiendaire venaient de teindre : une main aux doigts repliés, desséchée et parcheminée.

Une Main de gloire.

Seuls les nécromanciens les plus experts savaient lui transmettre des pouvoirs occultes, tel celui de ressusciter, l'espace d'une nuit, les âmes damnées. À un niveau moins élevé, les paillards et les bandits pouvaient s'en servir comme charme d'amour ou d'engourdissement, afin de pouvoir figer les êtres à trousser ou à détrousser, le choix entre les deux buts n'étant pas obligatoire.

Gloria in inferis Diabolo (Gloire au Diable, dans les enfers), avait psalmodié Zénon, remettant ce présent à son élue qui, totalement ignare des pouvoirs dont était gorgée l'amulette, l'honora d'une moue en équilibre précaire entre le dégoût et le rire.

Un long baiser et une promesse de rendez-vous pour le lendemain avaient scellé la cérémonie.

o

En ce deuxième jour de l'An 1771

Père très vénéré,

Je suis au regret de vous dire que je suis contrainte d'écourter mon séjour, pourtant si agréable, dans cette ville aux beaux portails. Mais la Congrégation des Dames de Sainte Fosca, dont je suis la présidente, ne peut se passer de mes services : on vient d'organiser un gala, où mes modestes talents de violoncelliste sont requis, que vous avez eu la bonté d'apprécier.

La recette sera versée au profit de nos œuvres qui, comme vous le savez – si vous ne l'avez pas oublié, en ces jours de liesse populaire – ont pour but de sauver de pauvres âmes perdues. Une, en particulier, me tient à cœur, dont je ne puis vous révéler le nom, pour des raisons compréhensibles.

Comptant sur votre indulgence, je vous prie d'excuser ma défection et de croire, Monsieur l'Abbé, à mon infinie gratitude pour vos bons offices et pour votre présent, si insolite.

*Humblement vôtre, au nom de la Divine Miséricorde
Comtesse Domani*

Cette lettre lui était parvenue alors qu'il s'apprêtait à rejoindre Gloria au lieu de rendez-vous qu'elle lui avait fixé. Après l'avoir lue, Zénon l'avait déchirée en menus morceaux qu'il avait dévorés, lentement, émerveillé de leur trouver si bon goût.

Le papier avait une saveur de peau rissolée.

L'encre, celle du sang humain.

Le lendemain, l'abbé de Vénasque quittait la Lorraine pour le Midi.

o

Tant bien que mal, à l'aide de plusieurs buvards, Zénon absorba les ravages de son encrier et griffonna ces mots, impatient de boucler une lettre dont la rédaction lui devenait de plus en plus pénible :

... que ces doigts morts taquinaient un quelconque instrument à cordes.

Cette main, ne vous rappellerait-elle pas un cadeau que vous auriez reçu dans la nuit du Nouvel An et que vous auriez pu égarer, ces jours-ci ? À moins qu'un de vos protégés ne vous l'ait subtilisé, avec l'ingratitude qui caractérise les scélérats.

En tout état de cause, vous feriez bien de vérifier si vous possédez toujours ce bibelot, aussi compromettant que dangereux.

Mais finissons-en avec cette lamentable histoire : face à un tel spectacle, aussi surnaturel que macabre, les curieux s'égaillèrent en hurlant, le prévôt cavalant en tête, avec toute sa maréchaussée. Seul resta mon disciple, lequel comprit le désir de la main.

Écrire.

Il sortit donc un calepin et un crayon, dont la main s'empara avec avidité pour tracer les mots suivants...

o

Allongée, nue, sur un lit défait, éclairée par des bougies mourantes, Gloria Domani relut les dernières lignes de la lettre qu'on avait glissée sous sa porte, pendant qu'elle goûtait à un sommeil réparateur :

...s'empara avec avidité pour tracer les mots suivants : « Belle Gloria, un renégat vient de nous séparer depuis quelques heures à peine, mais mes cartilages desséchés s'ennuient déjà de ta peau si douce. Si tu souhaites, autant que moi, nos retrouvailles, sache qu'un disciple – peu importe son nom – de Maître Zénon de Vénasque t'attend à cette adresse...

De larges taches d'encre rendaient la suite illisible.

o

Gloria laissa échapper un éclat de rire, qu'elle étouffa, lançant un regard appréhensif à son amant, enseveli sous une vague de draps ravagés. Mais il était trop esquiné, pour qu'il se réveille de sitôt.

Moins agacée que flattée, la comtesse s'éventait avec la lettre : il était fou, ce prêtre, au regard bleu-cendre, au profil en lame de poignard, aux initiatives si hardies ! Voilà qu'il la faisait suivre par un mystérieux disciple, sans doute l'auteur de cette bafouille sans queue, ni tête, ni date, ni signature, ni adresse, que n'importe qui aurait pu griffonner, étant donné que Gloria n'avait jamais eu l'occasion de voir l'écriture de cet abbé de... de quoi, déjà ? Manosque ?

Gloria frémit, au souvenir de leur aventure sacrilège, qu'elle avait relatée, dans les détails, aux autres dames de la Congrégation et au curé de Sainte-Fosca.

Les premières avaient rougi, pouffé et, peut-être, mouillé leur linge.

Le second avait sans doute déchargé dans sa soutane, après les détails que Gloria lui avait confiés, dans un murmure pudique, docile aux questions, de plus en plus pointues, de plus en plus essoufflées, que Monsieur le Curé lui posait, jusqu'à l'absolution qui s'était étranglée dans un gémissement.

Trois Pater, trois Avé et un Magnificat avaient acquitté Gloria de ses frasques. Plus une offrande, rubis sur ongle, de cents florins, pour les œuvres de la Congrégation.

Ce en quoi, le curé s'était montré plus rapace que la tenancière du bordel où Gloria venait de retrouver son amant.

Les bougies s'éteignaient, les une après les autres.

Gloria plongeait un coin de la lettre dans une de ces langues agonisantes : même si son amant était analphabète, il valait mieux ne pas laisser traîner ce papier, qui se racornit aussitôt en larmes d'encre.

Quel tissu d'insanités !

D'abord, loin de moisir sur une berge du Ponte Vecchio, la main de gloire se trouvait bien au sec, dans le sac où Gloria l'avait enfouie, déterminée à se débarrasser de cette abomination intempestive.

La nuit précédente, au bout d'un long cauchemar délicieusement atroce et tout de suite oublié, Gloria s'était réveillée en sueurs, persuadée qu'un gros insecte grimpait entre ses cuisses, remontant vers ses lèvres secrètes. Quand, enfin, elle avait osé regarder, l'amulette était bien installée sur sa motte, alors qu'elle était censée reposer dans un coffret à bijoux.

Les cris de la Signora avaient fait accourir les domestiques. Un médecin fut appelé aussitôt, qui examina la comtesse et prescrivit un lavement à la camomille et à l'huile de romarin. Allongée à plat ventre, pendant que la seringue répandait un mélange chaud dans ses viscères, Gloria avait étouffé des cris de peur, mordant l'oreiller sous lequel elle sentait bouger la chose promptement cachée, à l'arrivée des servantes. Mais ce remède ne s'était pas avéré efficace pour l'amulette, dont Gloria perçut les bonds discrets, dans le tréfonds de son sac, pendant tout le parcours de palazzo Domani à l'église de Sainte-Fosca. C'était d'ailleurs à cause de ça, entre autres, qu'elle avait préféré confier son sac au sacristain – un vrai cerbère –, le temps d'aller faire la charité à une veuve, pauvre mais digne, qui s'étiolait dans sa soupente avec ses six bambins adorables, mais un peu trop curieux de ce que contenaient les sacs des dames patronnesses.

Sans doute assagie par son séjour dans un lieu saint, la main n'avait plus donné signe de vie entre Sainte-Fosca et Via del Fico, dont le nom annonçait des fruits autrement plus juteux que celui du figuier éponyme. Avant son entrée dans la maison de rendez-vous, un coup d'œil rapide à l'intérieur de son sac avait rassuré Gloria : si la bourse contenant les cinquante florins pour la tenancière y était, la main de gloire s'y trouvait aussi, à plus forte raison.

Bon débarras, songea la belle, en s'étirant, soulagée à l'idée que, bientôt, elle ne verrait plus cette source de soucis et de clystères : pendant que, perchée sur son bidet, elle procédait à sa toilette intime – assouplissant et parfumant ses orifices en vue de son rendez-vous galant – la comtesse avait décidé qu'elle refilerait cet indiscret bijou à son amant. Il en trouverait bien l'usage, lui, si persuadé que tout

objet finissait par servir à quelque chose, même s'il ne valait pas une *crazia*, l'infime fraction du florin.

Quant à cette histoire de meurtre...

Contemplant la nacre qui dégoulinait de son sexe douloureux – son amant ayant la fougue et les dimensions d'un étalon en rut –, la comtesse ne put retenir un gloussement voluptueux : si le célèbre bandit était mort, la rigidité cadavérique n'avait atteint qu'un seul de ses membres et à longueur d'heures, si vous plaît, pour le plus grand bonheur de sa maîtresse.

Ah ! Vivement que ça recommence !

Gloria secoua la cendre de la feuille consumée, souffla sur les dernières flammèches, lança un regard attendri au présumé feu Balducci – dont seules étaient visibles de longues mèches obscures collées sur l'oreiller – et décida d'en accélérer le réveil, par le moyen que Zénon, ou son suppôt, lui avait involontairement suggéré. Oui, oui ! Elle se servirait de la main de gloire pour ranimer des ardeurs assoupies, ce qui ne serait pour déplaire à son Farfarello de Diable Manchot, à l'humour noir très sûr, bien que parfois d'un goût discutable : le dernier dimanche de Pâques, la famille d'un riche goinfre s'était vu livrer la tête du *paterfamilias*, une pomme dans la bouche, sur un plateau bien dressé, rien que pour lui rappeler le surnom dont les Florentins avaient affublé le cher disparu : Ciacco, le Gros-Porc.

Sacré Claudio !

Elle fouilla dans son sac. Encore. Et encore.

En déversa le contenu sur le lit.

Tout y était : un foulard, un flacon de parfum, un peigne, un flacon de vin d'Aï, une tabatière, une boîte à mouches en velours, un bâton de fard, de la pommade apaisante et la bourse qui avait contenu les cinquante florins, versés à la tenancière.

Seule la main de gloire n'y était plus.

Sur la commode, une bougie s'éteignit.

o

Zénon se détacha du miroir et fit les cents pas dans la chambre, fredonnant un air à la mode.

Plaisirs d'amour.

Le même que sa voisine avait entonné, quelques heures plus tôt.

Le même que Gloria avait chanté, chez les Leszczyński, s'accompagnant sur son violoncelle : leurs yeux s'étaient croisés à la mort de la dernière note.

Sans arrêter de flatter son bijou dégainé, vibrant et se développant sous la caresse, Zénon se dit que, si les débuts avaient été difficiles et coûteux – que des pattes à graisser ! – la suite des événements s'était déroulée sur du velours, une fois ses victimes localisées et prises en filature.

Il avait été si simple de s'introduire dans la sacristie où Gloria avait entreposé son sac, le temps d'aller apporter des brioches, du homard et du vin d'Aï – autrement appelé de Champagne – à l'une de ses protégées favorites. Très bonne idée : les biens des dames patronnesses ne craignaient rien, sous la houlette du bedeau, un cerbère qui refusait l'accès de sa sacristie à quiconque ne fût pas partie de la Congrégation Sainte-Fosca.

Sauf à un prêtre, si inconnu fût-il.

Surtout si celui-ci avait pris soin de s'assurer la distraction du sacristain moyennant des florins sonnants et trébuchants.

Pour régler son compte à Balducci, l'entreprise avait été moins aisée.

o

Une torche dans sa main gauche, il se déplaçait à la vitesse d'un feu follet. Zénon dut courir pour rattraper la silhouette menue, enveloppée d'une houppelande. Ébouriffées par le vent, les sombres boucles du bandit s'alourdissaient sous le crachin d'un hiver trop clément.

Il s'engouffra sous le Ponte Vecchio.

Zénon l'appela.

– *Signor* Balducci ! Claudio !

Pas de réponse.

Contemplant le catogan détrempé de son condamné à mort, Zénon décida qu'il le saisirait par là, pour l'égorger, quand il lui assènerait un coup de grâce retardé le plus longtemps possible.

– Farfarello !

Le prêtre dut répéter son appel trois fois.

– *Che vuoi* ? Que me veux-tu ?

Explosion d'échos sous l'écrasante voussure du pont.

Le bandit se retourna.

Brandie à la hauteur du visage, la torche embrasait un ovale de chérubin encanaillé, qui aurait inspiré Botticelli, trois siècles plus tôt. Bouche sensuelle et narquoise. Deux yeux verts au fond desquels miroitait un puits d'insolence.

– Prêtre, si tu veux m'enculer à la vaticane, bien peu pour moi !

Sa gouaille florentine était aussi brutale qu'un coup de poing.

– Soucieuse de votre âme, la comtesse Domani me charge de vous remettre cet objet de piété, dit Zénon tendant son missel.

– La Gloglo, soucieuse d'âmes ? Suceuse de queues, ça, oui !

Une tenaille en fer forgé, aux extrémités acérées, s'empara de l'offrande.

– J'sais pas lire, ça n vaut pas une *crazia*, mais j'suis preneur : un bouquin, ça sert toujours à quelque chose, ne serait-ce qu'à caler un meuble...

Le poignard de Zénon s'enfonça dans les entrailles du bandit.

o

Planté devant le miroir sans tain, fredonnant, de plus en plus bas, *Plaisirs d'amour*, Zénon observait la comtesse Domani qui, la croupe en l'air, fourrageait dans les recoins les plus encrassés de la pièce, quêtant l'introuvable, lançant des œillades apeurées à l'endroit d'où surgissait, étouffé et obsédant, le refrain d'une chanson qu'elle connaissait trop bien. Enfin, de guerre lasse, Gloria se leva : sa coiffure décomposée, son regard effaré, ses chairs ruisselantes, sa poitrine en tumulte étaient un régal.

Tu n'es pas au bout de tes surprises, ma fille : quand tu verras avec qui tu as forniqué, l'espace d'une brève résurrection... ricana l'abbé, au moment où la belle se pencha sur son amant, le secoua, l'appela, arracha ses draps, se jeta sur lui.

Zénon chatouilla la main de gloire, dont les doigts se distendirent.

La femme se redressa, recula, fixant ses mains et son corps, enrobés de sanie. Ses gestes étaient gourds, empotés, d'une lenteur innaturelle. Sa bouche n'était plus

qu'une béance muette. *Bene actum*, bien joué, se complut le prêtre, dès que sa proie se figea dans une oscillation grotesque, bras et jambes écartées.

Dans un élan de gratitude, Zénon embrassa son bijou de l'art nécromancien. *Il est grand temps que j'aie m'occuper de ma douce brebis. Gloria in inferis Diabolo*, murmura-t-il.

Cinq doigts rabougris se tressèrent aux siens.

FIN

[Besançon 17-25 juillet 2000]

Tricoter le temps

(Sandrine Bettinelli)

À Jean-François Meslin, sans qui ce texte n'aurait jamais été tissé.

M'ennuyant vaguement, je regarde par la fenêtre défiler un paysage monotone. Le compartiment est vide, à l'exception d'une vieille femme qui y était installée avant que j'arrive. Elle est assise en face de moi, près de la fenêtre, dans le sens de la marche. Elle a déposé sur la tablette amovible une trousse débordant d'aiguilles à tricoter de toutes tailles et de petites pelotes de laine. Au centre trônent des ciseaux à bouts pointus.

Nous avons échangé quelques mots, puis elle a laissé tomber la conversation, préférant retourner à son ouvrage et à ses pensées. Mais elle est rentrée dans le silence d'une façon douce et aimable et sa compagnie m'est agréable.

Le train passe dans un des nombreux tunnels des Alpes. Je n'aime pas le bruit sourd que font les wagons en s'y engageant, l'obscurité soudaine qui tranche brutalement pensées et occupations. Pendant un instant, je n'entends plus le cliquetis des aiguilles de ma compagne. Mais dès que la lumière revient, ses doigts se remettent à l'œuvre, une maille à l'endroit, une maille à l'envers.

Cinq minutes après le passage dans le tunnel, la porte du compartiment s'ouvre doucement. La vieille femme lève les yeux, je me tourne un peu pour mieux détailler le nouvel arrivant. Un homme, la trentaine, vêtu d'un T-shirt noir. Une casquette lui couvre le front jusqu'aux yeux. Il ne porte pas de bagage.

Nous attendons un salut qui ne vient pas. L'homme tire le store qui bouche la vitre de la porte. Il s'avance. Il ne s'assied pas dans l'une des places vides mais s'arrête à côté de moi. Il se penche légèrement, m'attrape le poignet. J'ouvre la bouche pour crier mais je me tais. Je viens d'apercevoir la lame qu'il tient dans l'autre main.

La vieille femme essaie de se lever péniblement. Il la repousse sans même se tourner avec le dos de la main. Elle retombe en poussant un petit cri dans son fauteuil.

— Toi, la vieille, ne moufte pas, sinon gare à toi.

Il me force à me lever. Il me repousse contre la tablette. Je la sens qui me rentre dans le dos.

— Eh, tu vas bien regarder, la vieille. Tu dois même plus savoir comment on fait.

Il soulève ma jupe.

Je sens quelque chose dans ma main. Les ciseaux ! La vieille dame a réussi à me les glisser discrètement.

Avant d'avoir pu réfléchir, je les plonge dans le ventre de l'homme. Ils s'y enfoncent avec facilité.

Il s'effondre à terre, en se tenant le ventre. Ses doigts sont tachés de sang. Il pousse des petits gémissements entremêlés de juron :

— Putain, salope, je vais avoir ta peau.

Je lève la main pour attraper le signal d'alarme. Au moment où je sens la poignée entre mes doigts, le train pénètre dans un tunnel.

Je tire de toutes mes forces mais je n'entends que le bruit de l'air contre les parois.

Dans le noir, la panique m'envahit peu à peu : « et s'il se relève ? Comment ai-

je réussi à faire ça ? Moi qui ne ferais pas de mal à une mouche. S'il faut encore me défendre, pourrais-je le refaire ? »

Le train retourne dans la lumière. Dans le compartiment, il n'y a plus que la vieille femme, qui me regarde, très pâle. Je murmure :

— Il s'est sauvé ? Il faut alerter le contrôleur.

Mais, à bout de forces, je m'écroule à ma place. Quelques minutes passent. Mon souffle revient lentement.

La porte du compartiment s'ouvre doucement. La vieille femme se tourne et pousse un petit cri, je lève les yeux. Dans l'embrasure un homme, la trentaine, vêtu d'un T-shirt noir immaculé nous regarde. Une casquette lui couvre le front et descend jusqu'aux yeux. Il ne porte pas de bagage. Il n'a aucune trace de blessure.

Je me mets à trembler. L'homme tire le store qui bouche la vitre de la porte. Il s'avance, se penche légèrement, m'attrape le poignet. Je n'ouvre pas la bouche. Je devine ce qu'il tient dans l'autre main.

La vieille femme n'essaie pas de se lever. Il ricane, sans la regarder : « Alors la vieille, t'as les j'tons ? T'inquiète pas, ça va te plaire, tu ne dois même plus savoir comment on fait. »

Il me force à me lever. Je sens la tablette qui me rentre dans le dos.

Il soulève ma jupe.

La vieille dame me glisse les ciseaux dans la main.

« Non, je ne peux pas. C'est trop horrible, c'est un cauchemar. Je n'y arriverai pas. Je savais que je ne pourrai pas recommencer. »

J'ouvre la main. Les ciseaux tombent par terre. Le violeur essaie de baisser ma culotte.

Il s'effondre à terre, en se tordant de douleur. Il pousse des petits gémissements entremêlés de juron : « Putain, salope, je vais avoir ta peau. » Je le regarde, incrédule.

Il a un trou au côté. Je lève les yeux. Ma compagne de voyage tient une aiguille à tricoter ensanglantée dans sa main.

Elle me regarde, avec une grimace d'excuse. « Je n'ai pas essayé de me lever, excusez-moi, les personnes âgées apprennent avec l'expérience. »

Je suis moins sage qu'elle. Je tente d'attraper le signal d'alarme. Au moment où je tiens la poignée entre mes doigts, le train pénètre dans un tunnel. Je tire de toutes mes forces, mais je n'entends que le bruit de l'air contre les parois. Dans le noir, je sens monter une envie de vomir. « Est-ce que ça va recommencer ? Comment échapper à ça ? » Le train retourne dans la lumière.

La vieille femme me regarde, les yeux mi-clos, l'air rêveur.

— Ma chère, après le prochain tunnel, si vous changiez de compartiment ? Je crois que votre présence ici est une erreur.

Je rougis, comme une écolière grondée par son institutrice.

— Vous avez raison, madame, et vous ?

— Oh moi, vous savez, je ne risque rien. Je ne suis qu'une vieille femme. Et puis, j'ai mes aiguilles à tricoter.

Et alors que la porte du compartiment s'ouvre doucement et que nous voyons sans surprise apparaître un homme vêtu d'un T-shirt noir, elle secoue en souriant l'ouvrage qu'elle tient à la main, une longue écharpe aux fils multicolores entremêlés. Elle marmonne :

— Que voulez-vous, ma chère, à chacun son destin...

L'homme s'avance. Je ne le regarde pas. En face de moi, la charmante vieille femme coupe d'un air décidé un fil qui dépasse de son ouvrage, à l'aide de ciseaux à bouts pointus.

FIN

Rouge sang

(Patrick Raveau)

Du sang coule sur mes mains. Des gouttes étoilent l'émail de la baignoire. Je ne me suis pas entaillé. Du moins, je ne m'en souviens pas. Et pourtant, tout ce sang sur mes mains... J'ai fait la fête hier. Complètement saoul. Pire que ça... J'ai dû draguer deux ou trois minettes, comme d'habitude, mais j'ai tout oublié ! La douche me fait du bien et chasse le sang qui continue de couler sur mes jambes et mes pieds avant d'être avalé par la bonde d'évacuation. J'ai peur. À mesure que l'eau froide ravive mes pensées, je reprends conscience. J'ai dû me blesser bêtement, comme lorsqu'on se rase de travers ; une entaille superficielle, mais qui pisse le sang. Pourtant, je n'ai aucune blessure, aucune plaie. Rien ! J'ai dû rêver.

Bon Dieu, quelle trouille j'ai eue. Me voilà sorti de ce cauchemar. Pour commencer, je me verse un verre de scotch. Non, un café. Plus tard, j'essayerai de contacter Joe. Lui saura, peut-être... La fenêtre exigüe qui donne sur Paris, est embuée. Je l'ouvre sans grande conviction. Le bleu qui jaillit dans ma chambre de bonne m'oblige à fermer les yeux tant la lumière est crue. Tout en bas, les premiers piétons commencent leur pérégrination matinale. On est à mi-juillet et, comme je n'ai pas pris de vacances cette année, j'essaye d'oublier qu'ailleurs le ciel brille et qu'une foule de veinards écoute le refrain intermittent des vagues. Je passe ma tête à travers la lucarne, emplis mes poumons d'un bon bol d'air pollué. Deux fois, trois fois. C'est un rituel qui me permet chaque jour de m'imprégner à fond de l'air parisien.

Tiens ! De l'autre côté de la rue, une lucarne retient mon attention, une lucarne que je n'avais jamais remarquée auparavant. C'est étrange comme la mémoire sélectionne certains faits jugés sans intérêt, enregistre secrètement de tous petits détails. Quand la réalité nous dévoile ces choses que notre esprit a retenues dans l'ombre, on croit rêver. Rêver, comme ce rêve de sang... rouge. Derrière l'étroite lucarne apparaît un visage flou. J'ai l'impression qu'il appelle au secours. Puis il disparaît aussi rapidement qu'il est apparu.

Je m'étends sur mon maigre sofa, qui date du Premier Empire, peut-être même d'avant. En son centre s'élargit, jour après jour, un trou dans lequel il m'arrive d'écraser mes mégots. Qui sait, peut-être y dissimulerai-je un jour mon magot ? Vieux garçon proche de la quarantaine, traînant de bar en bar, bardé de diplômes sans grande utilité sinon celle de pouvoir donner des cours à bon marché de temps en temps. Vieux garçon pétri de fantasmes et de rêves enfouis dans un inconscient à fleur de peau. Un type qui aurait peut-être pu mener une vie paisible si sa jeune amie ne l'avait pas quitté comme un malpropre. Vieux garçon, tout juste bon à se saouler dans des fêtes organisées par de petits bourgeois, à rédiger, le reste du temps, des scénarios tirés par les cheveux pour des magazines qui paient à la page ou, pire, à la ligne. Une misère !

Il est encore très tôt dans la matinée. Quelques pigeons fatigués viennent picorer les miettes de pain rassis que je dépose à leur intention sur le rebord de la lucarne. Ils sont vieux et laids, mais j'aime leur compagnie. Le café est encore chaud. Je m'allonge sur mon lit. Ça va mieux. Pour accompagner la fatigue, j'ai choisi un livre dans l'immense bibliothèque qui me surplombe. Quand se décidera-t-elle à s'effondrer sur moi ? J'imagine la Une des journaux : « *Il meurt étouffé sous une pile de livres. On soupçonne Victor Hugo et la somme énorme de ses écrits d'être à l'origine de cet abominable crime.* »

J'ouvre le livre. Soudain, une goutte de sang vient perler sur la page de gauche. Je lâche l'épais roman pour regarder la paume de mes mains. Elles saignent.

Pourtant, je ne sens rien, pas la moindre douleur. Un cri retentit qui me tire vers la porte. C'est venu du dehors. De l'autre côté de la rue.

Je passe une nouvelle fois la tête par la petite fenêtre. Derrière la lucarne de l'immeuble d'en face, un visage de femme, déformé par la peur. Je ne connais personne de l'autre côté de la rue. Pas même une adolescente que j'aurais suivie jusqu'au pas de sa porte. Personne. Ses traits se précisent, ses yeux sont grand ouverts. Son regard est braqué sur le mien. Et mes mains saignent. Puis le sang s'évanouit une nouvelle fois. Je demeure immobile, sur le point de vomir avec une seule idée en tête : descendre me fondre dans la foule grandissante des premiers badauds de l'aurore. Derrière la petite lucarne, il n'y a plus personne.

Je reste à scruter les environs. En vain. Le téléphone sonne. Je me précipite et décroche. Lory est au bout du fil. Sa voix rieuse semble pour une fois pleine de reproches :

— Que fais-tu ? demande-t-il. Tu devrais être là.

— Je ... Je... Qu'est-ce que tu racontes ?

— Sacré farceur ! Tu as oublié qu'on fêtait mon anniversaire ce soir. »

Je m'en souviens bien, trop bien, et je ne comprends pas pourquoi Lory m'appelle à une heure si matinale.

— Alors, insiste-t-il, tu viens, oui ou non ? Serais-tu dans les bras d'une nouvelle conquête ?

— Tais-toi. Je ne comprends rien.

— Allez, dépêche-toi, résonne la voix au bout du fil. Il est déjà sept heures. »

Lory raccroche. Je regarde ma montre : sept heures et quart du matin, l'heure à laquelle je me réveille d'ordinaire pour chercher un travail plus consistant. Un vrai travail ! Mais pas un dimanche, non ! Surtout après une cuite comme celle d'hier soir. Un gros nuage passe devant la lucarne, obscurcissant du même coup la chambre minuscule dans laquelle j'ai l'habitude de passer la majeure partie de mes jours et de mes nuits. J'ai encore mal à la tête. Pourtant, il me semble avoir dormi longtemps, d'un sommeil très lourd. Nous sommes dimanche et je ne m'explique pas l'appel de Lory. Nous avons fêté son anniversaire hier soir. Les minutes s'écoulent, interminables, et je ne cesse de regarder mes mains. La pendule murale lance son tic-tac obsessionnel. Il est bientôt huit heures. Du soir, du matin ?

Huit heures douze. Le sang coule à nouveau sur mes mains et le long de mes poignets. J'essaye de me souvenir. Un cri à nouveau, plus fort que le précédent. Je me lève et cours à la lucarne. Elle est là-bas, nue derrière la vitre. Les rayons du soleil s'attardent sur son corps.

Un mince filet de sang s'échappe de sa poitrine. Huit heures treize. Je continue de regarder sans rien comprendre. Une main saisit la fille à la gorge. Elle tombe à la renverse. Mes mains recommencent à saigner. Huit heures trente. Je n'ose bouger. Je sais que je ne peux rien faire. Si, une seule chose : appeler la police. Je compose le numéro en toute hâte. Le commissariat du quartier me répond qu'ils vont vérifier. Je leur demande de me rappeler immédiatement. Quelques minutes plus tard, la sonnerie, stridente. Je fais un bond.

— C'est bien vous qui venez de nous appeler ?

— Oui, pourquoi ?

— Ne recommencez pas. C'est une très mauvaise plaisanterie...

— Qu'est-ce que vous dites ? »

Je reste cloué devant le combiné sans ajouter un mot. Ils ont raccroché. Rouge sang, dans mon esprit, dans tout mon corps. Je crois devenir fou. Complètement

dingue. Ce doit être ça, la folie. Croire qu'on est le matin, alors que la nuit tombe, recevoir de faux appels, ou bien voir des crimes aux quatre coins des rues. Ce pourrait être ça. À moins que... J'ai honte et j'ai peur. J'ai bien trop bu, hier soir. Pas n'importe quoi, c'est vrai ! Mais pas fumé une seule fois. Alors ? Qui aurait pu glisser dans mon verre une saloperie ? Je parviens peu à peu à me remémorer les invités. Une blonde, grande, élancée, très belle me lance des regards de temps à autre. Une petite brune aussi, aguicheuse, qui a remarqué le manège entre la blonde et moi. Une myriade d'autres visages défilent sous mes paupières. La blonde discute un long moment avec moi. Elle vient de Roumanie. Son accent est prononcé. Elle me plaît bien. La petite brune me lance des regards inquiets. Comme si elle allait perdre sa proie. Lory lui aussi me regarde, amusé. Les verres ne cessent de se remplir. La musique est forte, rock poussé à fond dans les graves. *Back cave* et compagnie. Puis la nuit. Mes souvenirs s'effacent d'un seul coup.

*

La pendule indique à présent dix heures. J'ai dû faire un bond dans le futur, ou bien m'être rendormi alors qu'ils m'attendent tous à cette maudite fête.

Je téléphone à Lory. Sa petite amie me répond qu'il est déjà parti. Je raccroche, les mains tremblantes. Le temps continue de tourner, mais rien ne prouve qu'il s'écoule du passé vers le futur, rien ! Tout semble s'être arrêté soudainement. Pourtant, le temps cogne en moi. Et si j'étais en train de dormir... Je devrais être capable de me réveiller. Il suffirait alors de rêver que je mets fin au rêve. J'y suis déjà parvenu. Mais peut-être suis-je déjà éveillé ! De nouveau, les souvenirs m'assaillent. La petite brune m'a rejoint. Son décolleté est entrouvert et je peux admirer ses seins. Elle sourit et ne cesse de parler, mais je n'entends pas ce qu'elle me dit. La blonde est repartie au bar. Un grand type me bouscule, que je ne connais pas. Il me dévisage méchamment. La petite brune est avec lui. Je me dirige vers le bar. Les deux femmes se lancent des regards pleins de haine. J'ai envie de rire.

*

J'ouvre les yeux. Une hypothèse saugrenue me traverse l'esprit. Je suis en train de vivre un événement qui n'a pas encore eu lieu. Mais qui vient du passé ! C'est bien là, le hic ! Je sens que je suis au cœur du problème. Les taches de sang sur mes mains, ces appels désespérés d'une femme qu'on est en train de blesser de l'autre côté de la rue. Je suis le seul témoin. Le sang ? Une projection de l'esprit de la jeune victime dans le mien. Non, ça ne tient pas debout. Pourtant, je ne rêve pas ! Je me souviens très bien à présent de mon retour ici, hier soir. Je... je n'étais pas seul. J'ai fait l'amour avec cette petite brune ou bien cette blonde. Mais quel rapport avec ce qui se trame là-bas ?

Pourquoi ce sang sur mes mains ? Si rouge !

*

Elle est belle. Je ne l'aurais pas crue si sensuelle. Ses seins sont magnifiques. Elle se donne à moi sans retenue. Nous sommes debout, quelque peu ivres, et j'ai du mal à ne pas tomber.

*

Je ne parviens pas à croire que je suis sorti avec cette fille. Un cri, à nouveau, puis des bruits de pas dans l'escalier. J'essaye de sortir de mes rêveries. Je cours vers la lucarne. La pendule indique à présent deux heures et, il fait nuit ! Un cri résonne dans ma tête, j'ai mal... Le cri vient d'en bas, d'en face, de là-haut. De nulle part. La fenêtre d'en face est murée, c'est impossible ! Non, il n'y a jamais eu la moindre fenêtre, ni le moindre immeuble en face de chez moi. Juste un vieil entrepôt. Je me retourne, mes mains saignent. Les pas redoublent de force dans l'escalier. Ils entrent sans frapper. Ils sont sur moi et me passent les menottes. Je ne comprends pas. Une larme coule sur ma joue.

Le grand type de la soirée me regarde cruellement. Une femme glisse contre mon corps. Son visage est rouge comme le sang de mes mains, ses lèvres déformées par l'angoisse. Sa tête s'écrase contre la lucarne et ses yeux regardent au dehors, en face... Sur mes mains, du sang coule ! Et dans la poitrine de la petite brune que j'ai rencontrée hier au soir, une large blessure. Un policier prend la parole. Je reconnais sa voix. C'est celle que j'ai eue au bout du fil... ce matin même. Au même instant, la sonnerie du téléphone. Un message sur le répondeur, de Lory :

« Dépêche-toi, Fred, nous t'attendons. Tu vas t'en donner à cœur joie... »

FIN

Le Secret

(Jean-Pierre Planque)

Le 3 juin 1953, on parla beaucoup dans la région bordelaise du docteur Ginsberg qui trouva la mort avec toute sa famille dans l'incendie mystérieux de sa demeure. C'était une maison assez ancienne entourée d'un jardin à l'abandon sur une petite colline à l'écart de la ville où le docteur vivait avec ses deux filles. Le professeur était connu par ses voisins comme un homme très courtois et cultivé mais, depuis des années, il sortait peu et semblait très préoccupé. On chuchotait que la mort de sa femme qu'il adorait l'avait plongé dans un état d'anxiété proche de la folie... De plus, l'état de santé de Monique, sa fille aînée que l'on savait malade depuis plusieurs années, ne pouvait qu'accentuer le désarroi du pauvre homme. Marie, la cadette alors âgée de dix-huit ans, était secrète et sauvage ; on la sentait possédée elle aussi par quelque malheur et ses yeux fuyaient souvent vers les mondes intérieurs, s'animaient d'une flamme aiguë qui ressemblait à la folie. Les garçons de son âge la fuyaient comme la peste, pourtant elle ne manquait pas de charme, mais qui serait sensible à une âme trop tourmentée par l'au-delà et par la mort ?

Il n'était pas rare de voir le docteur Ginsberg errer le soir sur le port. On l'avait souvent rencontré en compagnie de quelque marin et cela n'étonnait personne puisqu'il avait fait dans sa jeunesse de nombreux voyages dans les colonies d'Afrique et d'Asie...

À la surprise générale, les policiers chargés de rechercher dans les décombres encore fumants les corps des victimes avaient dégagé huit cadavres totalement calcinés.

Huit corps, et non trois comme il eût été logique de trouver !

Les enquêteurs identifièrent sans trop de peine les corps du docteur et de sa fille aînée. Mais ce qui fit couler beaucoup d'encre dans les journaux à scandales de l'époque, surexcita la population friande d'émotions sortant du quotidien, fut le fait suivant qui fit parler de " sacrifice rituel et démoniaque " : les six autres corps avaient le crâne ouvert et furent trouvés à proximité de pierres taillées.

Les policiers auraient probablement rencontré d'énormes difficultés pour identifier les six corps mystérieux si deux pêcheurs n'avaient découvert, quelques jours plus tard, le corps de la jeune Marie dans les eaux grises de la Garonne. Comme un lys maudit accroché par ses ongles-racines au ponton près du port, Marie tenait serré contre elle un cahier d'écolier. Cet étrange journal d'adolescente contenait une réponse fantastique qui fut publiée quelque temps plus tard dans la presse régionale. Voici ces lignes, en partie effacées par les eaux du fleuve...

La veille du jour des hommes en blanc, je me suis approchée en silence de la porte fermée. Le jour commençait à poindre à travers les carreaux et les marches de l'escalier craquaient malgré mes précautions. Et tout à coup, j'ai entendu l'enfant crier. Que se passait-il donc ? Et pourquoi maman était-elle enfermée depuis si longtemps ? Sans faire de bruit, et avec mille précautions, j'ai écouté, l'oreille collée contre la porte close. C'était de la folie, mais je voulais savoir. Le bébé a pleuré, puis plus rien. D'où pouvait-il bien venir ?

J'ai entendu papa qui a dit d'une voix très heureuse :

— Mathilde, c'est un garçon ! Un garçon ! »

Je crois bien qu'il riait. Pourtant, maman pleurait très fort. Je l'entendais gémir.

— Mathilde... Mais qu'as-tu donc ? Pourquoi pleures-tu ? » a demandé papa avec inquiétude.

Entre deux sanglots, maman a répondu :

— Il est mort ! Il est mort !... »

Et puis ses cris, ces cris qui résonnent encore dans ma tête avec, dans le lointain, la sirène des bateaux dans le port endormi...

*

Je me souviens des hommes en blanc venant chercher maman, papa essayant de s'interposer pour les retenir... J'avais alors six ans et ne comprenais pas, serrant avec désespoir la main de Monique, ma sœur aînée.

Papa a dit au grand roux à la tignasse hirsute qui ressemblait à monsieur Claude, le charcutier :

— Ne la bousculez pas, elle est très fragile. Ses nerfs sont si sensibles... »

Maman pleurait. Je me souviens de ses sanglots, de son regard perdu, de ses griffes arrachant le visage de mon père désemparé. Pourquoi ? Pourquoi ? Je sais qu'alors je l'ai détestée.

Monique a éclaté d'un long rire de femelle et ses gros nichons se sont trémoussés. Elle aussi, je la déteste. J'aurais voulu la voir mourir !

— Au revoir, professeur, ont dit les hommes en blanc à papa, ne vous inquiétez pas. Nous veillerons sur votre femme et vous tiendrons au courant.

— Oui, a répondu papa d'un air las, tenez-moi au courant... »

Puis il nous a dit d'aller nous coucher car il faisait nuit.

J'ai demandé pourquoi la chambre de maman était toujours close. Il m'a répondu que c'était un secret et qu'il me le dirait quand je serai plus grande. Il était très en colère et s'est mis à me frapper très fort.

Parfois, la nuit, quand je n'avais pas bu le verre amer, je le voyais entrer dans la chambre de maman. Il était silencieux comme Niña, la chatte du jardinier, mais je le voyais quand même. Je ne le disais à personne. C'était un secret.

Quand j'étais très petite, Papa me racontait souvent ses exploits dans les colonies d'Afrique. Il était lieutenant, je crois, en Nouvelle Guinée, et soignait les malades noirs avec beaucoup d'amour. Son bel uniforme et ses médailles sont au mur du salon, près du portrait de grand-père. Un jour, il avait été blessé par une tribu de cannibales mais ses hommes l'avaient sauvé. Il n'avait pas eu peur. Quand il parlait des colonies et me montrait ses cicatrices, maman lui demandait de se taire. Mais je ne sais pas pourquoi c'était mal. Il y a longtemps qu'il ne parle plus des colonies.

Ce soir-là, comme chaque soir, papa a encore amené un homme à Monique. Je les ai vus à travers la fenêtre et j'ai tout entendu. Monique était couchée. Ses nichons tout blancs étaient tendus hors des draps. Elle se tordait, c'était bizarre. Le diable était en elle et sa bouche écumait comme la Gironde les jours d'orage. Elle est toujours ainsi. Je voudrais la tuer !

J'ai entendu papa qui a dit :

— Je te présente Georges. Je l'ai rencontré sur le port. C'est un marin de Saint-Malo.

L'homme était très fort et très sûr de lui. Il a dit :

— Ton père m'a dit qu'il t'en fallait beaucoup... J'ai ce qu'il te faut, ma belle. »

Je n'ai pas compris ce qu'il avait apporté.

Puis j'ai dû me sauver car papa s'en allait. Je crois bien qu'il pleurait...

Cette nuit-là, j'ai fait un mauvais rêve. Il me semblait entendre quelqu'un crier, et puis comme des bruits d'étranges conciliabules dans la chambre de maman. Je ne me suis pas levée. Je n'avais pas la force.

Papa était souvent très fatigué le matin, comme s'il ne dormait pas. Alors, il me battait et je devais jurer de ne pas entrer dans la chambre de maman.

Tous les soirs, je prenais mon médicament pour bien dormir. Papa me disait que je ferais de jolis rêves, mais des fois je ne le buvais pas tout de suite, pour voir. La porte de ma chambre était souvent fermée à clé.

*

Papa et Monique se sont disputés. Elle lui a crié :

— Et le corps de l'enfant ? Qu'en as-tu fait ? Espèce de toubib à la manque ! Tu me dégoûtes...

Papa s'est levé d'un bond, a renversé sa chaise.

— Tais-toi, hurla-t-il. Tu es folle et nymphomane au dernier degré ! J'aime ta mère plus que tout et ton frère n'est pas mort...

— Mais quel frère ? reprit Monique. Le fils dont tu rêves depuis toujours ? Il n'est jamais né et ne naîtra jamais. Il n'existe que dans ton imagination !

— Tais-toi ! Je t'en supplie, la petite pourrait entendre. »

Il lui serrait la gorge et Monique était rouge comme la Gironde quand le soleil se couche. Papa avait raison. J'avais entendu un bébé crier dans la chambre de maman la veille du jour des hommes en blanc, mais ces sanglots, ce cri qui résonne encore dans ma tête...

Un grand cri m'a réveillée et je me suis levée pleine de peur. La porte n'était pas fermée cette nuit-là. J'ai entrevu papa qui portait sur l'épaule le corps d'un homme certainement malade. Ils sont entrés dans la chambre de maman. Je me suis recouchée.

« Papa est un bon médecin » ai-je pensé en m'endormant.

*

Et j'entendais leur souffle moite dans le couloir quand j'avais dix-sept ans. Elle ne se cachait plus et c'était répugnant. Monique était une bête écumante et l'on sentait son odeur de femelle partout. Elle était folle et possédée du démon. Son gros corps blanc couvert de sueur, ses cris de plaisir qui m'arrachaient des sanglots, et ces hommes étrangers que mon père amenait chaque soir avec lui pour assouvir sa soif bestiale...

Pourquoi faisait-il ça, lui si juste, si bon ?

Le Christ m'a ordonné de la tuer. Maman m'a parlé, ce soir, près de mon lit. J'ai reconnu sa douce voix qui me disait de sauver la maison et d'entrer dans sa chambre malgré le secret. *Le Nouveau Testament* me montrera la voie !

Papa était de plus en plus bizarre. Parfois, il se mettait à pleurer sans raison, comme si un souvenir triste assaillait son esprit. Je le voyais errer la nuit, parlant à quelqu'un que je ne voyais pas. Comme s'il parlait à un enfant. Il semblait lui raconter des histoires, puis se mettait en colère et rentrait dans sa chambre en claquant la porte.

Au repas, il marmonnait en silence et mangeait machinalement sans relever la tête.

Ce soir-là, Monique parlait des hommes. Elle ne parlait que des hommes et se massait les nichons en disant à papa :

— Cette nuit, il m'en faut deux. Tu m'as comprise ? Et pas des avortons comme celui d'hier qui me prenait pour sa mère ! »

Papa ne disait rien et je savais qu'il pleurait en silence, tandis que ma sœur se gavait de nourriture.

— À propos, ajouta-t-elle entre deux bouchées, j'ai trouvé un article très intéressant dans un journal. Attends, je vais te le lire...

Elle prit une revue qui traînait sur une table basse avec, sur le visage, un sourire que je n'aime pas. Puis elle lut, en regardant papa :

« *Je me rendis à l'île de Rennel, dans l'archipel d'Entrecasteaux...* »

Papa leva la tête. Il semblait tout à coup piqué au vif et regarda ma sœur avec inquiétude. Satisfaite de son effet, elle poursuivit :

« ... *Les Mélanésiens qui y habitent conservent encore des crânes humains peints et décorés. Il y a encore quelques dizaines d'années, lorsque naissait un enfant, le père devait tuer et...*

— Tais-toi, hurla papa, tais-toi, maudite garce ! »

Il s'était levé d'un bond et s'était jeté sur elle avec une force que je ne lui connaissais pas. Tandis que Monique tentait désespérément de se libérer, je voyais ses mains étreindre sa gorge et serrer, serrer...

Monique est devenue molle tout à coup. Ses yeux brumeux ont ressemblé à la Gironde quand le brouillard couvre le port de son rideau feutré...

J'ai aidé à porter Monique en haut de l'escalier. Son corps était très lourd et je ne pensais pas y arriver. Par sa jupe entrouverte flottaient d'étranges parfums. Papa ne semblait plus me voir et sa respiration était courte. Nous nous sommes arrêtés devant la chambre de maman et papa a tiré de sa poche une clé. J'allais enfin connaître le secret. Il poussa la porte et tira Monique par les épaules.

Je retenais mon souffle.

C'est lorsqu'il alluma que je vis le secret !

Avant de quitter la maison, j'ai poursuivi dans le salon la lecture de Monique en retenant le cri qui montait dans ma tête :

« ... *Le père devait tuer et décapiter un homme d'une tribu environnante. Après avoir ouvert largement la base crânienne au moyen d'un poignard, le père extrayait le cerveau, le faisait cuire avec des épices spéciales et s'en nourrissait de même que son fils devant toute la tribu réunie ; à partir de ce moment, le nom du mort passait au nouveau-né...* »

Comment une telle horreur était-elle possible ? Mes nerfs allaient éclater, je le sentais. Pourtant, je poursuivis la lecture :

« ... *C'est la momie d'un enfant Puka Puka dont les parents refusèrent la mort. Son corps fut longuement conservé, puis les parents, espérant que le souffle vital perdu par leurs victimes allait transmettre la vie au petit corps inerte, portèrent celui-ci à l'entrée de la grotte sacrée.* »

Cette maison où j'étais née était devenue celle du diable. Il fallait la purifier par le feu avant de retrouver les eaux de la Gironde pour oublier cette atroce vision du secret de mon père...

Lorsque la chambre s'est éclairée, j'ai vu. J'ai vu, saisie d'horreur, et j'ai compris le terrible secret. Les murs drapés de velours noir et ces corps nus étendus sur de grandes pierres blanches... Tous avaient le crâne ouvert et j'ai senti leurs âmes tourmentées nous assaillir tout à coup.

Mon regard accrocha l'atroce révélation de ce petit corps pendu telle une poupée d'horreur au centre d'une roue tracée à la craie blanche. Dans un coin, un landau vide attendait cet enfant. Sur une table basse, dans un plat argenté, brillait la lame de la folie. L'odeur de la mort flottait entre les pierres et mon père m'a dit, montrant le petit corps tout gris :

— Voici ton frère, regarde-le. Il attend une âme pour renaître à la vie ! »

Son rire a éclaté, comme l'autre, lointain, d'avant les hommes en blanc, comme celui qui montait dans mon esprit d'enfant.

J'ai revu tout à coup les griffes de ma mère arrachant ce visage, le visage de mon père que j'avais tant aimé.

« Non, pas Monique ! » ai-je pensé.

Je l'ai vue un court instant, poupée sanglante sur la pierre froide parmi tous ses amants...

Alors la main du Christ a poignardé papa et le rire a jailli de mon cœur éclaté tandis que je descendais les marches quatre à quatre.

FIN

Note : Le texte cité plus haut est extrait d'un article de Folco Quilici paru dans la revue ATLAS en novembre 1974.

En voiture, jeunesse !

(Patrick Raveau)

Ils devaient être âgés l'un comme l'autre d'une cinquantaine d'années. Norbert était comptable et Suzanne bonne mère de famille, et grand-mère de surcroît. La vieille *Torpedo* que Norbert avait entretenue avec soin pendant de longues années les ramenait d'un week-end passé chez leurs enfants et affrontait, tout chrome étincelant, les multiples lacets qui ficellent les collines.

C'est au milieu d'un de ces innombrables virages que Norbert eut une étrange vision : une voiture en tous points semblable à la sienne les devançait.

— Eh, maman, s'exclama-t-il, tu as vu ?

— Que se passe-t-il ? demanda Suzanne en détournant les yeux du roman qu'elle lisait.

— Devant, sur la route. J'ai aperçu une voiture comme la nôtre. Drôle de coïncidence tout de même !

Il la revit quelques instants plus tard, et sa femme ne put retenir un petit cri de stupéfaction.

— Tu vois bien que j'avais raison, Suzanne. Tu ne l'avais pas vue à cause de ce maudit brouillard...

— Non, j'avais simplement les yeux fixés sur mon livre.

— Quel sale temps, murmura Norbert. C'est étrange, on dirait qu'ils ont des problèmes !

— Sans doute en raison du brouillard, plaida modestement Suzanne.

— Ils ne suivent pas bien la route. Je me demande bien où ils ont pu dénicher cette *Torpedo* ?

— Tu n'es pas jaloux, tout de même ?

— Non, mais ça m'intrigue. Il doit être fin saoul pour rouler de la sorte. Impossible de les dépasser pour en savoir plus ; ils monopolisent la route ! Ma parole, c'est à croire qu'ils sont fous et qu'ils s'en donnent à cœur joie. Ils savent que nous les suivons et ça doit les amuser de...

— Mon Dieu ! J'ai bien peur que ça tourne mal pour eux, s'inquiéta Suzanne. S'il leur arrivait un accident, nous serions les seuls témoins.

Ses craintes se trouvèrent rapidement confirmées ; devant eux, la voiture quitta littéralement la route pour plonger dans le vide. Le fossé n'était pas très profond et la *Torpedo* s'immobilisa après plusieurs tonneaux. Norbert et sa femme n'imaginèrent pas un seul instant qu'il puisse y avoir des rescapés.

— Tu vois, je te l'avais dit, s'écria Suzanne. C'est horrible ! Qu'allons-nous faire ?

— Essayer de les sortir de là, s'ils sont encore vivants ! Dépêche-toi et n'aggrave surtout pas la situation, ne tombe pas...

Norbert fit un rapide signe de croix lorsqu'il distingua la voiture complètement emboutie. Après avoir repris son souffle, il tira de toutes ses forces sur une des portières. « Alors ? » criait Suzanne plantée à quelques mètres de là. Norbert ne répondit pas.

— Que se passe-t-il ? Réponds-moi, enfin !

— Ils sont morts...

— Je m'en doutais. C'est horrible !

— Oui... Mais... C'est nous !

— Quoi ? Tu deviens fou, Norbert ! Dieu que tu es blanc !

Suzanne faillit s'évanouir sur le coup. C'était bien eux, recroquevillés dans la voiture, le visage déformé par la terreur et par le choc de l'accident.

— C'est pas vrai ! Je ne peux pas y croire. C'est impossible !

— Regarde, s'écria Suzanne, le roman que la femme lit, (elle ne voulait pas employer la première personne pour désigner le cadavre), c'est le même que le mien !

— C'est une farce, balbutia Norbert. Peut-être des images que quelqu'un s'amuse à projeter dans nos esprits ? finit-il par dire, lui qui n'avait lu dans sa vie qu'un ou deux romans de fiction.

— Ne dis pas de sottises. Et pourquoi pas une image venue du futur ?

— Arrête, hurla Norbert au bord de la crise de nerfs. Tu es folle ! Comment peux-tu penser à des trucs pareils ? C'est ridicule !

Il se jeta dans les bras de sa femme. Inconsciemment, ils vérifièrent qu'ils étaient bien vivants. Ils ne rêvaient pas, tout ceci était bien réel. Ils ne comprenaient plus. Qui aurait pu comprendre ce qui se tramait ? N'y a-t-il rien de plus atroce que de se voir mort ? Norbert dévisagea sa femme. Puis il courut vérifier la plaque d'immatriculation. Le numéro confirma ses doutes : c'était bien le même !

L'angoisse s'intensifiait. Ils devaient quitter ce lieu maudit, prévenir quelqu'un au plus vite. Des douleurs lancinaient près de son cœur. Il était urgent de téléphoner au commissariat le plus proche. Mais surtout, ne rien dire au sujet de ce qu'ils avaient vu à l'intérieur du véhicule. Juste parler d'un accident et attendre les conclusions. Norbert était convaincu que la police ne trouverait rien sur les lieux. On les prendrait pour des originaux, on leur conseillerait peut-être une bonne cure de repos. Quoi qu'il en soit, tout rentrerait dans l'ordre. Mais pas question d'oublier ce qu'ils avaient vu ; ces images resteraient gravées en eux jusqu'à leur mort !

Norbert prit le bras de sa femme pour l'aider à gravir la pente. Leur *Torpedo* était toujours garée sur le bord de la route, véritable aubaine dans de telles circonstances. Ils démarrèrent en trombe.

Les mains de Norbert tremblaient et glissaient le long du volant. La sueur inondait son front, poissait son cou et chaque parcelle de son corps. À côté de lui, la face livide de Suzanne ne cessait de répéter : « Vite, partons d'ici, je t'en supplie. »

Norbert avait peu à peu repris le dessus. En concentrant son attention sur les virages, il s'efforçait d'oublier ce cauchemar sans nom. *Je ne dois pas penser, se répétait-il, ne pas penser, et tout ira mieux. Oui, c'est ça. Bon Dieu, ces lacets qui n'en finissent pas... J'ai l'impression que nous roulons depuis une éternité !*

Suzanne ne bougeait pas. La tête entre les mains, elle pleurait comme une enfant. Elle aurait voulu vomir tout ce qu'elle venait de voir. Elle chercha un mouchoir pour essuyer les larmes qui glissaient sur ses joues. Il devait y en avoir un dans son sac. Son sac, où était-il ? Ah oui, sur la banquette arrière ! Elle se retourna et poussa un cri d'horreur...

— Quoi encore ? demanda Norbert.

Elle ne répondit pas, s'accrocha au bras de son mari.

Norbert s'efforça de se débarrasser de l'étreinte qui le gênait. La peur se tapit une nouvelle fois en lui et ses mains glissèrent le long du volant. Enfin, la voix de sa femme lui parvint. Une voix d'outre-tombe :

— Derrière nous, regarde !

Norbert jeta un coup d'œil dans le rétroviseur et se mit à trembler comme une feuille. Derrière eux, il y avait une voiture semblable à la leur. Un véhicule qui suivait bien la route et dont il distinguait parfaitement le visage étonné des passagers.

Et leur propre voiture de rouler en tous sens, comme si elle était commandée par de jeunes fous pleins de vie...

FIN

La Vie et la mort des cigales

(Jean-Pierre Planque)

Je me sentais trop âgé. N'étais-je pas trop vieux pour caresser une peau si tendre ? Ma douce amante me répondit : « Non, tu as la connaissance. Pénètre la chair de ma chair et fais entrer en elle ton soleil ! Seule importe ta présence dans mon vrai corps... »

Eygalières, septembre 1912

« Mon tendre et doux époux,

Je rêve parfois d'être un misérable insecte, une de ces minuscules petites choses oubliées du monde et vivant au fond d'un trou... Plus de mari, plus d'enfants, nulle guerre qui menace aux frontières. La liberté ! Vous creusez votre trou sans vous préoccuper du reste, vos petites pattes s'activent et votre seul désir est de creuser, creuser, pousser la terre derrière soi pour continuer à avancer. Vers quoi ? demandez-vous. Vous n'en savez strictement rien ; peut-être est-ce votre tombe que vous creusez... En tout cas, vous creusez et vous creusez encore et vous êtes bien. Plus vous vous éloignez de l'humaine nature, plus vous vient l'idée folle que vous vous rapprochez de l'absolu. Il doit bien exister une sortie quelque part, un espace où tout sera possible. Alors, creuse et creuse encore, vaillant insecte. Es-tu encore humain ? Tu n'en sais rien, mais tu avances dans le labyrinthe. Que trouveras-tu à l'autre bout ? Le paradis, la mort, la fin de tes belles espérances ou au contraire la gloire d'une vie nouvelle ? Une chose est certaine : tu te trouveras toi, face à toi-même : un être fatigué qui cherche et cherche encore sans jamais atteindre la sortie. Car la sortie n'existe pas. Nous sommes tous condamnés à rester des humains enfermés dans nos petites carcasses sans lendemain. La vie va continuer à notre insu ; elle trouvera une autre voie. Laquelle ?

Peut-être l'ai-je trouvée grâce à lui...

Votre petite cigale dorée »

Mon Dieu ! Pourquoi ? Pourquoi est-elle partie ? N'était-elle pas heureuse ici ? Nous avions deux enfants. Il me semblait avoir tout fait pour son confort. Pourquoi est-elle partie ? Aurait-elle rencontré un autre homme ?

Eygalières, septembre 1915

« Ma petite cigale (a)dorée,

Après plusieurs années d'absence, je vous ai trouvée posée sur l'oreiller de notre lit. Vous chantiez au soleil de la Provence.

J'avais lu et relu les lettres que vous m'aviez laissées dans la pinède sous une pierre et vous avais longtemps cherchée au creux des arbres.

Des gendarmes m'avaient questionné, avaient fouillé les environs avec une lourde pelle, défonçant la terre de notre belle Provence. Ils me suspectaient de vous avoir tuée et restèrent sur leur faim... Tout fut laissé béant, arraché, meurtri sans aucun résultat.

Nos enfants ont grandi. Ils sont beaux, savez-vous ? Nadia commence cette année ses études de Lettres à Aix, et Thomas entre en 3^e année de Médecine à Montpellier. Tous deux m'ont soutenu après votre départ. Je leur avais montré certaines de vos lettres, espérant qu'ils trouveraient dans vos propos, ô combien

sibyllins, un tout début d'explication. Il n'en fut rien. Mais ils affirmaient une telle volonté de vivre que je ne pus me résoudre à les abandonner. Notre existence s'est organisée autrement. La grande maison d'Eygalières s'est ouverte sur le monde et nous avons créé des chambres chez l'habitant. De ces chambres qu'on loue aux gens de passage pour une nuit ou plus.

Nadia servait les petits déjeuners. Thomas et moi trouvions toujours des choses à dire sur notre belle région, sur les endroits à visiter ou les curiosités à découvrir. C'était pour le moins plaisant et assez lucratif.

Un jour de l'été dernier, les pétarades d'une auto nous alertèrent. Nous sortîmes aussitôt dans la cour. Dans la poussière blanche que son automobile avait soulevée, l'homme qui en descendit avait une allure étrange. Il portait un grand chapeau.

« Je viens de Sérignan, dit-il en me serrant la main. Mon nom est Jean-Henri Fabre. Vous avez probablement entendu parler de moi, je suis entomologiste ! »

J'avoue avoir un instant hésité. Venait-il prendre nos empreintes ? C'est Thomas qui a répondu :

« Oui, j'ai lu vos *Souvenirs Entomologiques*, j'ai aussi vu vos aquarelles et lu l'article que Frédéric Mistral vous a consacré. C'est passionnant ! Mais, pardonnez-moi, que pouvons-nous faire pour vous ? »

— D'abord me servir un grand verre d'eau glacée, dit l'homme en souriant. Ensuite, vous me louerez une chambre pour quelques jours. J'ai l'intention de poursuivre mon étude des cigales et j'ai entendu dire qu'elles étaient nombreuses par chez vous... »

Comme pour lui donner raison, le chant de nos insectes redoubla de puissance.

L'homme était agréable et parlait de tout. Il avait vendu des citrons sur la foire de Beaucaire, avait été instituteur à Carpentras avant d'être nommé professeur de physique à Ajaccio. Plus tard, on le retrouve à Avignon, puis à Orange. Il rencontre John Stuart-Mill, perd un fils. Il nous parle des truffes avec une telle ferveur que nous sommes sur le point d'allumer fours et réchauds...

À ma plus grande surprise, Thomas demanda :

« Et les cigales ? Ce mets vanté par Aristote, en avez-vous entendu parler ? »

— Oui, approuva Jean-Henry Fabre, ne parlez pas de cigales mais plutôt de larves parvenues au stade ultime, avant qu'elles aient rompu l'écorce. Autant dire avant la mutation finale. Ce ne peut être qu'en été, quand elles sortent de terre. Mais il faut se hâter... Certains écrits du philosophe laissent à penser qu'il est possible pour les humains d'entrer dans cette métamorphose...

— Mais où, s'écria notre fils. Où peut-on trouver trace d'une expérience de ce genre ?

— Dans les archives du Vatican, répondit Jean-Henry Fabre. Livret 198-X146, chapitre 219, si ma mémoire est bonne. Inutile, cependant, de songer un jour à percer cette énigme ! Tout est bouclé dans les caves, rien à faire... L'Église est trop avare du savoir secret pour le confier au premier venu. Et puis, mon jeune ami, que feriez-vous d'un tel savoir sans vous brûler l'esprit ? »

Notre fils sourit et jeta un coup d'œil dans ma direction.

« Vous oubliez, répondit-il, que le Pape ne vécut pas toujours en Vatican... »

— Avignon ! s'exclama Jean-Henry Fabre en renversant son verre. Il est vrai que pas moins de neuf papes vécut en cette cité... Pensez-vous que des archives pourraient y avoir été conservées ?

— Pourquoi pas ? dit Thomas. Nous pourrions mener ensemble quelque investigation. Vous êtes connu. N'avez-vous pas vos entrées presque partout ? »

Je crus lire dans l'œil de notre hôte un certain intérêt. Ce diable d'homme ne s'était-il pas évertué toute sa vie à percer des mystères ?

Votre petit bourdon ventru »

Cette nuit-là, je dormis mal. Mon esprit ne cessait de tourner autour de la même question : comment Clara, mon épouse, avait-elle eu accès au savoir dont nous avait parlé Jean-Henry Fabre ? Elle s'intéressait fort peu à l'histoire et n'entretenait que de modestes relations dans notre village. Avait-elle fait une rencontre ? Un homme qui l'aurait aiguillée vers Dieu sait quelle folie... Tout ceci me semblait impossible.

La cigale avait disparu de notre chambre et je n'étais plus certain de l'avoir vue sur l'oreiller. Pourtant restaient les lettres écrites de sa douce main que j'avais retrouvées sous la pierre. Je me promis de questionner plus longuement Jean-Henry Fabre quand l'occasion se présenterait.

Avait-il vu les manuscrits dont il parlait ?

Avignon, octobre 1912

« Mon doux époux,

Je suis allée ce jour à la bibliothèque d'Avignon, car quelque chose me trotte depuis quelque temps par la tête : j'ai envie de changer. Oui, vous me délaissez. Vous ne pensez qu'à vos affaires. Nos enfants cherchent sans cesse un quelconque signe de votre présence. Vous ne m'aimez plus que distraitemment et semblez à jamais égaré dans vos rêves. Quand donc sortirez-vous de cette triste absence ?

Je vous aime, vous savez ?

J'avais envie de vous surprendre. M'étant perdue dans la ruelle des Teinturiers, j'ai trouvé une boutique de vêtements légers. De ces choses soit disant plaisantes à porter qui tantôt cachent, tantôt offrent certaines parties du corps. Ah, mon ami, je suis certaine que vous aimeriez me voir ainsi vêtue ! J'aurais tellement voulu que vos mains retrouvassent leur adresse et leur désir d'antan. Peut-être auraient-elles utilisé la lame pour libérer mon corps des entraves que ma folie lui imposait : des corsets noirs serrés, des soutien-gorge et des bustiers, de ces épouvantables porte-jarretelles qui marquent la peau pour la rendre plus désirable à l'homme...

Un autre que vous a fendu la ligne médiane de mon dos. Sa main n'a pas hésité, elle a été précise. Quand il a vu la couleur verte de ma chair, mon amant a laissé faire, certain de me retrouver bien assez tôt. Mon corps s'ouvrirait plus tard sous son scalpel, lui offrirait de lentes palpitations, se gonflerait érotiquement. Ma cuirasse éclaterait. Il n'aurait alors aucune peur et serait sur le point de libérer votre chère femme de sa prison.

Car le bout de mon ventre est encore prisonnier.

Il lui faudra me retourner, me mettre la tête en bas pour permettre à mes ailes de se déployer. Ah, je vous aime ! L'homme qui est avec moi a trouvé l'art qui libère. Je vais enfin pouvoir me retourner, libre de ma dépouille. La verrez-vous au fond du lit, mon cher petit mari ? Ce sera le reste d'un amour gris, périmé, presque effrayant, et qui se traînera vers je ne sais quelle triste fin.

Mes ailes seront lourdes, mon corps sera frêle. Des heures se passeront. Que pourraient vos gentilles caresses d'antan ? N'avez-vous pas compris que je suis désormais ailleurs ? Que je ne vais plus tarder à prendre mon envol !

Votre petite cigale libérée »

Jean-Henry (nous avons décidé de l'appeler par son prénom) avait installé ses quartiers chez nous. Il se levait de bon matin, buvait un café fort et préparait son matériel. Nous le retrouvions au pied des pins à observer une faune minuscule ou bien encore dans la garrigue, herborisant, prélevant des plantes dont nous n'avions jamais auguré l'existence, parfois noircissant ses carnets d'une élégante écriture. C'était un passionné de la nature, un être rare que nous ne pouvions que respecter. Thomas l'accompagnait souvent. Tous deux parlaient. Je les entendais rire et converser. L'entomologiste et le futur médecin trouvaient probablement matière à être ensemble. Avaient-ils seulement commencé l'investigation dont ils avaient parlé ?

Un soir, alors que nous avons partagé le goût et les vertus de notre rosé du Lubéron, Jean-Henry se laissa aller à quelque confiance :

« Savez-vous, dit-il, que j'ai réfléchi à la question des cigales et des larves. Si nous voulons vraiment trouver la recette du plat qui ouvre à la métamorphose, oublions Aristote. Voyons plutôt du côté de Paracelse, ce grand alchimiste et médecin du Moyen âge. Il a cherché toute sa vie des remèdes... La nature était pour lui un constant enchantement ! Nul doute qu'il ait lu Aristote et poursuivi ses recherches. Et vous pouvez imaginer que son savoir fut récupéré à son époque par les Templiers. Il est alors possible d'établir un lien avec Clément V, pape d'Avignon, et Philippe IV le Bel qui fit brûler les Templiers... Notre bonne Église aurait ainsi mis sous le boisseau certains savoirs secrets. Pas question de laisser une once d'espoir ou d'espérance à qui que ce fût ! Elle seule pouvait alors se prévaloir d'apporter, par l'exemple du Christ, la métamorphose espérée par tant d'êtres humains !

— Pardonnez-moi, dit Thomas, vos spéculations ne tiennent pas. J'admire vos connaissances en matière de nature et d'insectes, mais pour ce qui est de l'Histoire... J'ai lu la vie de Paracelse. Il n'a jamais vécu au Moyen Âge, mais un siècle et demi plus tard. Ceci dit, l'Église a fort bien pu s'approprier certains de ses écrits... »

Puis il soupira :

« Nous sommes allés ensemble au Palais des Papes et n'avons pas trouvé la moindre trace d'archive relative aux écrits d'Aristote. Même s'il est vrai que des pages ont été déchirées, que cherchez-vous à nous faire croire ?

— Il n'est pas question de vous faire croire quoi que ce soit, s'emporta Jean-Henry. Cessons ces querelles frivoles et allons droit au but : j'ai rencontré votre mère il y a quelques années. Oui, j'ai été contraint de libérer son corps et je puis bien vous assurer qu'elle s'est envolée par la fenêtre. C'est le plus beau souvenir de ma vie. Vous n'assisterez jamais à une telle splendeur ! Elle s'est illuminée, m'a regardé une dernière fois, puis a plongé sur les toits d'Avignon. Elle a plané longtemps, comme pour me montrer qu'elle avait réussi, qu'elle maîtrisait son nouveau corps. Elle était belle, si belle... Je l'ai vue disparaître aux abords de la lune. J'ignore dans quel état j'étais. Peut-être ai-je crié mon

impuissance. Peut-être ai-je imploré l'aide de la science ? Elle me quittait pour toujours. Je me retrouvai seul ! »

Le chant des cigales s'éteignit. Le visage de Thomas devint exsangue. Il se mit à pleurer.

— Comment aurait-elle su...

— Je n'en sais rien, répondit l'entomologiste. Elle avait une telle faim de changer qu'elle a peut-être trouvé seule la solution pour quitter notre vie sans lumière... »

Puis il se leva et s'approcha de moi.

— Tenez, murmura-t-il, prenez ces lettres ! Ne les lisez qu'après ma mort. Vous comprendrez peut-être... »

Tandis que je dissimulais la lourde enveloppe au regard de mes enfants, l'homme jetait pêle-mêle ses affaires dans le coffre son auto.

— Je dois partir, dit-il. J'ai passé de très bons moments avec vous et mon étude sur les cigales a bien avancé. Mais j'ai d'autres projets... Portez-vous bien, mes amis ! »

Son grand chapeau vissé sur la tête, il nous fit des signes de la main. Les phares de l'automobile éclairaient la route. Vers quel mystérieux destin se dirigeait-il ?

Le soleil couchant incendie la cime des pins. Je suis seul, un peu triste, assistant à la fin du jour comme si c'était la fin du monde. Clara était donc partie avec lui. Jean-Henry l'avait-il libérée du poids de mon amour ? Où donc avaient-ils vécu ? Et que fallait-il penser de ces secrets enfouis ? Jean-Henry nous a quittés cette année, en octobre. Il est mort avant la fin de cette guerre où son jeune fils a perdu la vie.

Thomas ne cherche plus la voix de sa mère dans le pleur des cigales. Va-t-il être à son tour mobilisé dans l'obscur tourbillon ? Nadia est près de moi, si douce que j'ai envie de rester avec elle. Le plus longtemps possible... Je l'aime tant. Elle est à l'image de sa mère, sensible, blonde et si tendre. Peut-être vous en parlerai-je un autre jour...

Je déchire l'enveloppe que m'a laissée Jean-Henry Fabre. J'y trouve quelques lettres. Mes mains tremblent.

Avignon, Octobre 1912

« Mon bel amour,

Je n'en puis plus de vous attendre dans cette chambre d'hôtel où vous m'avez abandonnée. La peau qui fut mienne se détache peu à peu et tombe sur le sol. Impossible de sortir. Que pourrais-je bien faire dehors, sinon courir nue dans les rues en criant votre nom ? J'appelle votre présence à mes côtés ! J'ai lu toutes les pages que vous m'avez confiées et bu le contenu de la fiole bleue. Vais-je réellement me transformer en cigale et m'envoler ? Ce serait merveilleux ! Où êtes-vous donc, mon bel amour ? Savez-vous que vous m'avez donné le plus grand des bonheurs, que je n'ai jamais autant joui dans mon corps qu'avec vous ? Votre membre est puissant ! Ah, venez me rejoindre au plus vite, libérez-moi du carcan qui m'enserme... Je n'en puis plus, je prie de toute mon âme pour sentir votre lame déchirer le bas de mon

ventre ! Je songe parfois à mon mari, à mes enfants. Comment vont-ils me juger ? Sauront-ils jamais ? En fait, je m'en moque. Mon désir de partir est inscrit au plus profond de moi. Vous seul l'avez compris ! Quand viendrez-vous enfin ?

Votre insatiable amante »

Sérignan, Octobre 1912

« Mon seul amour,

J'ai toutes les peines du monde à mettre en marche mon automobile. Vous savez bien que l'époque où nous vivons impose toutes sortes de restrictions. Nous sommes bien incapables de savoir de quoi demain sera fait. Pourtant, je viendrai vous rejoindre, même à la force de mes faibles jambes. Je suis malade de ne pouvoir vous joindre car la poste fonctionne mal elle aussi. Vous êtes dans toutes mes pensées. Savez-vous que j'ai joui, tout seul dans mon lit, en évoquant nos délicieux ébats... Sommes-nous fous de nous aimer ainsi ? Non ! Ce sont les autres qui sont fous. Demain je serai là, tout contre vous.

Quel homme n'a jamais désiré pourfendre son amante, la voir se transformer sous ses yeux ? Je vous caresserai tout entière, ma douce. La lame pénétrera la chair qui vous retient encore. Mon sexe entrera en vous au plus profond. Votre sang coulera lentement entre vos douces cuisses. J'embrasserai alors votre merveilleux sourire. Vous serez libérée ! Et vous pourrez voler loin, plus loin que Saturne, plus loin que Jupiter. Vous serez vous ! Totalement vous-même.

Mon cœur bat d'émotion. Je vous aime.

Votre amant. »

J'imaginai la scène. La triste chambre d'hôtel, et cet homme penché sur ma femme... Mon Dieu ! Comment était-ce possible ? C'était à la fois horrible et magnifique ! La lettre me tomba des mains. Je vis s'ouvrir la tête de Clara, son nouveau corps sortir de sa dépouille dans toute sa splendeur. Il était à la fois brun, marbré et lumineux. Je le vis s'envoler par la fenêtre ouverte ! Je me mis à pleurer.

Plus tard, j'imaginai Jean-Henry enfouissant quelque part dans la garrigue les restes desséchés d'un amour fou... L'évidence me frappa : ce diable d'homme en avait fini depuis longtemps avec les cigales. Il était venu ici pour la contempler une dernière fois. Avait-il retrouvé son corps, là, tout près ? Des lambeaux de chitine s'étaient-ils effrités sous ses doigts ? Où donc puisait-il une telle force ?

Je trouverai moi aussi le secret, dussé-je y consacrer tout le temps qu'il me reste à vivre. Nadia, ma fille, tu t'envoleras toi aussi dans le ciel. Je le veux !

FIN

Jean-Henry Fabre (1823-1915) voua pratiquement toute sa vie à l'étude de la nature et des insectes. Si j'ai pris quelque liberté avec sa "vraie" vie, c'est qu'il s'est imposé à moi alors que j'écrivais. Qu'il me soit permis ici de rendre hommage à sa vie et à son œuvre.

L'Horreur verte

(Patricia Manignal)

1.

Je déteste les arbres. Ils m'angoissent. Ils me font peur. Je ne suis pas fou. Pas comme l'entendent les aliénistes ou les gens de la rue. N'allez pas croire que je sois allergique à leurs émanations ou que je milite contre l'écologie. Pour des raisons de santé, j'ai dû passer des vacances — ou plutôt ce qui aurait dû être un séjour de cure — dans le Haut-Var où la forêt est plus dense et l'air plus pur. De surcroît, j'étais certain de ne pas y trouver, comme en ville, cette foule stupide dont l'expression finit par ressembler à celle du débile...

J'ai connu une femme de mauvaise vie ou, pour le vulgaire, une *filles de joie* prénommée Véra. C'est peut-être à cause d'elle que j'ai dû aller dans le Muy, un lieu où le calme et la nourriture saine pouvaient guérir nos cicatrices morales et physiques infligées par le temps et le *stress* urbain.

« Qui verra Véra l'aimera » dit un épigramme brodé sur les mules d'une charmante jeune fille dans un des textes d'Edgar Poe. Malgré son talent et sa gentillesse, la Véra que je connaissais n'avait rien de la jouvencelle du dit texte. Par contre, il y avait un lien : tous ceux qui la voyaient, d'une certaine façon, l'aimaient.

Mais elle n'avait pas eu de chance.

Au départ, ce n'était pas à proprement parler, une prostituée. C'était juste une femme en détresse qui recevait chez elle le premier venu, et qui, par ennui et par solitude, s'était liée à des filles du quartier qui n'étaient pourtant pas dangereuses, vu leur âge. Elles l'étaient pour la jeune joufflue qu'était Véra.

Véra était demeurée une adolescente de dix-huit ans, rêveuse et érudite, mais on n'est plus une jeune fille quand on a trente-huit ans. On ne peut guère parler d'un manque d'éducation pour ce qui est des errances qui l'avaient conduite au plus bas, tant dans la vie que dans son quartier. Il me semble encore l'entendre et la revoir lorsque le vent frémit dans les branches des arbres. Il me rendra fou. Il me tuera.

Véra et moi prîmes séparément un séjour dans le même secteur. Ma maison de cure n'était pas loin en voiture de la clinique où, un jour, ils l'ont enfermée. Mais moi, je les ai entendus ; ils parlaient entre eux de choses bien à eux. Des choses *scientifiques*, si c'est ainsi que vous aimeriez les nommer. Mais pas toujours d'une manière très orthodoxe, *très scientifique*, voyez-vous ?

Peut-être avais-je une forte fièvre ou une crise de dépression qui guettait, mais les propos lyriques et satyriques que je surpris en fin d'après-midi, dans le magnifique parc de ma clinique, me plongèrent dans un passé ténébreux.

Le docteur récitait des diktats comme un physicien d'une ancienne société secrète, ou comme un dévot égrenant un chapelet de charmes maléfiques. J'eus l'impression d'un *flash-back* montant d'une vie passée, antérieure peut-être. Ou comme si j'entendais radoter folkloriquement le personnage principal d'un film fantastique autour duquel se nouait le drame.

La terre remuée que je vis un jour (dans la réalité ? Dans un film ? Ou encore lors d'une projection astrale ?) ressemblait au produit d'un séisme ou d'un cataclysme, mais son mouvement et l'amplitude dramatique de la scène n'avait rien de commun avec des phénomènes terrestres connus. Un bourbier ou une tornade de terre molle. Molle, comme s'il se fût agi de lave tiède. Dans cette lave brun rosâtre, tournait un malstrom de vie qui bougeait, grouillait et se fertilisait. Ça entraînait comme de la vermine dans une pièce de charcuterie et ça sortait en vibrant odieusement.

L'Horreur de la Vie. L'ensemencement et l'éclosion précoce dans un tourbillon vaste et entropique. Une sorte de vulve ou de vortex toujours renouvelé qui tournait

sur lui-même à la manière d'un océan captif. Un discours décousu, des pensées délirantes, bien sûr. La semence et l'éclosion n'ont rien de repoussant, bien moins que les choses humaines auxquelles nos cinq sens sont habitués, faute d'un autre refuge. Mais non, si vous aviez vu ça. C'était dégoûtant !

Le pire, pour moi, reste à savoir si j'ai vu ou rêvé la chose. Mais ce qui me rassure sur ma crédibilité relative, ce sont les propos que j'entendis près du parc, lorsque je me couchais dans le lit qu'il m'arrivait de louer par commodité dans la clinique de Véra. Ils parlaient de productivité, d'activité, de fertilité, et de nourriture.

« Tout doit se rendre utile, tant dans la société que dans la nature... Notre humanité n'est pas une branche coupée du tronc de la nature... Peu importe notre niveau de civilisation, il faut que nous nous rendions compte que ce que l'homme et ses religions idiotes ont tenté de diviser, un jour, ne fera qu'un avec le Grand Règne. »

Johannsen, le psychiatre, parlait à un initié, car l'homme que je discernais, voûté et aux épaules étroites, n'objectait aucun mot et ne posait aucune question. Je me demandais soudain pourquoi le Docteur parlait de ces choses-là alors qu'en rang normal, si l'on peut s'exprimer ainsi, elles auraient dû être dites dans un lieu fermé lors d'un colloque professionnel.

« Si nous observons nos sujets de l'unité Huit, je vois beaucoup de choses que vous avez négligées... Il faudra y remédier au plus vite.

– Je vous comprends bien, Professeur, mais veuillez cesser de m'appeler *Manson*. Mon nom est Monsont.

– J'aimerais bien, mais je ne peux m'en empêcher. Excusez-moi d'en rire. J'aime beaucoup le nom de Manson et ce qu'il évoque. Pas vous ?

– Je ne vous croyais pas si sentimental, Professeur.

Ils se prirent l'un l'autre dans les bras. La pâleur de Manson excitait Johannsen.

« Allons en salle de bio, mon bon ami. Je vous montrerai ce que nous allons faire pour mener au mieux notre tâche universelle. »

L'homosexualité et l'absence théâtrale d'émotions donnaient ici une ambiance tout à fait kafkaïenne. Tout y était horrible jusque dans le moindre détail. Et moi, j'étais inutile comme le *Voyageur imprudent* qui prend un aller simple vers une destination inconnue.

Je ne suis pas un détective privé, même si je suis assez pertinent, intuitif, et discret. Être justicier de l'humanité n'a jamais été ma vocation. Je vis, c'est tout. Tout au moins, je vivais avant d'être le témoin de cet horrible drame. Mais, je ne devais pas faire de vagues. Déjà, le gouvernement m'avait fourni une certaine somme d'argent et les autorités de la clinique m'avaient laissé entrer dans l'enceinte privée protégée par un réseau électrifié. J'avais pu aisément repérer des failles chez le personnel et dans la structure protectrice du dit parc. Je découvris même l'accès dérobé qu'utilisait le jardinier.

Le jardinier de l'enfer, cet horrible personnage. Je crois qu'il était parent de Manson, mais à l'instar de ce dernier, c'était un homme fort, de taille moyenne, au tempérament nerveux. Son visage était austère et son expression taciturne. Ne nous méprenons pas sur son rôle. Un jardinier n'est pas foncièrement un personnage subalterne et falot. Celui de mon récit, de mon vécu, car je ne suis pas une vieille femme sénile, n'avait absolument rien qui méritât ces épithètes. J'ai su que Monsont et lui étaient pour ainsi dire les deux bras du Professeur Johannsen. Mais dans la réalité encore immergée, il n'y avait pas « deux bras » mais d'avantage de tentacules, de branches, de ramures...

Il me fallut chaque fois me montrer discret lorsque je quittais ma chambre pour aller espionner. Et d'autant plus lorsque je prenais ma voiture pour faire la navette entre la maison de cure et le Grand Œuvre de la clinique du parc.

Je suis un homme chanceux. Je peux le dire. Bien que ma vie ne se soit pas passée comme je le voulais. J'occupe toujours un poste important à la Mairie de Marseille et j'ai même des amis normaux avec lesquels je dîne, certains soirs, dans de bons restaurants... Des femmes et des hommes charmants. Je vis en plein cœur de la ville parmi les cris, la foule et le brouhaha... Bien sûr, je ferme les yeux lorsque je passe près d'un endroit où se trouve un arbre. Mais les malaises, grâce aux drogues que me prescrit mon médecin traitant, sont de très courte durée. Le pire, ce sont mes rêves et les stigmates de ma mémoire.

Je ne reverrai plus Véra. On ne peut pas dire que j'avais eu pour elle le coup de foudre ou éprouvé un grand amour, mais c'était devenu une amie. Au départ, elle avait été *ma* prostituée... J'étais l'un des rares qui lui faisait encore de petits cadeaux, car elle avait bien enlaidi. Non pas à cause de la maladie mais des cicatrices et des coups de poignards de la vie.

Le reste, ce sont ces salauds qui le lui ont fait. Je sais que le gouvernement, les gouvernements mondiaux trempent tous dans ce genre de combines... Ces choses-là ne sont dévoilées qu'une fois que le vulgaire en voit trop. Comme pour les O.G.M. pour ne prendre que cet exemple. Mais je sais qu'il existe des clones humains dans les hôpitaux psychiatriques américains. Et cet endroit charmant du sud de la France où séjournait la vulnérable et tendre Véra n'en était qu'une annexe.

Je vais devoir trouver des gens compétents, car il faut que cela se sache. Pas pour ma peau, car je suis devenu incurable. Mais pour les autres, même si ce n'est pas mon boulot. Ils me cherchent déjà pour me tuer ou pour m'enfermer dans un de leurs laboratoires expérimentaux ; et je sais qu'ils recherchent aussi mon ami Thierry qui vit à Paris. Mais peu importe si un jour ils venaient à me faire la peau, je veux vivre encore un peu pour que ce que je sais soit vu et su.

2.

L'expérience et l'étrange destinée de Véra vous montreront un autre aspect que déjà j'estime de peu d'importance, vu le peu d'importance que pèse mon existence et celle de toute l'Humanité. Nous sommes, en fait, le jouet de forces démoniaques qui annihilent et digèrent notre conscience, notre mémoire et nos forces vitales, une fois qu'elles se sont bien amusées.

Qui nous a créés ? Je n'en sais rien. Mais ce que j'ai vu et ressenti envers une partie importante de cette création n'a rien de plaisant. S'il fallait comparer afin d'avoir une préférence, l'horreur de la mort et de la vie, je dirais que celle de la vie n'est que solitude, monotonie, laideur, cruauté et mensonge et que celle de la mort est un peu comme la peur du vide. Mais en réalité, pour moi, c'est la même chose. Maintenant, j'ignore laquelle des deux nous serait préférable car rien n'est jamais fini. Le pire pour nous reste le manque d'emprise sur l'une comme sur l'autre.

Maîtrisez-vous la vie ? Quelle blague ! Je répondrais : « Achetez-vous un *Airbag* pour votre bagnole et un bon soutien-gorge pour votre bonne fée. » Cela résume à peu près ce que l'homme peut avoir comme maîtrise sur la vie, mais pas sur la vie elle-même, pas sur la marche de la destinée humaine ou inhumaine. Rien sur sa nature fondamentale.

La vie est méchante. Elle est forgée et fécondée depuis ses origines par des forces hostiles à l'homme. Et, déjà, l'homme est incapable d'avoir des amis au sein des forces de la nature. Elle ne peut lui être amicale car l'homme lui a usurpé ses droits et s'en est dissocié. Alors, il est évident que ce qui l'attend n'a rien pour vous régaler. Sa conscience, sa putain de conscience. Sa mémoire. Tiens, voilà autre chose. Que vaudraient-elles dans le grand malstrom cosmique de l'ensemencement-éclosion ? Recyclage et fonte de sa propre conscience.

– Je connais les arbres. Je les ai fréquentés.

– Où ? Au lycée ?

– Non, Véra, je ne plaisante pas.

– Non, mon amour, tu schizotes juste un peu. Viens plus près de moi et parlons nus.

– Tu n'as vraiment que ça... Que ça dans la tête, et...

– Plus rien ailleurs, si je peux terminer ta phrase. Bien sûr qu'il m'en reste un peu et moi aussi je connais les arbres, mais je ne suis pas schizo ni parano. Je sais qu'un jour, je serai un arbre comme toi, à moins qu'il reste de toi moins de neurones et que tu sois dévoré sans même qu'un arbre surgisse de...

– Attends, ma chérie. Tu ne vas pas commencer à te moquer de moi. Souviens-toi d'abord de qui tu es et de ce que tu es avant de te ficher de qui que ce soit.

– Et qu'est-ce que je suis donc qui ne me permette ce que tu dis-là ?

– Je sais ce que tu es. Le prends pas mal. TU ES UNE PUTE. »

Elle pleure soudain.

– Je ne vais pas te frapper et quand bien même j'en aurais encore la force. Mais j'aimerais pouvoir te tuer. La folie, le dépit, tu ne connais pas encore, mais vraiment... ! »

Véra avait la fièvre et elle se mit à délirer. C'était certain qu'elle déraillait. Mais moi, son ami et âme damnée, je l'écoutais, comme lorsqu'elle m'écoutait, bourré, raconter mes délires de mythomane frustré. Oui, je l'écoutais dérailler. Je lui devais bien ça après l'insulte que je venais de lui asséner. Non, Véra n'était vraiment pas une prostituée. C'était une psychotique solitaire et instruite qui, par dépit et dégoût d'elle-même, se donnait au premier visiteur avec qui elle pouvait parler. Elle avait développé des défenses autistes. Plus grand monde, parmi les gens ayant droit de cité, portait encore le moindre intérêt à sa compagnie. Il y avait plus distrayant. Même chez les plus grosses, même chez les plus laides. Mais à l'origine, elle n'appartenait pas au même monde et cela se voyait, quelque part. Les autres boitaient comme on boîte dans leur milieu. Elle, on ne savait pas. Parfois, lorsqu'elle était sous l'emprise de la cocaïne ou d'un mauvais crack – fac-similé, les jours de dèche – elle affirmait être la réincarnation de la déesse Ishtar. Peut-être était-ce parce qu'un de ses amis homos lui avait fait un compliment pour son shampoing colorant, ou pour la ceinture cloutée qu'elle portait.

On y avait peut-être cru, à cette histoire de déesse. Cette vieille fille seule à moustache châtain claire avait dû être la déesse Ishtar. Elle avait des traits sévères et de petits yeux rapprochés. Elle ne correspondait à aucun code humain connu. Non qu'elle fit les choses en dépit du bon sens, mais il lui fallait toujours plus longtemps pour savoir quel masque porter et quelle posture prendre ou vivre pour atteindre un quelconque résultat. Quel résultat cherchait-elle en fait ? Étudier l'humain ? Étudier l'inhumain ? Ou bien l'amour ou le culte de la déesse Ishtar ?

J'ignore s'il existe vraiment une déesse Ishtar, mais, en tout cas, si l'on admet cette hypothèse et je pense la connaître en Véra, je sais aussi ce qu'il est advenu

d'elle. Elle nourrit les acacias, comme l'avait cyniquement raconté le sinistre professeur Johannsen : « Elle sera la reine des acacias. » Elle l'est en quelque sorte.

Je vais fermer les volets. Je suis allergique à la lumière trop directe, ou plutôt au vent de septembre. Je n'en sais trop rien. D'ailleurs, le platane face à la fenêtre de ma chambre commence à m'agacer. Je sais que j'anticipe ce qui doit se passer. Il n'est jamais trop tard. Le jeu des arbres commence à me sucer la sève, le *prâna*.

Un jour, une nuit, mon cerveau se détachera et deviendra un être végétal indépendant de moi. Fils et rejeton captif d'Itram, le dieu de la forêt maudite. Que la chose soit faite. Mais pas maintenant. Surtout que je n'ai pas fini mon récit. J'ai encore la fièvre et je n'ai plus d'éther à renifler. De plus, je commence à m'inquiéter du sort de mon ami Thierry de Paris. Toujours pas de lettre. L'ont-ils retrouvé ? Est-il mort ? Malade ?

Et puis je m'en fous ! On devrait apprendre un peu à être égoïste. C'est tellement facile de vouloir se sentir généreux, bienveillant et altruiste, après un choc nerveux ou une contrariété. Je préfère accepter ma désespérance, plutôt que de me (vous) fournir quelques petites niaiseries pour donner le change ou pour vous (me) faire croire que tout est normal.

J'ai demandé des heures supplémentaires au Maire de Marseille, car le Cadastre n'est pas d'accord pour abattre mon platane. J'attends d'être muté dans un logement sans la proximité d'un arbre, avec fenêtre sur cour pour me sentir plus aéré dans mes neurones. De toute façon, ma fonction à la Mairie, je ne la remplis qu'avec la partie automatique de mon cerveau. Un instinct, une routine. Et comme je travaille dans un espace cloisonné et que j'allume ma radio au plus fort, en permanence, j'éprouve une sensation de paix. Mais je tiens à vous raconter dans le plus visuel et sensoriel des plans toute l'horreur dont je fus témoin ou même cobaye, car la clinique où j'étais en cure était attenante au parc où la chose se repaissait de chair humaine.

Je crois bien que j'avais une fonction de relais pour la suite du programme... J'avais mes deux jambes et bras libres, ma voiture, car je n'étais là que pour des problèmes d'asthme et rhumatismes légers. J'y étais surtout pour me ressourcer, pour me repaître du calme et contempler le ciel bleu et pur. Pour rêver d'une autre vie, d'une dimension plus belle, plus vraie.

En matière de changement, je ne suis pas rentré bredouille. J'ai fait le plein pour pouvoir produire toute une nouvelle série d'horreur.

La chose me fournira peut être un sponsor ou un cinéaste si je parle bien d'elle... Elle me fera bien ce petit hors-d'œuvre avant de me sucer la moelle. Mais, là, je veux qu'un maximum d'humains partagent et participent à mon expérience. Même si je dois me faire bouffer comme un pion, je ne veux pas mourir idiot. Je n'ai nul besoin d'être plus riche que je ne suis. Après ce que je sais, je n'ai plus, non plus, de propension à la célébrité. Ce que je fais, je le fais pour moi, pour ma postérité, et peut-être même pour ma thérapie. Je ne suis pas malade mais concerné. J'envie ceux qui ne savent pas.

Dans le destin humain, je pense que malgré les cycles et les événements, il y a souvent une part d'implication quel que soit son niveau. En observant les scènes de façon aussi inactive que vaine, je me suis plus ou moins rendu complice. Ma lâcheté a fait de moi un judas... Mais que faire face à la chose que j'ai vue dans le bois, l'année dernière, en septembre ?

Cette expérience, je la dois à un amant de Véra. Amant qui savait déjà qu'elle était folle mais qu'elle était également une entité hors du commun. Fred, le fils maudit du village, était devenu mon ami. Ami sans lequel je n'aurais jamais su qu'il existait,

en 2001, une cérémonie en l'honneur du dieu de la chasse. Il est également l'antipode humain et le dieu de l'ensemencement. Ils ne m'ont pas traité en intrus, car Fred m'avait enseigné les us et coutumes ainsi que les mots et les gestes afin de n'éveiller aucun soupçon. Un homme paumé mais charmant, ce Fred ! Mais Véra me l'avait dépeint sous d'autres traits, au point que j'avais du mal à accepter cette image terrifiante. Je les ai connus presque en même temps bien que nos rencontres s'intercalassent. Étonnant qu'une personne comme Véra pût avoir les mêmes relations que moi...

— C'est lui, Fred Höde, qui m'a marquée délirait-elle quand les docteurs fous l'ayant engraisée et mise sous perfusion étaient allés jusqu'à lui raser les cheveux.

— Quand il venait me voir, il m'infiltrait de formes/pensées.

Je ne comprenais pas grand-chose à ce qu'elle disait.

— Que veux-tu dire ? Des cauchemars ?

— Non, pas des cauchemars. Un cauchemar, c'est classique, c'est banal, juste comme un rêve. Là, mon ami, c'était des choses non mortes qui venaient me posséder et remplacer mon essence originelle. »

Pauvre Véra. Elle se mourrait sous morphine et sous son poids. L'immobilité avait donné naissance à une énorme masse rosâtre et dépressive, qui aurait facilement pu en nourrir deux autres avec son propre suif. Deux autres quoi ? me demandais-je. J'entrevois vaguement de quoi il s'agissait mais la pénombre du laboratoire et les vitres scellées de verre martelé m'empêchaient de bien distinguer les détails scientifiques. De plus, ce n'était pas ma profession, Je n'y comprenais rien du tout. Mais je savais qu'ils avaient fait des clonages, des bouturages, et autres créatures peu sympathiques...

Je ne suis ni romantique, ni gothique... Je ne jouis pas du cerveau en décrivant ce genre de chose. Mais comment tout pouvait-il ainsi m'échapper ? Comment avais-je pu perdre toutes mes billes ?

Pas encore, car un interne trop indiscret était déjà passé dans le ravin bourbeux de la forêt de marronniers après avoir protesté, ou simplement avoir été au mauvais endroit au mauvais moment. Il n'était pas question pour Manson et pour Johannsen de garder parmi eux des balances. Toute personne s'étant fait prendre en flagrant délit d'espionnage ou d'inoffensif voyeurisme, était pour eux une potentielle balance ; il était donc commode de les balancer dans le ravin, surtout quand elles étaient motorisées. De toute façon Johannsen, le *Pater familias*, adepte d'Itram, le dieu de la chasse, traitait magnifiquement ses associés et esclaves. Mais ils se devaient de ne pas se manquer.

Ça, je l'ai vu. Car je l'ai entendu et senti. Et, j'y ai participé avec Fred, le fils maudit.

Un jour il fut attrapé par la police et interviewé par les journalistes. C'était lui qui fournissait les femmes aux unités de Manson et Johannsen dans différentes branches expérimentales. Ce professeur, malgré sa marginalité, était un homme très respecté des gouvernements et pouvoirs publics, ainsi que des multinationales. Cela va de soi. Il possédait de nombreux et prestigieux diplômes. Il se vantait devant les médias et autres revues spécialisées d'être un des hommes les plus actifs de la recherche médicale. Quand il était bien écouté, approuvé et applaudi, on lui demandait s'il avait autre chose à dire. Il répondait invariablement avec un sourire énigmatique : « La recherche n'est qu'une des faibles ramifications de ma consécration. Mon but vise plus le domaine de la progression spirituelle. » Une personne spirituelle, en effet, un bel illuminé ! D'ailleurs Fred avait dit un jour : « il faudrait être étroit d'esprit pour ne pas admettre qu'il n'y a pas de progrès sans

destruction. Autrement dit, d'avancement médical, scientifique, ou technologique sans victimes. Ce qui est, me semble-t-il, un point de vue cher aux romantiques. À certains d'entre eux, du moins. Les esprits bornés sont souvent conservateurs ; ils confondent l'amour, l'amitié et la compassion avec l'habitude, l'immobilisme et la paresse d'esprit. »

Il en savait, Fred Höde ! Rien qu'à le voir, on savait qu'il était bizarre et, peut être, dangereux. Mais peut-être Véra et moi avions-nous en nous quelques particules qui attiraient vers nous des gens ainsi faits. Des gens bizarres et/ou dangereux...

3.

Fred, le Fils maudit, était un jeune homme alcoolique qu'on pouvait qualifier en ville de *punk* ou de *skinhead*. Mais ici, à la campagne, dans son milieu naturel, c'était juste un marginal qui n'était accepté nulle part. Banni par les siens, il n'était plus question de l'habiller d'une étiquette moderne ou musicale, quelle qu'elle fût.

Après que son père, ou plutôt son géniteur, eût fui du domicile conjugal, il avait vécu dans la demeure de sa mère jusqu'à ce que, ruinée, elle mourût pendue. Il l'avait usée et avait bu tout son argent. Quant à son père, quand on en parlait, dans le village, on se signait. Lui non plus n'avait rien de normal, mais ce n'était pas un *punk* pour autant.

Fred Höde n'était pas vilain. Il possédait de grands yeux bleus, des cheveux blonds cendrés taillés très courts et qui semblaient souvent noirs tant ils étaient sales. Sa mère avait été une femme respectable, une charmante et noble institutrice. Elle périt avant d'avoir atteint sa quarantième année. Tous l'appréciaient, sauf, bien évidemment, les jaloux et jalouses. Je crois même qu'on la prenait en pitié, mais elle gardait sa dignité. Celles qui ne l'aimaient pas se comptaient parmi les femmes d'environ cinquante ans, dont la plupart étaient des bourriques de filles mères s'aigrissant de ne pouvoir coucher avec tous les hommes qu'elles convoitaient, tout en jouant les saintes-nitouches. Faute de mieux, et au vu et au su de tout le monde, elles se contentaient du fils de Madame Höde, l'institutrice du village. Ce dernier vivait de l'hospitalité d'une fille d'un soir, de mendicité, de vol et de rapines et, parfois, de menus travaux manuels. Il était routier, manœuvre, homme de main de Monsieur le professeur Johannsen. C'est chez lui qu'il était le mieux payé et qu'il prenait son pied, ma foi !

Quand je pense que Véra était fascinée par lui, comme un martien devant la télévision ou un noir devant une esquimaude... Aucunes des filles, femmes ou autres, dans cette contrée, n'avaient su se refuser aux avances du fils maudit. Si Véra l'avait fait, elle aurait pu rompre la malédiction qui frappait tous les mâles descendants de sa famille. Outre les traits que je viens de présenter, il possédait de l'instruction, et même de l'érudition, des tatouages en forme de boulons ou de roues crantées sur le corps ou autour de ses trois mamelons et, dans son dos, à la base du cou, un prénom féminin : « Sylvia », en caractères gothiques. Au milieu de son dos, sur l'axe de sa colonne vertébrale, une immense feuille de chêne. Que de symboles sur sa peau blême l'hiver et noire l'été. Si noire qu'il avait l'air d'un Turc. Oui, c'était bien d'une feuille de chêne, et non de cannabis, qu'il se parait de manière indélébile. Était-ce une erreur d'interprétation de ma part ? Je pense qu'il s'agissait d'autre chose de bien précis, comme sa manière de brutaliser les filles au lit, lorsqu'il y avait un lit, ou ce qui en faisait office. Animal/homme/machine, comme l'imagerie burlesque de *Laïbarch*, qui était son groupe fétiche.

« Et il sentait mauvais, ajoutait Véra quand elle en parlait. On aurait dit qu'il le faisait pour moi, d'être aussi sale. Avec des mains si noires, pleines de graisse, quand ce n'était pas de la crasse, ou du cambouis, ou les trois. Il m'emplâtrait de crasse avec ses mains noires et me fatiguait. Je me sentais bizarre, épuisée et je n'avais plus, pendant trois jours, la force de me doucher à cause du choc. Chaque fois, je frisiais la paranoïa lors de ses visites étranges et diaboliques. »

Pauvre Véra, pauvre enfant. Et dire que ses parents sont toujours vivants et qu'elle a des frères et sœurs normaux. Sains... j'allais dire, parce que la norme change ou a tendance à évoquer le banal. Personne ne l'avait obligée à recevoir chez-elle des paranoïaques ou des détraqués. Elle faisait de son mieux pour se distinguer. « Tu comprends, mon loup. Je le fréquentais pour améliorer ma faculté d'écrire. Je ne voulais pas devenir stérile, banale, perdre tout sujet d'inspiration. » Elle avait connu un bon début de carrière avec de jolies histoires bien construites, mais elle avait commencé et continuait à se gâcher, à fréquenter d'autres personnes que celles qui auraient pu l'aider et la soutenir... Et, quand elle souffrait, elle s'autodétruisait, au lieu de cogner l'autre.

Il me semble devenir gaga. Le temps n'a plus de valeur pour moi. Pas plus d'ailleurs que la chronologie des événements qui ont fait de moi ce que je suis. J'éprouve une certaine compassion pour Véra ainsi que pour les autres filles de la clinique de Johannsen, mais aussi partagée que mon âme puisse l'être, j'éprouvais et éprouve encore une étrange sympathie pour cet ange déchu, ce Fred, jeune homme sauvage, volontaire et déterminé. C'est peut-être dû au fait que nous soyons si différents. Moi, le bon petit père tranquille, marié depuis quelques années, avec un second enfant à naître. Avec ma chère compagne, ma maison et mon petit bureau. Lui, sur la route, sans toit ni loi, avec ses rites étranges, sa jeunesse, sa crasse, ses tatouages... Je l'envie parfois. Mais il n'est pas dans mes aptitudes de vivre comme lui. Je suis un empoté, un maladif, un assisté qui a besoin d'un poste sûr, de la chaleur d'un bon foyer... Fred, toi, tu es peut-être un démon, mais tu es quelque chose. Moi, je ne suis qu'un pion, un éternel spectateur, presque un opportuniste de la vie. Même Véra, dans ses crises de délire, me l'avait rendu sympathique. Quel courage ! Elle m'avait tout raconté et je garde ce discours sur bande.

— Un après-midi de canicule, quand je n'étais pas encore une pute, mais que déjà je commençais à déjanter et à passer d'homme en homme et de fixation en désillusion et de crise en delirium...

— Ils te payent, ces hommes ? Au moins...

— Non, pas au début. Et pas souvent non plus pour le reste. Je les voyais en amants ou en amis, ou bien, quand je le pouvais encore, je me faisais le film que j'étais la *groupie* et lui (l'un d'eux) l'idole. Tu vois ? Mais, dans la réalité, ce n'est jamais comme ça. Tout finissait toujours mal, très mal.

— Pourquoi as-tu voulu continuer, alors ?

— Parce que je croyais au *deal* que je m'étais fait. Pas le prince blanc, plutôt le prince noir, tatoué, monstrueux, romantique, un peu S.M. qui aide à m'évader, à agrandir mon sanctuaire intérieur, mon énergie cosmique. »

Mon Dieu, elle était bien atteinte, la pauvre ! Pourquoi parler et agir comme ça ? Cela lui avait mis de drôles de choses en tête, à moins que ce ne soit pas Fred, mais un antécédent inconnu et peut être intérieur. Elle était mûre pour rentrer dans une secte. D'ailleurs, c'est ce quelle fit. Mais pas dans celle où elle aurait pu être à sa place. De toute façon, elle avait le don de s'évader malgré ses profondes blessures. Peu importait alors la place, mais pas là-bas, malheureuse, pas chez les médecins fous ! Non !

- Le hard rock, le hardcore, le grunge, le punk, le tantrisme ? »
- Je ris. Mais c'était un, rire forcé, nerveux. Je ris pour la rassurer, mais je voyais qu'elle n'allait pas bien. Mais pas bien du tout !
- Oui, ha, ha, ha, je vois ! Jim Morrison, Rob Halford, Sid Vicious, Alice Cooper...
- Mais tu es bien meilleure que tout ce monde réuni. Pourquoi chercher ailleurs ce que tu as en toi ? Pourquoi tant vouloir vivre avec quelqu'un ? Même si tu l'imagines génial, tu sais...
- Je ne veux pas finir vieille fille sur le retour avec des textes qu'on ne lira jamais. Ni sans avoir vécu ma Venise futurisée, ma lune de miel épicée. Je veux vivre et mourir romantique. J'en ai marre de ne pas avoir d'ami, de vie privée, peu d'argent et que du ringard. Au lieu de cet amour fou qui irradie, qui fait frémir.
- Si tu te vois mariée, en train de cuisiner, de pouponner... Véra, tu es trop intelligente. Il faut avoir l'esprit bobonne pour vouloir se marier.
- Je voulais te parler de Fred. Sa beauté forte. Son *trip* étrange, inquiétant.
- Pourquoi continuer à le voir, si tu le trouves inquiétant ?
- Il a quelque chose en lui, bien au fond, et j'attends qu'il le développe. On pourrait être les gens les plus heureux du monde. Mais pour le moment, ça ne va pas ; il me prend pour une chienne ou quelque chose de plus bas encore. Il a besoin de se faire du cinéma. Soit je suis pour lui une fille des bas-fonds, soit je deviens une carmélite. Là, il faut qu'il me viole dans un coin sombre... en riant.
- Et ça ne te dérange pas ? Il doit vraiment avoir quelque chose d'attirant...
- Bien sûr, Arthur. (Elle rit. Elle savait encore rire.) Même si j'ai connu mieux. Mais il n'est jamais là près de moi. Il ne fait que passer. On ne va jamais nulle part.
- Mais qu'as-tu vécu de si terrible l'autre fois ? Le jour où tu m'as dit ne plus jamais le revoir de peur de devenir folle ou damnée.
- L'autre jour, tu veux dire ? Ben, j'avais de la fièvre, de l'herpès et je souffrais terriblement de la canicule. Alors, il riait comme un salaud et disait : « Com d'hab' » avec son espèce de sourire cruel et ses mains noires.
- Et puis ?
- Il m'a proposé une cigarette de son paquet de JPS.
- C'est plutôt anodin.
- Je lui ai dit que je ne fumais pas et aussi que j'avais mes périodes et pas envie de faire ce que tu sais.
- Elle rit.
- Et toi ?
- J'ai accepté la cigarette dans un état second et pour qu'il me foute la paix, tu vois ? Il m'énervait à me toucher et me frôler la jambe avec la sienne, une horreur...
- Sa quoi, Véra ?
- Sa cigarette (rires). Il devait être empégué ou quelque chose comme ça. J'avais un pantalon synthétique et je ne voulais pas me déshabiller. Alors, il m'a donné de l'ecstasy et mis sur une platine un C.D. de Laïbarch. On y entend un cor de chasse, et le hurleur gothique parle et chante en slovène. Je croyais que c'était de l'allemand, mais comme je n'y comprenais rien, j'en ai conclu que c'était une langue inconnue. Pourtant, je voyais, sentais et percevais des choses. Les sons, le tissu musical et psychologique qu'il rendait évoquait des visions et des scènes très prenantes et expressives. Il devait faire quarante à l'ombre et j'étais en compagnie d'un barge qui me brûlait la jambe avec un mégot, et j'étais sous ecsta avec de la fièvre, charmant prélude à l'amour. « La paix, la joie / Ne me quitte pas. »

Elle rit à nouveau... mais tristement et de manière forcée, ensuite elle observa une pause puis fredonna un cantique en reggae : « La paix, La joie. Ne me quitte pas. »

— Tu aimes ce genre de truc, toi ?

— Quoi donc ? Le gothique ou l'indus ?

— *Yo no comprendo*. Je te parle des cantiques. Bien gentils, bien tranquilles. Moi je n'écoute que la radio. Mais est-ce que tu en connais d'autres ?

— Oui, écoute ça : « J'ai la paix de Dieu en moi. J'ai la paix de Dieu en moi. J'ai son courage, sa stature. Et sa capacité... J'ai la paix de Dieu en moi. »

Je lui prends la main. Elle tremble, elle est très chaude, elle pleure encore.

— Je ne savais pas que tu connaissais des cantiques, Véra. C'est très joli quand tu chantes. C'est si pur, si vrai, si différent de toutes ces choses.

— Ah, si c'était vrai, Albert, toute cette béatitude, je ne souffrirais plus.

— Et la suite de ton histoire de Laïbarch ?

— Il m'a demandé de décrire ce que je voyais. Peut-être pour savoir si j'étais douée, mais peut-être aussi pour s'amuser. Au fond de moi, je me foutais d'avoir l'air bête. Alors je me suis lâchée et lui ai raconté tout ce que je voyais et sentais et il m'incitait à insister, à approfondir, tu vois ? »

Je me mis à rire pour donner le change, mais ce n'était pas drôle, vraiment pas drôle du tout.

— Tiens, et que voyais-tu ?

— Je voyais des roues crantées, des chariots, des lueurs couleur rouille, comme sous la terre, dans les sous-bois ou dans un enfer romain. C'est curieux parce qu'il n'y avait pas de Romains. Pas de costumes, juste des roues, des machines qui s'entraînaient et s'enchaînaient les unes, les autres. Ensuite il y eut des animaux, des humains et à nouveau des machines, une sorte de robot humanoïde. C'était comme une danse d'hommes, d'animaux et de robots, mais on voyait surtout les jambes, très écartées et enchevêtrées, vers le haut, dans un mouvement douloureux, extatique et cruel. Cela faisait penser à la *Colonie Pénitentiaire* de Kafka et au *Théâtre de la cruauté* d'Antonin Artaud. On sentait une touche de soufre, un souffle d'enfer, d'orgie. C'était très bien rendu et pourtant l'ecstasy ne provoque pas de visions. Le son seul suffisait à créer cette atmosphère. C'était comme un opéra tragique et décadent qui célébrait débauche et ironie paroxystique dans la douleur et le désordre ricanant des machines. »

Elle me regarda pour juger l'effet de sa description sur mon visage, puis continua tranquillement son débit :

» Il me dit : « Tu as un énorme talent d'écrivain. Tu vois que même si tu as avorté et qu'il te semble vivre sur un navire échoué, tu as quelque chose de génial. Mais, je dis bien : *quelque chose*. » Et il me questionna encore sur mon ressenti musical :

— Et tu ne vois rien d'autre ?

— Si, répondis-je. Je vois des cercles et des processions d'hommes vêtus de peau de bêtes et de feuilles d'arbres. Ils brandissent des torches et chantent.

— Ils ont des ramures. Tu les vois. Ne les as-tu pas déjà vues, les ramures ? C'est très important. Ils célèbrent le Diable sorcier. Le Dieu de la chasse avec ses immenses ramures. Viens avec moi. Joins-toi toute entière à nous avec le dieu ltram qui vit sous la terre. »

» Les sons devinrent à ce moment, tellement subjectifs et l'atmosphère aidant, je fus parcourue par toute l'horreur blasphématoire. Il me déshabilla et me fit mal en me faisant l'amour avec cruauté et violence. Il riait. Sa violence, ma douleur et son

cynisme me portèrent au seuil d'une étrange extase jusqu'alors inconnue. De la musique de détraqués !

— C'est juste de la musique, Véra. De la musique de drogués et ce type avec toi, un homme qui s'ennuie et qui picole peut-être un peu trop. Il ne faut pas s'inquiéter. C'est juste de la musique *babe*.

— Je pense que c'est une erreur de banaliser la musique. Elle est l'âme des poètes et des musiciens qui l'interprètent et la composent, c'est une chose vivante.

— Mais c'est de la musique de drogués, de détraqués, d'alcooliques, ma puce.

Je lui pinçai la joue et l'embrassai comme si elle était redevenue un bébé.

— Non, Albert, je te jure, c'était le diable. Je l'ai vu. J'étais bien là, je t'assure.

— N'y pense plus, ma chérie. La Terre n'est pas uniquement peuplée de gens gentils, sensés et intelligents. Tu es vivante, tu es belle et pure. Tu as une âme.

— Et Fred ? Crois-tu qu'il pourra m'aider, que je pourrais l'aider peut-être aussi ? »

4.

Gloire à toi, Itram, dieu de la chasse, de la victoire de l'homme, de l'ensemencement et de l'éclosion. Ô toi, le non humain, maître des instincts primaux, je t'invoque ainsi que tous les amis et les condisciples autour de moi réunis dans le cercle magique d'ossements humains.

Un immense cercle de feu éclairait la clairière et des hommes remuaient comme imbibés d'alcool ou de drogues, autour de ramures, de manière frénétique et hystérique. Des hommes aux cheveux très longs portaient torches et ramures de cerf. Ils présidaient la procession. Les rituels avaient lieu chaque nuit de pleine lune et de lune noire.

Durant les trois jours, ou plutôt les trois soirs de lune noire, on se doit d'ensevelir un objet de pouvoir ; un corps, un *contrat* que l'on souhaite réaliser dans les affaires ou un refus de contrat pour démolir la boîte qui nous l'aurait infligé, une fille ou encore autre chose. Et c'est à la nouvelle lune que le maître de cérémonie va déterrer l'objet sacrificiel.

Itram est, ou plutôt a été, un homme. Un homme comme les autres. Banni du paradis ou du Nirvana. Pour son orgueil ou pour sa gourmandise. Un dieu orgueilleux et gourmand à honorer et nourrir à date fixe, surtout pour ce qui est des sacrifices spéciaux.

J'étais là, portant un masque de cuir que m'avait confectionné Fred. Je ressemblais à un sadomasochiste et les regardai passer, bouger, danser, déambuler et procéder à leurs rites obscurs et cruels. Les prêtres chevelus imbibés de liqueurs fortes entonnaient des hymnes aux consonances celtiques, exotiques, voire obscènes et dissonants tels des signaux primitifs ou un langage technique que l'on pourrait comparer à celui d'extraterrestres ou à un code sonore pour astrophysiciens ou autres scientifiques.

J'étais plutôt mal dans ma peau ces derniers temps, mais cela ne me fournissait pas de circonstances atténuantes ou d'excuses. J'avais oublié Véra, qui, d'ailleurs, était fort mal en point et peut-être à l'agonie. Etant donné ce qu'elle était devenue, malgré un certain potentiel, la mort, pour elle était une délivrance. Pour moi aussi, crétin de moi. Là, j'étais bien. J'étais malheureux, mais bien. J'étais enfin serein dans mon futur élément qui se devait de m'accepter si je me sentais capable de relever le défi.

Dans le cortège, il y avait des sacrificateurs, tout de blanc vêtus, à la manière de druides. J'oubliais de vous dire que les costumes étaient formels mais servaient surtout en hiver pour se protéger du froid. L'été, il était courant d'officier nu. Les hommes en blanc appartenaient à une classe subalterne, car ils touchaient directement la chair et le sang des victimes expiatoires (mortes ou zombies).

Ils étaient, eux, contrairement aux autres, chauves comme des gargouilles, ne portant ni flammes ni ramures. Juste des civières entourées et couvertes d'offrandes telles que nougats, gros bonbons, candies, coke, herbes aromatiques, ou engrais... Les semences d'arbres étaient choisies, chargées et consacrées suivant leur espèce et la saison.

Mon initiation n'eut pas lieu dans le Muy mais en Angleterre. C'est dans le mystérieux et magique Midian où existent des loges souterraines propres à l'osmose orgiaque, bestiale et maléfique que tous les marginaux d'Angleterre ou d'ailleurs peuvent venir s'aimer et s'enivrer à leur guise, en parfaite harmonie. Ces derniers, dont je fais partie, ne se laissent plus troubler ni influencer par la norme. Les beaux, les purs, les parfaits n'ont pas accès à leur refuge. D'ailleurs, ce refuge, j'estime qu'on le mérite. Si la norme a toujours existé, l'anti-norme devrait avoir aussi sa place, bien que je sois loin d'être un leader de quelque mouvement ou phénomène que ce soit.

Je comprends très bien que les vampires et zombies romantiques anglais de Midian redoutent qu'on porte atteinte à leur liberté. Qu'ils aient en eux des projets d'amour, de recherche ou de révolte m'importe peu ; d'ailleurs, pour moi, comme je vous le disais, la norme n'est qu'une façade, une couverture. Mais la réalité initiale est masquée par ma position sociale. Je ne suis pas le seul à qui cela arrive. Le monde est hypocrite depuis son tout début, mais je n'aime pas être cet homme hypocrite que j'avais choisi de devenir par lâcheté, pour fuir ou pour m'excuser. Après de qui ?

Les gens ordinaires ignorent tout de Midian et de ce qu'il referme, et quand bien même ils seraient au courant, je ne crois pas que cela puisse les motiver. Midian m'inspire comme il a inspiré Dani Flith. Je ne suis pas un fan de *Cradle of Flith* mais, quelque part, je respecte, malgré le fait que leur musique et leur manière de se vendre soient vulgarisées par le côté jeunesse à la mode, ce qui, hélas, en fait de faux rebelles. Dani avait besoin de sous. Peut être aussi besoin d'amour. Je ne suis pas comme lui, je ne suis pas un artiste. J'aurais pu être un artiste, mais c'est trop fatigant pour moi. Alors, je reste là.

J'aime bien Dani, son enthousiasme, sa détermination. J'ai toujours eu en horreur les indécis, les boiteux et les mollassons. C'est peut-être pour cette raison que je suivis Frédéric Höde dans son délire paranoïaque.

Fred avait tout d'un personnage de Lovecraft ou d'Edgar Poe et même bien plus que cela. Il avait en lui une énergie et une fascination qui se communiquaient tout autour de lui... Mes auteurs préférés ont toujours irrité ma femme. J'aurais peut-être dû me dire que c'était bien sympathique d'avoir une femme à qui parler. Mais je ne lui parlais pas. Pas vraiment. J'étais bien content d'avoir une femme. Je ne voulais pas dérailler, me retrouver couché dans le ruisseau...

Fred s'en foutait et il n'avait pas tort. Il ne nourrissait aucun projet. Il vivait au jour le jour. Vivre dans l'ici et le maintenant est une attitude qu'il me plairait d'adopter, car je suis depuis très longtemps un être anxieux à qui il manque l'essentiel, le *Carpe Diem*. Un rebelle n'a pas besoin d'être angoissé.

Ce que j'ai vu, là-bas, à Midian, dépasse cependant cette fantaisie romanesque et hallucinée où les artistes et les oisifs peuvent se complaire.

Ces chevelus au visage peint en blanc iridescent, coiffés de ramures et portant d'étranges robes noires et des peaux de bêtes, c'était du délire, comme dans un clip de *black métal*. Je n'en écoutais pas. Je n'écoutais que la radio et un peu d'indus gothique pour penser nerveusement à Vera. Fred aussi en écoutait dans son gros camion quand il branchait ses grosses enceintes. Il avait un son d'enfer et quel beau camion ! Et il buvait, mon vieux ! Mais il maîtrisait bien la route. Jamais un accrochage. Parfois, quand il avait un coup dans le nez, il insultait les pédés et les gonzesses.

Il existe à Midian, des cathédrales abandonnées, hantées la nuit par toute la faune des romantiques noirs. Il y existe aussi toute une ville souterraine. Une ville entière vouée à Mitan et à d'autres divinités infernales. Toute une mythologie. On y trouve d'immenses bibliothèques, des livres de magie sur la Wicka, la démonologie, la morphopsychologie, etc.

Le bibliothécaire, celui de la grande bibliothèque, est très âgé. Il ne sort jamais à la surface. Quand il n'est pas dans ses livres, avec ses cigarettes d'opium, il traîne au bar ou dans les temples et les espaces rituels dédiés aux divinités de son choix préférentiel.

Il y a des appartements à louer et des hôtels, là-bas, sous la terre ; pour quelque amour de passage, des boutiques pornos, S.M. et antiques. On y vend du cuir noir, des clous, des onguents, et aussi, surtout, des livres rares et interdits.

Parmi eux, des livres sur les jeux érotiques très anciens de la Babylone et de la Phénicie antiques, des maquillage et des parfums pour préparer des jeux et des charmes. Mais les gens de la vie de tous les jours ignorent tout de la Midian magique des mondes parallèles.

J'y ai rencontré Dani, avec son groupe *Cradle of Flith*. C'est un jobard, Dani. Il dort dans un vrai cercueil. Il boit parfois du sang qu'il vole dans les hôpitaux. Il mange cru de petits animaux. Mais en dépit de notre sympathie, ni moi, ni mon ami n'aimions sa musique. On trouvait cela trop carnavalesque pour être crédible. C'est rendre les choses secrètes et innommables à la limite du ridicule.

Il est gentil, Dani. Sauf avec les gens de gauche et les journalistes qui l'énervent et le fatiguent. Je lui vois quelques tendances politiques qui naviguent entre le royalisme et le National Socialisme et surtout sa philosophie qui me plait vraiment : le cynisme. J'apprécie beaucoup le cynisme !

Il nous a offert de l'alcool d'arbose qui ressemblait à du sang dans de jolies bouteilles dans le style vampirique le plus exquis, une de ses célèbres bagouzes griffues, et des livres de charmes et d'invocation. Ce sont des livres sur des rites et des formules anciens mais il est plus question de travaux pratiques que de tchatte... Il y est question de choses très physiques, comme le sexe ou le meurtre. Des accouplements contre nature y sont évoqués, ainsi que des formes de reproduction aidant à créer des aberrations génétiques et métaphysiques...

Ces livres peuvent rebuter au départ, mais si vous les avez, c'est d'abord parce que vous les méritez. Ils sont conçus pour attirer l'attention du lecteur et pour l'abuser par ses penchants, lui faisant découvrir des ouvertures sur sa nature cachée mais aussi sur d'autres dimensions. Processus dangereux que l'investigateur pratiquera à ses risques et périls.

J'aime, ou plutôt, j'aimais Midian, cette ville étrange et merveilleuse, avant la fatale révélation qui fit de moi un autre homme. Même si je ne suis pas encore devenu un monstre, quelques modifications intérieures ont eu lieu en moi. Des troubles et des distorsions comportementaux ont définitivement endommagé ma personnalité. Je suis devenu un être contrarié.

Je ne suis pas abattu pour autant. Je suis très consciencieux et méthodique. Au bureau comme à la maison, avec ma femme et ma progéniture dont je vous parlai.

Le pire ayant déjà eu lieu, je dirais que rien en moi ne dérange personne. Mon ancienne vie que je tais à mes proches continue malgré tout. Ma femme ne sait rien de mon voyage en Angleterre ni de mes relations en dehors des amis du couple. Nous n'écoutons pas de musique de sauvages ou de machines. Nous avons une vie tranquille et aucune ombre ne se profile sur notre avenir.

Ma compagne est une grande et belle fille saine, sans antécédent particulier. De plus, elle a un moral d'acier et un grand dynamisme. Comme nous n'avons jamais vécu la passion, nous sommes enviés par beaucoup de gens qui, eux, sont des couples à histoires.

Tout pour être heureux, vu que « les gens heureux n'ont pas d'histoire ». Mais je ne suis pas et ne serai certainement jamais un homme heureux. Midian a été pour moi le catalyseur de toute une série d'évènements qui ont fait de moi l'homme que je suis, et qui ont scellé sur moi le masque que je porte. Une vie à l'ombre. Éviter les arbres. Éviter certains lieux où les chaînes du passé pourraient m'entraîner vers la folie.

Folie qui d'ailleurs ne me déplaisait pas. Jusqu'à un certain point.

Fred et moi avons eu des rapports homosexuels et des soirées échangistes et transformistes. Les filles étaient belles et étranges. Les personnes extrêmement laides, lorsqu'elles s'amuse, dégagent un attrait, un magnétisme que n'auront jamais, en l'occurrence, les gens normaux et les gravures de mode.

La partenaire que nous aimions était, non seulement difforme, mais aussi toxicomane et perverse. Les sorcelleries zoophile et nécrophile faisaient partie de ses spécialités. Elle avait un sourire particulier qui évoquait celui d'un rongeur mais ses petits yeux rougeoyants avaient quelque chose de reptilien. C'est avec elle que nous rencontrâmes l'tram.

L'automne est la meilleure saison pour la chasse et les rites ténébreux. Par ailleurs, le sous-bois regorgeait de plantes hallucinogènes et vénéneuses. Elle avait toujours avec elle, un panier d'osier pour la cueillette d'herbes médicinales, ainsi que quelques objets de pouvoir destinés à être ensevelis. Quand ce n'était pas ce même type d'objets rituels qu'elle déterrait.

Elle se disait druidesse.

Un rat. C'était une femme rat. Une amie intime de Dani Flith qui l'avait récupérée auprès de Glen Benton du groupe *Déicide*. Lui aussi adore tuer des animaux, mais Angie ne se contentait pas de les tuer. Elle pratiquait des formes sauvages de sexualité. Une sexualité répugnante qui commençait normalement pour, ensuite, passer par des gestes sadiques, devenant de la vivisection. Tous ces marginaux étaient heureux et protégés dans ce domaine étrange.

Nous ne faisons plus la différence entre le rêve et la veille tant la fantaisie débridée était notre quotidien.

La terre remuait légèrement, le soir où ils amenèrent les grosses filles. La laideur, bien sûr, était admise ; mais il s'agissait là, bien évidemment, d'un sacrifice rituel. Des êtres nouveaux devaient naître et des greffons nouveaux seraient pratiqués. Fred me confia que c'était des filles qu'il avait toutes connues et qui avaient fait des séjours en hôpital psychiatrique. De purs produits de vivisection humaine.

Parmi elles – dans le but de créer des goules, m'avait-il confié – il y avait une espèce de bête humaine qui tenait à la fois du chien et du singe. C'était l'Anière d'un

village du Var. Elle était déjà issue d'une famille de consanguins zoophiles mais elle s'occupait bien de son âne, car, bien sûr, elle n'en possédait qu'un. Personne ne voulait lui enlever son seul bonheur. Nul n'aurait accepté qu'elle s'occupât d'un troupeau. Les enfants hurlaient et les vieux se signaient à son approche. Ce n'était pas une mince affaire. Mais notre punk routier, tatoué, et maudit de tous les cultivateurs et des honnêtes gens de la région, s'était fait l'Anière.

Fred savait à quoi tout servait ; mais il était juste un exécutant, car il n'avait guère d'instruction ni d'intelligence.

Par contre, il s'avérait suffisamment méchant, frustré et cruel pour prendre son pied à ce qui faisait sa vie. Sa vie, il l'aimait. Il ne se posait pas de question d'ordre existentiel ou métaphysique. Pour lui, le culte d'Itram était une chose d'ordre matériel, politique, aussi tangible que l'industrie ou la boucherie.

L'air était humide et électrique. Un parfum de mousse et de vase mélangés donnait aux participants une frénésie irréaliste et hystérique.

Un immense cercle, une clairière, semblait remuer comme si elle attendait quelque chose à engloutir ou à mettre bas. Je n'avais jamais eu l'impression que l'écorce terrestre pût être semblable à un animal, mais de plus en plus, les breuvages et les substances ingurgitées ainsi que la musique mêlée aux litanies semblait avoir un effet sur elle.

Une énorme cavité s'ouvrit comme une gueule édentée, bordée de branches ou de racines ramifiées qui auraient bien pu être autre chose. Les sacrificateurs chauves déposèrent leurs morbides fardeaux : une troupe entière de femmes de tous âges, vivantes, pieds et mains liés, droguées et énormes, aux yeux révoltés. Certaines étaient couvertes de poils sur diverses parties du corps ou de la face.

Les chevelus, peints en blanc, portaient leur cuir noir brillant. Ils chantaient en psalmodiant des choses inaudibles, tout en agitant au dessus d'eux, torches et ramures.

Johannsen, le médecin chef de la clinique du parc, était là. Il ne me reconnut pas. Bien heureusement. Mon visage était couvert d'un masque que Fred m'avait aidé à confectionner . masque qui symbolisait une certaine distinction dans les cultes barbares, dont celui d'Itram et autres forces primales et violentes de la nature.

Oui, mesdames, je préfère, aujourd'hui, le béton, les égouts et les hydrocarbures, car je ne veux ni ne peux retourner d'où je viens. Les choses, une fois enclenchées, risquent bien de se rebiffer. Je crains fort une réversion soudaine à mon ennuyeuse et banale existence.

La cavité qui reçut la cargaison de vivres, semblait posséder la vigueur et l'avidité d'un vagin géant, d'un animal en rut ; à l'appétit d'un lion affamé qui dévore des enfants.

Le professeur Johannsen parlait et faisait des commentaires délirants, tant mystiques que fonctionnels, au sujet de la science et d'un « écosystème » sociologique. Cela sonnait autant réaliste que passéiste.

Méfiez-vous des choses qui peuvent vous paraître démodées. La vie est faite de cycles et la magie a pour but d'activer ou de désactiver ceux-ci.

Quelque chose, en bas, émettait un affreux bruit de succion que ne pouvaient couvrir les hurlements des victimes, les cors de chasse et le chant des sorciers.

Fred me raconta alors l'étrange histoire du dieu de la chasse, ainsi que la cérémonie qui avait fait de lui son adepte. Cela correspondait, en tout point ou presque, aux détails effrayants que je lus dans la lettre de Thierry. Mon ami était hospitalisé à Paris pour dépression nerveuse ; il traversait une violente crise, à la fois mystique et existentielle.

Je n'étais pas encore marié à Madeleine, lorsque je fis mon voyage dans l'univers des sorciers d'Angleterre.

Rares étaient les livres imprimés en anglais, qui traitaient d'Itram. À croire que les Celtes ne l'avaient pas fabriqué. Il devait venir d'ailleurs. J'en ai bel et bien l'impression.

Thierry n'est jamais parti pour Midian. Il est juste allé en Bretagne étudier les vieilles pierres. L'année où je m'y rendis, il ne put m'y rejoindre pour des raisons d'argent. Sa carrière littéraire lui coûtait plus qu'elle ne lui rapportait.

Il est difficile de vivre de sa plume lorsqu'on n'est pas introduit par des gens influents. Thierry acceptait mal d'écrire pour produire et de plier son art aux lois de l'édition. Il ne terminait plus ses nouvelles. Puis il y eut un blocage, suite aux moqueries de ses amis et aux critiques désastreuses dont il fit l'objet. Il s'était alors mis à publier des critiques pour des fanzines et des éditeurs de moyenne importance, pour survivre. D'ailleurs, il s'était maintes fois demandé s'il n'allait pas définitivement renoncer à ses rêves d'enfant et d'adolescent. Puis il cessa d'écrire, pour pointer au chômage et faire des petits boulots à droite à gauche, tout en prospectant pour trouver un emploi normal. Et peut-être une vie normale.

Je reviendrai plus tard sur le pauvre Thierry. Trois années s'étaient déjà écoulées lorsqu'il me narra son rêve dans sa lettre. Je vous disais que mes notions de temps et d'espace étaient faussées. Peut-être est-ce à cause du traitement de choc ou des traitements que je prenais. À moins que ce soit les effets de l'éther. Être marié et respirer de l'éther tout en ayant une vie « normale », tranquille, n'est pas chose facile.

5.

Nous étions dans un hôtel souterrain de grand standing. Fred nous amena du champagne, un peu d'opium, et quelques autres substances narcotiques végétales.

Ce fut lors de cette soirée que je l'entendis parler de son dieu, de son histoire et de son tatouage dorsal.

— Tu vois, Albert, ces mousses, elles ont bien profité de la substance initiale. Itram nous rendra ses bons et loyaux services. Je te ferais bien l'amour tout le week-end, si cela te chante.

— Je serais bien surpris si tu n'y arrivais pas, vu tes capacités naturelle de priapisme. Mais je me demande ce que ton Itram vient faire ici. Un dieu des plantes ?

— Pas vraiment, mon cher ami. »

Il se mit à rire et ses yeux roulaient comme des billes.

— J'en ai déjà entendu de bonnes, mais comme celle-là, encore pas.

— Eh bien, moi, je ne te l'aurais jamais demandé si nous ne nous étions pas rencontrés.

— À moins que tu n'aies eu une correspondance téléphonique avec moi. Hé ! Hé ! Hé !

— Qui est Itram ?

— Il a d'autres noms, mais ce dernier est spécial. C'est le nom que prononcent ses amis intimes. Ceux qui l'ont connu comme je l'ai connu et comme tu l'as rencontré également. Tu as aimé la soirée ? »

Je restais interdit et tirais nerveusement sur mon joint.

— Pas trop en vérité. Ces choses me rendent parano.

— Faut pas, Chéri. Pas bon, la parano. Apprends un peu à te débarrasser de ta sensiblerie ; elle t'empêche d'avancer.

J'aimais beaucoup Fred. Mais là, c'en était trop. Voir pour la première fois de sa vie des sacrifices humains, ce n'est pas comme d'aller au bordel ou de fumer des joints en cachette de sa mère...

— Dis moi, mon copain, on ne va pas gâcher notre belle amitié, ni le champagne que nous avons partagé, non ? Autrement, tu n'as qu'à retourner à l'église t'ennuyer avec des choses que tout le monde connaît et qui ne servent à rien dans l'équilibre biologique du monde vivant. Notre planète est vivante.

— Bien sûr, je le sais. J'en suis même convaincu. Depuis toujours, je vote écolo et je me passionne pour l'astrophysique, en amateur, avec un pote. Il s'appelle Thierry et il est passionné par Jean-Pierre L'Aigle, un grand chercheur dans cette discipline...

— Jamais lu. Je n'aime pas lire trop tard la nuit. J'aime mieux boire ou faire l'amour.

— À mon avis, c'est pas incompatible ! »

Je ne sais comment interpréter ces mots, comme l'attitude un peu trop désinvolte que j'affichais. Comme si j'étais un autre personnage. Peut-être qu'il venait de me dénuder ou de m'offrir un vêtement d'insouciance et de vide partiel pour que je l'aide à obtenir quelque chose qui, selon lui, lui revenait de droit. De toute façon, je n'étais pas choqué de ce désir qu'il avait de me manier, à essayer de me posséder. C'était un divertissement par rapport à la banalité de l'existence.

Il aurait très bien pu solliciter quelqu'un ou quelque chose d'autre que moi. D'ailleurs, il l'avait déjà fait et le ferait encore avec n'importe qui ou n'importe quoi et ce, n'importe où. Pourvu qu'il y ait de l'énergie émotionnelle à pomper et des jouissances extrêmes à éprouver. Il ne se refusait aucune jouissance. Tout au plus, c'était ce qui paraissait. Mais l'homme peut-il voir plus loin et plus profond qu'en surface des choses ?

Les sacrifices humains ne m'avaient pas plus choqué que ne l'aurait fait un film à la télé ou un spectacle spécialisé. Choqué, oui, mais pas impliqué. Ce n'est qu'ensuite que je sentis que quelque chose en moi n'y était plus. Quelque chose de nouveau s'y était introduit qui m'avait finalement trouvé. De toute façon, je le savais, même si mon côté humain et rationnel, intellectuel s'y refusait. Je ne suis ni un crétin ni un irresponsable. Ce que j'ai vu et ressenti dépasse tout ce que j'ai lu et ce que je lirai peut-être si je rate mon suicide. Pourquoi se suicider, d'ailleurs ? Quand on sait ce que je sais, le suicide n'est, en aucun cas, une sortie de secours. Pas plus sécurisant que la drogue ou la folie.

Nous avons fait l'amour et expérimenté plusieurs positions physiques initiatiques. Je l'avais peut-être choisi comme initiateur et guide. À moins que ce ne soit lui. Mais cela n'a plus guère d'importance. Je ne suis pas rancunier, sauf envers moi-même. *Je n'ai pas volé. Je n'ai pas tué*, comme dirait un célèbre interprète de la chanson française.

« Itram est un être unique. IL EST DEVENU NOUS TOUS ET NOUS DEVIENDRONS TOUS LUI. Dans le groupe de la nature, aucun désespoir n'est admis, car, par ses ramures, Itram donne un second souffle.

— Je ne te suis pas. Où cherches-tu à m'emmener ?

— Nulle part où tu n'es pas déjà. Presque en enfer. C'est le summum. Respires-moi un peu de cette substance et ne pense qu'à ton corps. Fais comme si ma voix était la tienne ou quelque chose de très doux et de très puissant. »

Fred marqua une pause prégnante, terme employé en cabaret jazz pour marquer d'un blanc une forme d'insistance. Presque une sanctification. Jim Morrison

s'inspira, je crois, du metteur en scène Stanislavsky, en intronisant cette technique dans le Rock Psychédélique.

— Quelque chose de très doux et puissant, dit-il, comme...(pause)... LE VENT DANS LES ARBRES.

— Pourquoi les arbres, Frédéric ? Pourquoi pas les vagues de la mer ?

— Elles ne sont jamais venues à moi. Elles ne m'intéressent donc pas. Albert, vois-tu ?

— Je vois.

— Que vois-tu donc, alors ? Ou que crois-tu voir ?

— Ton trip, ton délire, ton rêve, peut-être.

— Ce n'est pas mon trip, c'est le trip. Je Suis Son Trip, pas l'inverse, mon cher. »

J'aurais dû, si je l'avais pu, être fatigué. Mais j'étais incapable de faire basculer ma volonté et mon attention sur autre chose. Nous étions très bas sous la terre, en dessous le parc d'une très ancienne cathédrale désaffectée. Aucune vue ne donnait sur l'extérieur, mais on sentait monter, pulser et sourdre un souffle à la fois doux et puissant... Une source externe à ma volonté initiale. Une circulation fluide, comme le vent dans les arbres. Une circulation qui serait à la fois la mienne et celle de Fred en même temps, comme si nous n'avions qu'un seul cœur pour deux. N'oubliez pas cela dans l'imagerie fleur bleue de jeunes femmes névrosées. Je veux dire : le cœur. Nos intelligences respectives communiquaient par les interstices que seule l'attention de Fred savait fixer.

« Mon Maître m'a appris à communiquer avec les hommes. », ajouta-t-il.

Cette phrase aurait pu être celle d'un débile parlant de son psychiatre, ou d'un étudiant en théâtre, au sujet d'un style oratoire. Mais ce n'était pas le propos et il savait que je comprenais. J'attendais, comme le Roi David de *l'Ancien Testament* avait attendu la mort de son fils maudit pour se réjouir. Mais quelle que soit l'issue de mon attente, agréable ou non, je souhaitais plus de précision.

J'aime voir. J'aime nommer et dénombrer les choses. Pourtant, la vie ne m'intéresse pas. Elle ne m'a jamais intéressé, sauf, peut-être, enfant, lorsque j'étais joueur. Très tôt, je devins un éternel spectateur amer et dépourvu de toute émotion. J'enviais les jaloux, car ils ne jalourent que les choses viles et tellement inaccessibles. J'aurais pu donner tout ce que je possédais sans en éprouver ni joie, ni peine. Ni remord, ni regret. Si j'avais su cela, le jour de la mort de mon petit chat Martin Luther ou lors de ma première rupture sentimentale avec la jolie et tendre Sylvie, j'aurais été fier et heureux. Heureux de mon détachement. Dans mon état actuel, la notion de fierté n'existait pas plus que le reste.

Le but atteint avait été ma communion véritable. Celle que je venais d'avoir avec mon compagnon, initiatique et érotique. Doit-on être fier d'être à aimer, comme s'il s'agissait d'un prestige indestructible ? Peut-être... Mais est-ce que cela importe ? Est-ce que l'amour existe ? Je ne tiens pas à ennuyer ni à culpabiliser personne, car ceux qui liront cette lettre ne me retrouveront pas. Ils n'ont pas mon expérience, et c'est peut-être tant mieux. Que me reste-t-il ? Si j'étais une autre chose, je pourrais dire que ces gens-là me font pitié ou que je les méprise par rapport à leur nature et à leur destinée. Mais cette vue n'est pas la mienne. Et je commence à ressentir à nouveau des signes de mutation, d'éloignement, comme la vieille Madame Fabre qui habitait mon ancien immeuble face aux acacias. Je la détestais et la redoutais, cette vieille sorcière aigrie et déshumanisée. Pourtant, elle était si gentille et prévenante...

Elle est morte. On ne se débarrasse pas des choses, comme ça. Même si on se débarrasse de quelqu'un, les choses et les forces de l'antimatière demeurent et

subsistent. Elles étaient là, bien avant nous, bien avant que nous ayons adopté la forme que nous avons. Cette persistance de durée et d'intelligence.

Je vais aller voir la pharmacienne de garde. Ma femme est en réunion avec ses copines de travail. Elle travaille dans le milieu de la mode. C'est une éminente styliste. Elle a déjà des commandes de Londres, Paris et New York. Je vais en profiter pour chercher une fiole d'éther.

L'ivrogne d'en haut joue encore du piano. Je me fous que ce type gêne les voisins. Je veux juste éviter les regards des curieux. Je n'y suis pas hypersensible. Au drugstore du coin, j'ai acheté un paquet de *Dunhill* et une voiture de pompiers modèle réduit, pour mon fils. Il sera content, et ma femme rassurée par ce semblant de normalité. Je reprends mon récit. Je suis content de fumer des *Dunhill* malgré les risques dont m'a averti mon généraliste. Depuis ma dernière pneumonie avec fièvre et delirium.

« Itram, disait Fred, vit sous la terre. C'est un homme comme nous ou presque.

— Ça fait un peu marseillais, ce que tu dis là. Les hommes peuvent réserver les hôtels sous la terre comme il y en a en Angleterre où au Canada, mais à Marseille, on est des gens exceptionnels, non ?

— Arrête, je te prie, de te payer ma tête. Si je t'ai amené ici, ce n'est pas pour passer pour un abruti, alors trêve d'humour débile. On ne se souviendra jamais de Marseille, ni de ces conneries, dans quelques années lumière. »

Je sentais mes frontières se briser, comme une coquille d'œuf qui éclate et éclabousse mais je n'eus qu'un choc mou et bref, au lieu de la fameuse crise d'hystérie à la marseillaise. Il avait bien manœuvré, ce salaud. Pourquoi vouloir tant rester ce que je n'avais pas accepté d'être. Un humain moyen ; ma souffrance ne portant pas sur Marseille.

Mince ! Je vais mettre de la musique. Le vieux a arrêté son piano. Il m'énerve, ce platane. J'aurais encore préféré être constamment exposé face à un néon. Je vais mettre un C. D. sur ma chaîne. Du Motörhead ou du Vivaldi ? Non, bof, je vais me mettre de la musique d'Art et d'Essai.. Au moins, là, il n'y aura plus rien qui tienne debout. Je ne comparerai plus l'incomparable et ne concevrai plus l'inconcevable.

Ouf ! Ça fait du bien !

Essayez de ne pas penser à quelque chose, en particulier, et dites-vous : « Fais le vide dans ton esprit », alors là, l'obsession n'en devient que plus forte. Autant l'assumer et pourquoi pas, devançons-la, si nous le pouvons anticipons-la. On n'est pas ici pour devenir gâteux.

« Tu disais que ton Maître, Itram, est un homme comme les autres ou quelque chose qui en a l'air. »

Fred détourna sa face vers le mur gauche, comme un voyou se moquant d'un timide morveux qu'il va, dans cinq minutes, rouler dans la farine.

« Qu'il avait...euh... des ramures, si je ne me trompe pas... qui lui servait à... pomper... ?

— Dis-le ! m'interrompit-t-il. Et puisque tu le sais, tu dois bientôt apprendre à le faire.

— Mais je ne peux pas.

— Dis-le, toi qui sais si bien nommer et dénombrer les choses. »

Je restais un instant mesmémorisé par son regard d'acier froid et dur, pensant à un vers de Baudelaire : *Dans ces yeux où jadis plongeaient nos yeux avides*, et je lui dis :

— Il pompe la vie, nos vies.

— Et puis ?

— Vous lui offrez des sacrifices afin que ce soit fait, non ?

— Savez-vous ce que j'aime en vous, Albert ?

— Non.

— Vous êtes un trou du cul de conservateur, un indémodable indécis. Vous ne seriez jamais parvenu à rien sans mon aide, je vous l'assure. Par contre, vous n'êtes pas indispensable, mais si vous vous lâchiez un peu et preniez votre pied avec nous, vous nous rendriez service. Et, cela, je peux vous le garantir.

— J'apprécie votre cynisme. Vous êtes ma seconde intuition. Il est vrai que je n'ai plus grande ambition sauf, peut être, celle de me reposer ou de me distraire. L'humanité m'ennuie. Mais je ne vois pas pourquoi rendre un culte à votre... Itram.

— Parce que les choses vous attendent. Elles étaient déjà là avant vous. Là, il n'y a pas de hasard. Vous marchez vers votre destinée. Moi, je la maîtrise et vous la subissez... N'est-il pas ? Champagne ?

— Champagne ! »

Ce type me plaisait, et même le fait d'être la victime dont il se moquait me sortait de mon cafard, de mon ennui, de ma routine, cette routine que je m'étais créée pour me protéger de mes phobies.

— Je ne suis pas un héros, mais la raison pour laquelle vous êtes allé en cure est peut-être le facteur déclenchant de ce que vous êtes en train de vivre.

— Je voulais des arbres, de l'air pur, de la paix.

— Pourquoi associer aux arbres l'idée de paix et d'immobilisme ? Tout être vit. Et vivre est une attitude offensive et non pas fermée et défensive. Vous n'avez pas appris à attaquer. Vous êtes du gibier, Albert, comme les filles que je récolte pour Johanssen.

— Qu'avez vous fait à Véra ?

— Je lui ai fait ce qu'elle attendait. Chacun doit se montrer décisif et responsable. Sinon, autant dormir sous la terre et partager la conscience du Grand Règne. »

Il me pénétrait de son sexe et me griffait le dos tout en disant cela... Un liquide piquant irrita ma peau et j'eus une espèce de délire paranoïde avec des visions hallucinatoires. J'avais peur. Je criais des absurdités. Höde devenait mon maître et aucune de mes paroles, si blessante fût-elle, n'aurait pu avoir prise sur lui. Il avait tout choisi. Et j'avais accepté. Il faut bien être fou pour suivre un inconnu après une soirée comme celle que je venais de vivre. Surtout si vous êtes soit-disant choqué par ce que vous avez vu. Je comprenais à peine ce qu'il voulait dire. Il parlait du désir. Le seul désir que j'avais n'était que sensoriel, comme si je n'avais été qu'un zombie.

— J'ai un tatouage sur le dos. Une feuille de chêne. »

J'en ai une aussi, depuis ce soir-là. Je dois aller me reposer. L'effet de l'éther atténue mes craintes. Je dois prendre un cachet et ranger mes manuscrits. Ma femme rentre demain matin et mon fils lundi. Il va falloir que je mette un peu d'ordre. Je suis un zombie qui fume une *Dunhill*, si cela peut vous rassurer.

6.

La lettre de Thierry arriva mardi, après le retour de mon fils. Comme tout le monde ne parlait plus que des attentats de New York, l'histoire qui avait été le seul événement fort de ma petite existence devenait un grain de poussière, une goutte d'eau dans la tempête. Les humains se débattaient dans les affaires du monde et

moi, j'étais hors monde. Je connaissais et apprenais tous les jours, avec une joie masochiste, l'insignifiance de la vie humaine et de nos projets.

Cher Albert,

Je t'écris pour te dire que je suis toujours à Paris, à l'hôpital Laennec et que j'en ai à peu près pour un mois, si je dois continuer à vivre. J'ai eu des rêves et des visions hier soir, et c'est pour cela que je t'écris.

Une entité moitié homme, moitié chèvre, cerf ou bouc qui vit sous la terre, guette à travers les yeux hypocrites des arbres. Notre substance lui est précieuse et la terre n'est que mort. Ce qui pousse en surface est un recyclage de ce qui meurt. Pour moi il n'y a plus d'espérance, je suis dégoûté.

Je n'ai jamais voulu être éternel mais je voulais croire au triomphe philosophique de l'Homme... Les arbres nous jettent des sorts et ils ont leurs alliés parmi les vieilles qui vivent dans des lieux excentrés de la ville. Elles sont réceptacles et filets. Elles ont abdiqué et se sont données à lui...

Le reste de la lettre me semblait être un délire dû à l'infection dont il souffrait ou peut être aux drogues dont on l'imbibait.

Pauvre Thierry.

Il représentait une partie de ma jeunesse. La partie où j'écrivais et publiais dans les fanzines. Celle où j'étais un être humain avant de devenir cette loque qui partageait son temps entre une femme démoniaque, un travail sans âme, et des enfants bêtement physiques avec lesquels je ne me sentais aucun lien. Je n'avais pas bougé, mais mon refuge avait soudain été détruit.

Je pris machinalement mon café avec ma femme machine, qui me parlait et moi qui faisais semblant d'écouter. Je voulais partir, prendre ma valise et le train pour Paris et revoir Thierry. Ma Véra était définitivement morte. Je ne le lui avais jamais dit, mais je l'avais fortement aimée, cette fille-fleur qu'elle était pour moi.

La vie est une salope d'hypocrite et le temps un assassin.

Et moi, je suis un pauvre fou.

— Qu'est-ce que tu as mon loup ? qu'elle me fait. Ça n'a pas l'air d'aller...

L'air absent, je lui réponds :

— Ça va très bien. Je pars pour Paris.

— Qu'est-ce que tu vas faire à Paris ?

— Rendre visite à un vieil ami malade. »

J'en avais marre de lui mentir et de lui sortir chaque fois l'excuse d'une réunion ou d'autre chose. Il fallait qu'elle sente que je n'étais pas sa chose. Je commençais à faire le travail qu'il fallait pour triompher. Ce n'était pas dur, vu que je n'éprouvais aucun attachement envers elle. Je l'avais épousée pour essayer de recoller les morceaux.

— Tu devrais rester, tu as l'air dépressif.

— Je ne suis pas dépressif. C'est vous qui me rendez malade avec vos fixations et vos exigences futiles... »

Depuis des années, il ne s'était jamais disputé avec sa femme.

Bien sûr, elle l'équilibrait et partageait ses soucis et les projets communs. Mais ils n'avaient plus de projet. Il l'avait épousée pour ne pas finir comme un vieux fou.

Pourquoi cette crise de nerf soudaine ? Il aurait tout donné, sept ans auparavant, pour avoir une compagne. Il faisait même les annonces. Maintenant qu'il avait quarante ans, il en avait marre de sa femme. D'ailleurs, il avait toujours su qu'il

finirait par en avoir marre. Ils n'avaient rien à se dire. Rien de fondamental. Elle n'aurait jamais voulu jouer avec lui à *l'Appel de Cthulhu*. Même si elle nettoyait, travaillait, pouponnait et assumait à merveille activité professionnelle et vie domestique. C'était la relation sécurisante. Et comme Hermann Hesse vers la fin de sa vie, il en avait marre de confondre l'amour avec la sécurité.

Lovecraft, dans une lettre à sa femme, Sonia Green, lui déclare sa flamme en lui disant qu'il faut une relation imaginaire pour que « cela tienne sur la durée ». Ensuite, il énumère les différents types d'affection entre un homme et une femme. Chez Madeleine, Albert avait trouvé, ce que Lovecraft appelait une *relation domestique*. Je dirais même thérapeutique. Suivant les conseils de son psychothérapeute : « Ne restez pas seul, surtout. Évitez de parler de vos angoisses, mais, bougez, travaillez et ne restez pas seul. Trouvez-vous une compagne équilibrée. »

Madeleine était la parisienne type. Une « femme équilibrée » et pas du tout sensible au stress. Elle avait toujours de tendres attentions pour compenser le côté ours mal léché de son Albert.

7.

Thierry, délirait dans son lit d'hôpital. Placé sous perfusion, il avait à nouveau une grave infection pulmonaire. De plus, il avait contracté une aphasie, suite à un choc hystérique dû aux hallucinations. À moins que ce ne soit un phénomène ordinaire dans l'évolution de sa maladie. Pour lui permettre de communiquer avec les rares visiteurs ou le personnel soignant, on avait posé une ardoise sur son lit. Un cahier à spirales avait été mis à sa disposition, dans lequel il notait ses rêves et ce qu'il ressentait.

Albert arriva vers dix-neuf heures. C'était une belle journée d'automne ensoleillée où tout sentait l'espérance d'une éternelle jeunesse. Il descendit du taxi pour rentrer par la grille principale de l'établissement.

Arrivé dans la chambre, il déballa des calissons d'Aix pour son ami et offrit à Thierry un essai sur Lovecraft. Comme quand nous étions « jeunes et beaux », songea-t-il amèrement.

— Alors, Thierry, mon vieux frère... ?

Malgré la dilatation excessive de ses pupilles, Thierry l'avait reconnu. Il griffonna quelques mots sur la petite tablette :

« JE SUIS TROP FATIGUÉ POUR PARLER, NE PLEURE PAS. CE QUI NOUS ARRIVE NOUS ATTENDAIT DEPUIS LONGTEMPS. »

— Je sais. C'est au dessus de mes forces. Je subis plus que je ne construis ma vie.

« ITRAM EST À L'ORIGINE DE TOUS NOS MAUX, MON PAUVRE AMI. »

— Je sais que tu n'es pas fou. Nous avons traversé le même enfer. Et moi je ne supporte plus ma femme.

« ELLE TE TROMPE OU ELLE TE FAIT DES SCÈNES ? »

— Rien de tout cela. Je suis avec elle et mes enfants de plus en plus seul. Mon cerveau reste de plus en plus vaquant et je sens que les ramures des arbres commencent à tirer sur mes terminaisons nerveuses.

« TU VEUX DIRE QUE CE QUE J'AI RÊVÉ EXISTE ? »

— Oui, hélas, quelque part. Très jeune, tu savais déjà que des dimensions parallèles existent. Elles croisent parfois la nôtre à travers certaines portes. Un lieu, un état de conscience, une rencontre, un acte, font que nous glissons d'un état à un

autre. Un mot comme un autre... Ici, sur Terre, en physique, on ne peut plus construire à partir d'une certaine hauteur, car, à partir de celle-ci, il n'y a plus de parallèles.

« SI CELA PEUT TE RASSURER. MOI, JE VAIS MOURIR BIENTÔT. ITRAM VIENDRA ME CHERCHER. »

— Si tu acceptes, il le fera. Uniquement si tu acceptes. Rappelle-toi Lovecraft. Tu as encore une chance de le vaincre.

« COMMENT LE VAINCRE ? »

— Par la pensée, par tes rêves. Tu devras apprendre à te concentrer pour contrôler tes rêves, et prier. Si tu en es encore capable.

« POURQUOI AS-TU L'AIR SI ABATTU ? »

— Pour moi, plus aucun changement n'est envisageable. Même si je n'ai pas perpétré de sacrifices humains, je suis le disciple de Frédéric Höde, le fils maudit des jardins du Var.

« RACONTES-MOI TOUT. »

— Il est question de recycler. Le professeur Johannsen a sous ses ordres une redoutable secte. Je n'en suis qu'un relais, et je crois qu'on m'a légué un pouvoir. Celui d'investir les gens par les rêves pour les immobiliser.

« TU AS DONC PERDU PLUS DE POINTS DE VIE QUE MOI », dit Thierry par l'intermédiaire de l'ardoise. Il n'avait pas perdu son bel humour d'antan...

« EXCUSES-MOI, MAIS ON DIRAIT UNE PARTIE DE JEU DE RÔLES : L'APPEL DE CTHULHU. »

— On a tous perdu des points de vie, même Fred et Johannsen qui assurent la prêtrise et le pouvoir législatif du culte d'Itram. Tout pouvoir a une contrepartie.

Albert lui narra toute l'histoire et lui montra le tatouage dorsal, que sa femme trouvait attrayant et original.

« ELLE T'A CRU, TA FEMME ? »

Il avait prétexté un pari lors d'une cuite entre deux jeux de rôles, avec ses copains, à Londres.

— Qu'elle m'ait cru ou cuit, peu importe. Après t'avoir fait mes vœux de rétablissement, je vais rejoindre Véra, sous les acacias de la forêt, là-bas. Si jamais tu abdiques comme moi, fais-toi enterrer à la verticale afin que tes ramures soient en contact avec la terre. Ta conscience regardera l'Humanité de façon prismatique à travers les arbres. Tu aimeras le bruit du vent, le vent dans les arbres. »

Quelques jours plus tard, Albert s'immola par le feu qui détruisit plusieurs hectares de forêt, le parc et la clinique, le corps des victimes, ainsi que ceux de Fred et du professeur Johannsen. Mais venez me voir, car j'ai des crises d'angoisse. Je crains le vent. Le vent dans les arbres. Je ne veux, je ne peux plus supporter ce bruit. J'entends leurs voix. La voix de tous mes amis qui sont morts dans le vent qui souffle au travers des branches. Et je me moque de la façon dont je vais finir.

FIN

Déguisement

(Sergio Gaut vel Hartman)

Traduit de l'espagnol (Argentine) par Pierre Jean Brouillaud.

Il était distrait, l'esprit plongé dans les affres d'une douleur récente. C'est pourquoi, quand le mendiant entra dans le wagon en bredouillant quelques phrases, il ne lui prêta pas attention.

« Y a personne qui m'envoie. C'est pour moi que je demande. Pour moi que je demande. Un peu d'argent, s'il vous plaît. »

Les mots sortaient difficilement, et il fallait du temps pour faire le lien entre eux et le volumineux personnage qui oscillait dans le couloir au rythme du train.

« Y a personne qui m'envoie. C'est pour moi que je demande. J'ai eu un accident. Faut que vous m'aidiez. Un peu d'argent, s'il vous plaît. »

Bizarre, se dit-il. Il y a quelque chose qui ne colle pas. Il observa le mendiant de plus près et perçut le décalage entre le discours, répété comme une rengaine, et les gestes du mendiant qui repérait son entourage. Il était plus de six heures du soir, l'heure de pointe. La voiture était pleine de gens qui rentraient chez eux, en banlieue. Mais le mendiant se déplaçait comme si le train était vide. Il ment, pensa-t-il. Il fait semblant, c'est sûr qu'il interprète un personnage créé pour faire la manche. Il ne fut pas surpris. Même si ça relève du folklore urbain plutôt que d'une étude sérieuse, tout le monde sait que la mendicité est souvent exercée d'une manière aussi professionnelle que l'horlogerie ou l'entretien des meubles. Il décida que ça ne valait pas la peine de se torturer les méninges. Il chercha quelques pièces de monnaie et se prépara à les lui donner quand il s'approcherait.

Tout en serait resté là si le mendiant n'avait pas laissé échapper une exclamation, sans doute parce qu'il recevait de la fausse monnaie. Il ne fut pas surpris par l'exclamation en soi. Il ne l'aurait pas été, même si l'exclamation avait été émise dans une autre langue. La bizarrerie venait du fait que, un instant, une infime fraction de seconde, le mendiant avait oscillé, à la limite du perceptible, montrant que, sous son enveloppe humaine se trouvait un artefact, ou quelque chose qui semblait humain mais ne l'était pas. Il se frotta les yeux, déconcerté, comme s'il était logique d'expliquer le phénomène par une illusion d'optique. Quand le mendiant arriva près de lui, il tenta de découvrir un autre signe qui mettrait en évidence la véritable nature du personnage, mais il ne voyait qu'un type corpulent, très handicapé par une forte attaque cérébrale : il traînait la jambe gauche, et le bras du même côté semblait un morceau de chair morte. Les difficultés de diction étaient masquées par la répétition du même discours. Simplement, la voix tremblait chaque fois qu'elle prononçait le mot « accident ». Il lui donna les pièces qu'il avait préparées. Le mendiant s'arrêta et dit : « Dieu vous bénisse et vous rende le double. »

Ensuite, dans un mouvement qui démentait l'infirmité du bras, il serra le poing, et les pièces disparurent. Il ne les mit ni dans sa poche ni dans la casquette accrochée à sa ceinture. Encore une illusion d'optique ? Il se dit qu'il ne perdrait rien à affronter le personnage. Dans le pire des cas, il obtiendrait une réponse incompréhensible, non programmée, ou rien du tout. Mais le mendiant lui avait déjà tourné le dos et poursuivait son chemin dans le wagon plein à craquer, la jambe traînante et la main qui pendait, flasque, au bout du bras. Il ne s'excusait pas, se propulsait et passait entre les gens, tel une machine programmée pour remplir cet objectif.

Un épisode banal. C'était terminé. Est-ce que ça avait un sens de continuer à s'interroger sur ce qu'il avait vu, sur un possible artefact déguisé en mendiant ? Une machine à demander l'aumône. Astucieux. Une fois amortis les frais de conception et de construction, on disposerait d'une source inépuisable de gains, fonctionnant vingt-quatre heures sur vingt-quatre, toute l'année, pendant des années, infatigable,

efficace. Les frais d'entretien seraient minimales : les machines ne mangent pas, ne dorment pas, ne reçoivent pas de salaire, ne formulent pas de revendication sociale, ne réclament pas de vacances, ne tombent pas malades... Parfait ! Il écarta une idée trop fantaisiste et ne tarda pas à retomber dans sa profonde tristesse. En réalité, ça n'avait pas d'importance. Même s'il en allait comme il l'avait imaginé, ça n'avait pas d'importance.

Toutefois, quand le mendiant passa dans l'autre voiture, il le suivit des yeux. Il y avait une coïncidence, pour le moins curieuse. Le dernier wagon à parcourir correspondait exactement à l'arrivée au terminus. Huit voitures, dix-huit stations. Mathématiquement exact, concession spectaculaire à la symétrie qui, dans la réalité, s'obstine bien souvent à nous échapper.

Une fois descendu, il prolongea ses investigations, se trouvant à vingt pas derrière le mendiant. L'homme (il ne parvenait pas à accepter que sa vision puisse se confirmer) restait près de la dernière porte du dernier wagon, celle qui, lorsque le convoi partirait en sens inverse pour aller du terminus à la tête de ligne, deviendrait la première porte du premier wagon. La précision mathématique dont faisait preuve l'estropié continuait à heurter la logique.

Son aspect et son comportement donnaient l'impression que l'homme pouvait, bien qu'avec beaucoup de difficulté, se débrouiller par lui-même, mais la façon dont son travail était organisé démontrait le contraire. Il crut entrevoir fugacement un changement d'attitude quand les nouveaux voyageurs occupèrent leurs places, mais il n'y accorda pas d'importance. C'est à ce moment qu'il décida de suivre le mendiant jusqu'au bout du monde s'il le fallait. Il n'avait rien d'important de prévu, personne ne l'attendait, et, de toute façon, ça lui ferait du bien de se concentrer sur une entreprise qui tenait du roman, même s'il s'agissait d'une illusion, d'une affaire ridicule.

Le convoi était sur le point de partir quand, à la dernière seconde, le mendiant monta dans le train. Alors, lui qui était perdu dans ses pensées dut courir pour ne pas laisser l'autre s'échapper. Seul le concours spontané de quelqu'un qui bloqua les portes automatiques lui permit de monter avant que le train démarre.

Une fois à bord, ne pouvant trouver de siège, il se blottit de façon à passer inaperçu et à observer attentivement le manège du mendiant.

« Y a personne qui m'envoie. C'est pour moi que je demande. J'ai eu un accident. Faut que vous m'aidiez. Un peu d'argent, s'il vous plaît. »

Les mêmes mots, le même flottement bizarre sur « accident ». Avec une précision remarquable, l'autre parcourut la voiture durant le temps que le train mettait pour relier les deux premières stations. Sentant monter en lui l'excitation que provoquait la recherche d'une solution à l'énigme, pour insignifiante que fût celle-ci, il imagina trois ou quatre dénouements possibles, dont certains comportaient quelques risques pour son propre équilibre. Agissait-il sous l'influence d'une impulsion suicidaire ? Il assimila cette hypothèse, en partie tout du moins. Sa blessure intérieure était profonde, de celles qui ne cicatrisent pas comme ça. Mais il avait la certitude que son désir de savoir l'emporterait sur toute pulsion néfaste.

Une fois de plus, il chercha le mendiant. Il ne le vit pas tout de suite. Il devait être dans le troisième wagon et, si le bonhomme suivait le comportement prévu, il n'y avait pas à s'inquiéter : il ne le perdait pas vraiment de vue. Un nouveau doute l'assaillit alors. Si la théorie de l'artefact était exacte, le mendiant ne descendrait jamais du train ou, tout au moins, il ne sortirait jamais des stations en bout de ligne, restant sur une sorte de circuit fermé. Il entrerait certainement en contact avec l'employé qui récupérait les recettes, mais, quant à lui, il ne parviendrait pas à obtenir

une information de plus. C'étaient ses propres limitations : manger, dormir, satisfaire ses besoins naturels qui finiraient par lui faire perdre la piste de l'éclopé. Ça n'avait pas de sens. Il poursuivait un fantôme. Il vaudrait mieux abandonner avant que l'obsession ne paralyse sa volonté.

Cependant, il s'autorisa une dernière tentative. S'il interrompait la recherche, sachant maintenant qu'elle ne le mènerait à rien, et s'il trouvait, parmi les autres voyageurs, quelqu'un qui aurait remarqué l'étrange comportement du mendiant, peut-être obtiendrait-il une réponse satisfaisante sans aller plus loin. Cette possibilité l'encouragea à aborder la personne la plus proche.

— Excusez-moi, dit-il à un jeune aux cheveux roux frisés qui avait passé tout le voyage à chercher une position adéquate pour son grand sac à dos. Avez-vous observé le mendiant qui est passé il y a un moment, le type qui bafouille, le gros qui répète des phrases décousues ?

Le jeune le regarda, surpris, mais il ne paraissait pas choqué par la question.

— Je le vois chaque fois que je voyage ; je n'y fais plus attention. Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Fait ? Il n'a rien fait de particulier. C'est difficile à expliquer. Tu vas sûrement penser que je suis fou ou que j'ai de drôles de préoccupations.

Le jeune haussa les épaules :

— J'ai entendu pire.

— Ce que j'éprouve, c'est une sensation, comme en un éclair. J'ai vu quelque chose de très étrange quand il est passé près de moi, il y a un instant, et, depuis, je le poursuis.

— Alors vous l'avez laissé partir, parce qu'il est trois voitures derrière.

— Peu importe. Je sais où il est en ce moment ; ce n'est pas ça. Il manœuvre avec la régularité d'une machine.

— Un robot mendiant ?

Le jeune avait tout de suite saisi.

— Ça paraît absurde.

— Oui. Non ?

Le train se remplissait à chaque station, et l'atmosphère devenait irrespirable. Il se demanda comment le mendiant ferait pour respecter son modèle : une voiture par trajet.

— D'après mon calcul, reprit-il, à la huitième station la dernière voiture sera arrivée, ce qui l'obligera à prendre un train qui descend ou le prochain allant dans la même direction que celui-ci.

— Vous êtes sûr de ce que vous dites ? Écoutez, vous, je ne vous connais pas. Vous pourriez être un de ces cinglés prêts à n'importe quoi. À moi le mendiant ne m'a rien fait ; est-ce que je dois choisir entre les deux ?

— Bon, je te demande pardon.

— Non. Ça va.

Le jeune semblait comprendre qu'il avait été grossier et essayait de corriger sa conduite. Il tendit la main et se présenta :

— Je m'appelle Julian, je fais ce trajet tous les jours.

Il sourit :

— J'étudie dans le centre. Les sciences sociales.

— Très bien ! Je suis Esteban Gandolfo. Comme tu le vois, je perds mon temps à des foutaises.

— Vous avez l'intention de le suivre ?

Le jeune fit un geste imprécis, dans la direction où l'éclaté pouvait se trouver à ce moment-là. La question en impliquait une autre.

— Je n'ai rien de mieux à faire. J'ai perdu ma femme, il y a deux mois. Arrivé à la maison, je m'assieds sur une chaise et je reste des heures à regarder dans le vide. Quelquefois, je m'en rends compte et j'allume la télévision ; alors je reste des heures à la regarder comme si c'était le vide. Au moins cette affaire, même si c'est encore plus dingue, paraît plus intéressante, tu ne trouves pas ?

— Je regrette, dit le jeune, mal à l'aise, peu habitué à exprimer des condoléances.

— Pas de problème. Je m'excuse encore de t'avoir mêlé à tout ça.

Le jeune ajusta son sac et se disposa à remonter la marée humaine qui recouvrait tout le volume du wagon. Mais il ne réussit même pas à faire cinq pas.

— Ça va être difficile. Il est bien entraîné.

— Le mieux, je crois, ce serait que nous l'interceptions dans la huitième station, en dehors du train.

— Ce serait mieux, oui. Comptez sur moi.

Apparemment, Julian avait décidé de faire confiance à l'instinct du poursuivant. Qu'est-ce qui avait pu le séduire dans la proposition ? Avait-il décelé quelque chose d'intéressant ou était-il l'un de ces types sensés mais qui accrochent facilement ? Esteban se sentait en proie à une série d'émotions. Vu que le mendiant devait se trouver distant de cinq voitures, ils disposaient du délai suffisant pour mettre au point une stratégie. Deux stations. Une et demie, en fait.

C'est pourquoi ils furent désorientés quand ils s'aperçurent que le mendiant était de retour, avançant difficilement, sans respecter le rythme et les distances et en rabâchant sa litanie :

— Y a personne qui m'envoie. C'est pour moi que je demande. J'ai eu un accident. Faut que vous m'aidiez. Un peu d'argent, s'il vous plaît.

— C'est de lui que vous parliez, non ? dit Julian.

— C'est bien de lui, confirma Esteban.

Mais quelque chose ne cadrait pas. L'estropié n'aurait pas dû être de retour. Esteban observa que la façon d'agir n'avait pas varié ; tout au moins, il en avait l'impression. Mais tout ça ne correspondait pas au modèle.

— Il revient avant la huitième station. Est-ce qu'il se sera rendu compte ? Vous avez dit qu'il parcourait le train dans un sens et qu'à la huitième il changeait de train.

— C'était une hypothèse. Il semble que ne soit pas la bonne.

Le mendiant était très proche. Il traînait la jambe, le bras pendant, flasque, tenant le même discours et butant toujours sur le mot « accident ».

— S'il n'y a pas de répétition, il n'y a pas de mystère, dit le jeune. Rien qu'un pauvre infirme qui essaie de gagner quelques pièces.

— Un moment ! Le bras...

— Et alors ?

— C'est l'autre. »

Inopinément, une femme au teint foncé, aux longs cils et à l'air fatigué, parut s'intéresser à la conversation et, sans que personne ne le lui demande, décida d'intervenir :

— Je l'ai remarqué, dit-elle. Quand il est passé à l'aller, le bras et la jambe estropiés étaient ceux de gauche, et maintenant il traîne le côté droit.

— Exact ! »

Sans trop approfondir, Esteban avait tiré quelques conclusions préliminaires : il y avait deux mendiants, pratiquement identiques, qui parcouraient le train en sens inverse. Chaque mendiant était seul, mais le programme n'était pas : une voiture par station. Il se conformait aux décisions d'un opérateur qui le manipulait en le téléguidant. Ce qui expliquait le changement du bras et de la jambe estropiés.

Absurde ? Pour le moment, il n'avait pas de meilleure explication. Julian et la femme paraissaient sur la même longueur d'onde et échangeaient leurs points de vue, en spéculant sur le cas du mendiant.

- J'irai plus loin, disait-elle. Je pense que ça n'est pas un être humain.
- Est-ce que vous l'avez vraiment cru ? demanda Esteban. Sérieusement ?
- C'est idiot, non ?
- Pas du tout. J'ai perçu ou j'ai cru percevoir quelque chose de semblable.
- Chut ! fit Julian. Le voici. Abordons-le. Qu'est-ce qui pourrait se passer ?
- Voilà ! Sortons-le de sa routine. »

Sans hésiter, Esteban tira un billet, et non des pièces, de la poche intérieure de sa veste et le mit sous le nez du mendiant. Celui-ci leva la main gauche pour prendre l'argent tout en récitant le remerciement de rigueur :

— Que Dieu vous bénisse...

Mais le billet avait disparu, escamoté par un simple mouvement du poignet. Il n'y eut pas d'expression de surprise chez le mendiant, mais un étrange sifflement aigu, comme si une valve avait libéré de l'air comprimé.

— Une réponse, et l'argent est à vous.

— Qu'est que vous lui faites ? dit une femme âgée aux cheveux blancs. Ne soyez pas cruel. Donnez-lui l'argent et laissez-le tranquille. Ne le provoquez pas. C'est un pauvre infirme !

— Y a personne qui m'envoie. C'est pour moi que je demande.

— Il ment ! C'est une machine à mendier.

— C'est pour moi que je demande. J'ai eu un accident.

— Je n'ai jamais vu ça ! reprit la femme âgée, furieuse. Ne le faites pas souffrir ! Il faut être un beau salaud...

— Il mendie pour une entité qui nous est étrangère, pour des motifs que nous ne connaissons pas. Ce n'est pas un être humain.

— Qu'est-ce que vous dites ? De quoi parlez-vous ? »

Un homme portant l'uniforme vert et jaune d'une entreprise de nettoyage avança vers Esteban dans l'intention de le frapper. Involontairement, la foule l'empêcha de l'atteindre. Mais quelques personnes commencèrent à prendre fait et cause pour l'infirme. Celui-ci, pour un observateur, était victime d'un sadique, d'un dément ou de pire encore. Jusqu'à la femme aux longs cils et à Julian qui commençaient à regarder ce dernier avec méfiance, se demandant s'ils n'avaient pas pris le parti des méchants. Est-ce que ce type n'était pas déjà détraqué avant, ou bien venait-il de disjoncter ?

— Laissez-le ! Vous ne croyez pas qu'il est déjà assez à plaindre ? intercèda une femme enceinte. Vous ne savez pas ce que c'est que le respect.

Un puissant chœur de protestations s'éleva, se mêlant aux bruits du train qui continuait sa marche, étranger au conflit survenu à l'intérieur.

— Faut que vous m'aidiez. Un peu d'argent, s'il vous plaît.

— Qu'on appelle le garde ! cria un homme de grande taille, obèse, au crâne rasé et à l'épaisse moustache noire. La sécurité ! La sécurité !

— Attendez ! dit Esteban, coincé contre l'une des portes automatiques. Il risquait fort de se voir projeté sur le quai si le train s'arrêtait. La pression de la foule

allait en augmentant, et lui, les mains levées, ne parvenait pas à convaincre qui que ce soit. Bien au contraire.

— Je ne veux pas faire de mal à l'infirmes. Mais écoutez-moi. Il se passe quelque chose de très bizarre avec cet homme. Tout ce qui m'intéresse, c'est de chercher à comprendre. Eux aussi s'en sont aperçus, ajouta-t-il en désignant Julian et la femme au teint foncé.

— Faut que vous m'aidiez. Un peu d'argent, s'il vous plaît.

— Pas moi, objecta le jeune. Je l'ai simplement suivi, par curiosité.

La femme gardait le silence, elle avait épuisé ses arguments, et la lassitude reprenait le dessus.

— Y a personne qui m'envoie, reprit obstinément le mendiant. »

Le train s'était arrêté dans une station, mais les portes ne s'ouvraient pas. L'arrêt se prolongeait plus que prévu, et il n'était pas absurde de penser que l'incident était parvenu à la connaissance du personnel de sécurité qui allait s'organiser pour intervenir. Le temps s'écoulait, et Esteban ne savait plus quoi faire. Par chance, l'agressivité de la foule, dans la tension de l'attente, avait décliné. Mais rien ne garantissait que la violence ne se déchaînerait pas au moindre prétexte.

— Dans le premier wagon, cria quelqu'un, y a un mec qui cherche des crosses au Pingouin ! »

Le Pingouin. C'était le nom qu'ils lui donnaient ? À cette idée, Esteban éprouva tout d'abord un certain amusement, mais il ne tarda pas à réaliser qu'on l'accusait à tort d'un comportement abusif. Les gens s'écartaient de lui et le regardaient avec dégoût, appréhension et réprobation. C'était l'occasion. Il arracha le sac à Julian et, tenant les courroies à deux mains, il le projeta sur la tête du mendiant alors que celui-ci répétait pour la énième fois sa rengaine :

— J'ai eu un accident.

— Tu vas en avoir un autre ! hurla Esteban. »

Le sac frappa, la tête se détacha, vola comme un météore, effleurant au passage toute une rangée de poignées qui émirent un tintement musical. Le corps du mendiant, échappant à tout contrôle, se mit à tourner. Une pluie de plaques, de composants, de condensateurs, de résistances et bien d'autres choses encore s'abattit sur les occupants de la voiture. Un flot absurde de vis et de rondelles roula sur le sol de la voiture.

— Un peu d'argent s'il vous plaît, suppliait encore le corps décapité.

Esteban en déduisit que le contact se trouvait quelque part sous l'aisselle. Mais cette remarque passa au second plan quand il s'aperçut que presque tous les voyageurs se jetaient sur les composants perdus par le mendiant, et que d'autres, plus hardis, le démembraient pour s'emparer des bras et des jambes. À l'autre bout du wagon, l'employé du service de nettoyage vêtu de vert et de jaune exhibait triomphalement la tête et s'imposait par son physique à ceux qui essayaient de la lui arracher. Quand il eut l'assurance que tous reconnaissaient son droit, il dévissa sa propre tête et se mit en demeure de la remplacer par celle du mendiant.

— Elle est de la dernière génération ! s'écria-t-il, enthousiaste.

Cette victoire fut saluée par des applaudissements nourris. La majorité des voyageurs se désintéressaient d'Esteban qu'ils étaient sur le point de lyncher quelques instants plus tôt et s'employaient à comparer et soupeser les pièces récupérées. Du mendiant il ne restait que le morceau de tronc d'où provenait le son et que, curieusement, personne n'avait revendiqué. Esteban se pencha et put

entendre, bien que le volume fût maintenant très faible, à la limite de l'inaudible, la supplique immuable :

« ... C'est pour moi que je demande... »

Les portes s'ouvrirent enfin, et la foule s'écoula sur le quai.

FIN

Anywhere
(Serena Gentilhomme)

Pour Natasha Beaulieu

Si seulement je savais où je suis. Ou qui je suis.
Je sors d'un rêve, où il n'y avait que des moiteurs et un mot.
Anywhere. N'importe où.
Une averse de grêlons, aussi gros que des cailloux, vient de m'y arracher.
Étouffement. Grêle qui s'acharne.
Autant me rendormir.

*

Mais je n'y arrive pas. Coincé dans une obscurité sentant la pisse et le vomi.
Sans pouvoir bouger d'un millimètre. Sans repères, ni lumière, ni son.
Si, quand même : au-dessus de moi, des chocs sourds.
Des tonnerres amortis ? Orage qui s'éloigne après la giboulée ?
Piétinement ? Palpitation ?
Si seulement je pouvais me lever, ouvrir une fenêtre : où que je me trouve, il doit bien y avoir une fenêtre, une porte, une échappée quelconque, comme il y en a partout, n'est-ce pas ?
Mon corps entier crampé dans l'effort. Vague de sueur froides. Inhalation puante.
Ca y est : finalement, je vois qui je suis.

*

Trente-cinq ans, enlisé chez Télécom, en banlieue parisienne et dans un mariage qui n'a pas attendu la septième année pour être en crise.
Mais on n'aurait pu faire autrement que nous marier, ma femme et moi : nos familles se connaissent depuis toujours et mon beau-père m'a pistonné chez Télécom, où il connaît quelqu'un qui a su bien s'occuper de ma femme, mieux qu'un oncle, en son temps.
Il faut dire que je passais pour un assez bon parti, du genre intellectuel : après mon bac, faute de savoir que faire, j'ai passé deux ans dans une Faculté de Lettres, le temps d'un DEUG partiellement obtenu avec des modules optionnels en Anglais Langue Vivante, en pure perte.
Après notre lune de miel chez mes beaux-parents, dans la maison familiale de Noirmoutier – où l'on se fait chier à mort, en toute circonstance – ma femme a dit, sur un ton péremptoire, que je devais recommencer mes études universitaires, afin de compléter mon DEUG et, éventuellement, m'inscrire en licence, vu que ça pouvait m'aider chez Télécom.
J'ai répondu que pas question. Après quoi, je me suis tu, la bouche pleine de whisky-coca, ma boisson préférée, qui m'avait donné le courage de répondre ainsi. Depuis, ma femme a honte de moi.
Elle me le signifie par tous les moyens. Elle me traite de tous les noms. Elle me compare à mon patron, qui a toutes les qualités, lui. Avec des yeux bleus en prime.
Certains soirs, quand elle hurle trop fort les comparaisons qui tuent, je la quitte.
Étalée sur le lit, râlant à cellulite déployée, elle ne m'entend pas sortir.

*

En bas de chez moi, les rues sont toujours désertes.

Double rangée de tours : verre et béton.

Aussi gris que l'état normal de mon ciel. Après une virée jusqu'aux jardins publics, où des mômes chialent en bas des toboggans, je regagne toujours le domicile conjugal, malgré les infinis désaccords qui empoisonnent mon ménage.

Par exemple, moi, je passerais mon temps libre devant la télé, à regarder des documentaires sur la vie secrète des bêtes rares. Ou alors, devant mon ordinateur, à naviguer sur le Ouèbe, où, chaque jour, je découvre de plus en plus de sites qui me font fantasmer : un, surtout, peut-être parce que j'ai toutes les peines du monde à m'y connecter.

Ce type de voyage me suffit à moi, simple facteur, à kilométrage limité.

Pas à ma femme.

Elle n'est jamais allée nulle part, sauf à Noirmoutier, mais elle estime qu'il faudrait qu'on fasse, chaque année, un pays différent, histoire de nous égarer à mon patron et à mes collègues qui ont fait, eux, des tas de pays, pour en arriver invariablement à la conclusion que c'est pauvre et sale, sans croissants ni steak-frites dignes de ce nom, malgré les efforts du Club Med qui limite les dégâts.

Car des dangers terribles guettent les voyageurs.

Prenons les bouteilles de boissons pas décapsulées devant vous : au mieux, vous attrapez la *tourista*, au pire, vous disparaîsez, pour cause de drogue mêlée aux consommations et par enterrement prématuré pur et simple.

Sans fleurs, ni couronnes.

Pour couronner le tout, il n'y a pas de saisons, dans tous ces pays : juste de la pluie tout le temps, aussi chaude que la pisse qu'on peut attraper faute de sida et dans la meilleure des hypothèses.

On parle toujours de ces choses-là, lors des soirées chez mon patron, avant que mes grands voyageurs de collègues n'exhibent leurs souvenirs numériquement téléchargés ou transférés sur DVD : le gagnant est celui qui possède le caméscope dernier modèle, acheté dix, même vingt fois moins cher que chez nous.

La dernière séance fut particulièrement humiliante.

On m'a posé des questions concernant mes voyages sur le Ouèbe.

D'abord, j'y ai répondu de mon mieux, à savoir par le silence, la bouche pleine de whisky-coca.

Ensuite, comme on insistait, j'ai fini par demander quel était l'intérêt d'une virée dans des pays pauvres, sales et sans saisons, où il pleut à chaude pisse, avec du sida, de la chiasse et des boissons droguées qui risquent de vous faire engloutir n'importe où. Dans ces conditions, autant naviguer sur le Ouèbe ou observer, à la télé, les bêtes rares, dont la vie secrète est toujours instructive.

Sinon, c'est un voyage en pure perte, ai-je dit.

Je me suis aperçu que je parlais dans un immense vide.

Tout le monde regardait ailleurs.

Mon patron, lui, m'a adressé un clin d'œil bleu.

Il m'a dit que pas de panique, les voyages forment la jeunesse, le tout c'est de choisir un voyage organisé par le Club, de rester groupé et de surveiller le décapsulage. Quant au sida et au reste...

Ma femme a dit qu'il était temps qu'on rentre.

On a pris congé dans l'immense vide créé par mes mots.

Dès que la porte du patron s'est fermée derrière nous, j'ai entendu des clameurs étouffées qui se sont amplifiées tout au long des instants où nous

attendions l'ascenseur, qui n'en finissait pas d'arriver, sans oser nous regarder, ma femme et moi.

*

Le lendemain, elle m'a annoncé qu'on allait absolument faire la Thaïlande, avec escapade de trois jours deux nuits à Bangkok, 600 Euros tout compris, en compagnie de mon patron qui se dévouerait pour organiser le tout : c'était ça, ou le divorce.

Pour une fois, ça tombait bien.

*

C'est que j'en avais marre, de ne pas me pouvoir me connecter sur ce site au centre de Patpong, le quartier chaud de Bangkok, si mythique et si infiniment long à télécharger : malgré mes efforts, je n'ai jamais obtenu qu'un demi-écran noir estafilé de zébrures platine, au-dessous de caractères tout tarabiscotés, rouges et or, *Come and enjoy forbidden pleasures*, qu'enterre, la plupart du temps, un encart implacable.

Mémoire saturée.

Quand il n'y a pas saturation, ma femme me réclame pour le dîner.

Ou pour rien du tout.

Juste pour dire que je passe trop de temps devant mon ordinateur et que ça devient une drogue et une destruction pour les ménages, comme elle l'a lu dans le dernier *Marie-Hilaire*.

Dans ces conditions, j'ai accepté de voir Bangkok.

Et imaginé un bon plan.

*

Ça y est : je crois savoir où je suis.

Bangkok, 600 euros, à faire absolument, tout compris.

Ça me revient, en même temps qu'un flot de bile dans ma gorge.

Whisky-coca 2 : le retour.

Plus le mot de mon rêve, toujours.

Anywhere.

Merde, qu'est-ce que c'est dur de respirer, à Bangkok.

*

Si mes souvenirs sont bons, mon plan a foiré dès le début.

On venait de s'installer au quinzième étage de l'Oriental, hôtel mythique : chaque chambre dispose d'un bidet à jet rotatif, d'un téléphone près de la cuvette WC et de tout ce qu'il faut pour le repassage. En bas, dans le hall, on a même tourné *Emmanuelle*, une œuvre de référence, devant laquelle je me suis branlé à des âges différents, en cachette de celle qui était d'abord ma fiancée désignée, puis ma femme qui, une fois, a accepté de me branler devant *Emmanuelle*, puisque *Marie-Hilaire* certifiait que des trucs comme ça pimentent le mariage et qu'on venait de se marier.

Ce fut moins bon que quand je suis tout seul.

Mais moins lamentable qu'à deux.

Ce qui, l'un dans l'autre, peut donner un assez bon souvenir.

Je comptais sur ça, dans mon plan qui ne me semblait plus si bon, il faut que je l'avoue, une fois sur place, mais j'y suis allé quand même, histoire de me prouver que, de temps en temps, j'ai de la suite dans les idées. Pour faciliter mon passage à l'acte, j'ai profité du fait que ma femme, en soutien-gorge et culotte de cheval, était en train de repasser nos tenues de soirée pour qu'on ait l'air présentable lors de l'incessant cocktail de bienvenue. En vitesse et en cachette, faisant confiance à mon estomac pour qu'il mixe le tout en bon barman, j'ai personnellement décapsulé et avalé deux bouteilles de coca, deux mini-bouteilles de whisky du mini-bar, passé un bermuda fleuri spécial évasion et annoncé à ma femme qu'on s'éclaterait à Bangkok, grâce à mes connaissances sur le Ouèbe, dans le genre *Emmanuelle*, tu vois ce que je veux dire, chérie.

Grand vide et chuintement du fer sur le tissu.

Au bout de nombreux instants, j'ai dit plus ou moins la même chose, y rajoutant un clin d'œil.

Pas bleu, vu que mes yeux sont marronasses.

Mais l'intention y était, grâce au mélange qui donne du courage : bon barman, mon estomac.

Cramponnée, toute rouge, à son repassage, ma femme se taisait.

J'ai répété ma proposition, tout bas, en pure perte.

Sans lever les yeux du faux pli qu'il ne fallait surtout pas faire prendre à son chemisier, ma femme a répondu que pas question de cochonnetés : comme on ne disposait que de trois jours, on ferait du shopping en bas de l'hôtel, un endroit sérieux où l'on vendait de faux Lacoste, de faux Cartier, de faux Gucci et surtout des faux Sony et Konika pour en mettre plein la vue à moindre prix avec des reportages numériques sur DVD, puisque c'est bien ça, l'intérêt d'une escapade à Bangkok tout compris et c'était bien ce que mon patron avait dit en présence de mes beaux-parents et que j'aurais entendu, si je ne m'étais pas soûlé au whisky-coca, comme le nullard raté que j'étais, toujours à se doper au cybersex, ce brise-ménages du nouveau millénaire, selon un dossier spécial *Marie-Hilaire*.

Je l'ai écoutée, distrait, sous décalage horaire.

Un miroir gigantesque me renvoyait mon image en bermuda, chaussettes, mocassins et veste du costume croisé en tweed que je porte, normalement, les jours fériés et dont je venais de quitter le pantalon.

Finalement, je me suis rendu compte que ma femme râlait ses reproches.

Elle me signifiait mon insignifiance.

Elle désapprouvait mon immaturité sexuelle, alors que mon patron, lui, etc...

Elle a fini par s'écrouler sur le lit, assourdie par ses pleurs désordonnés.

Elle ne m'a même pas entendu sortir.

La routine, quoi.

*

J'ai vu Bangkok.

*

Double rangée de tours : verre et béton.

Plus gris que ces nuages de bout du monde.

Je me suis d'abord senti chez moi, mais ce n'était pas le cas.

Pas moyen de revenir en arrière, poussé à vau-l'eau au milieu d'une houle de moteurs, de bicyclettes, d'odeurs, de mêmes pas du tout chialant au bas d'un toboggan, mais sautillant, tout sourire, ça me foutait les boules, et malins, avec ça : ils avaient tout de suite compris ma nationalité et chantaient *Alouette, gentille alouette*, réclamant des sous et des stylos. J'avais les un et les autres, mais va les retrouver, dans la poche intérieure de ma veste. Je me suis mis à fouiller, en vain, j'étouffais, pas comme en cet instant mais presque, décidément ma veste de tweed était trop chaude pour Bangkok, d'ailleurs mon patron me l'avait signalé, l'automne chez ces gens-là c'est pas comme chez nous, pas de saisons chez eux, si c'est pas malheureux, bref, j'allais me faire encore engueuler par bobonne et impossible de regagner l'hôtel pour y rester groupé face aux dangers du tourisme, en avant toute, une cohue de touristes par-ci, une autre de mêmes friands de stylos par-là, des bicycles, des tricycles moteur pétaradant aigu, des limousines klaxonnant grave, avec du monde impassible dedans, se frayant un chemin à l'intérieur d'une foule amassée autour d'étalages, où l'on vendait de faux Lacoste, de faux Cartier, de faux Gucci, alors que tout partout clignotaient de gigantesques enseignes Sony et Konika, en toc, bien sûr, qui représentent l'unique intérêt d'une escapade à Bangkok, seuls les nullards l'ignorent, plus des simili-Mac en vrac et des Canon bidon, en rangées serrées, sans issue, ni échappée.

*

Si.

Une trouée, sur ma gauche, entre deux Benetton/imitation, comme l'annonçait, honnêtement, le vendeur.

Je m'y suis engouffré.

Un fleuve coulait, sans bruit, au bout d'une rue déserte.

De gris, le ciel était devenu tout noir.

Aussi noir que les eaux sur lesquelles.

Dansait.

Ha.

*

Putain, j'ai de plus en plus de mal à respirer.

Et pas encore la moindre idée d'où je suis.

L'Oriental ?

Pas de fenêtres ou de clim', alors, dans cet endroit mythique à la con ?

Et la puanteur – *ma* puanteur ? – plus épaisse que le silence.

Je me racle la gorge.

Y'a quelqu'un ?

Apparemment, non.

Pour peu, je regretterais ma femme.

Et mon patron aussi, tout compte fait.

Si seulement je pouvais bouger le petit doigt.

J'essaie – rien à faire.

Par contre, ma mémoire déterre des souvenirs en bribes.

*

Un bateau tout tarabiscoté, rouge et or.
On aurait dit que les eaux le berçaient.
J'ai avancé jusqu'à lui.

Au fond, sur une banquette, j'ai aperçu une forme ramassée, qui aurait pu être une personne, aussi bien que du cordage.

Comme je me croyais seul, j'ai osé parler tout haut, en anglais.

Je me revois très bien, demandant où ce bateau menait.

— *Anywhere*.

*

Ses mèches blond-platine zébraient l'obscurité.

Un instant, j'ai eu peur que cette vision de rêve ne soit coupée pour cause de mémoire saturée ou de menaces conjugales.

Mais non.

J'avais enfin droit à une image plein écran, même qu'elle le crevait.

Jamais rien vu de plus sensationnel que cette personne, toute blonde, toute menue, sanglée dans du cuir noir ; si j'étais un romancier de talent, dans le genre de ceux qu'on trouve, parfois, dans les gares, j'écrirais que ses yeux étaient des lasers verts balayant les poisseuses ténèbres de Bangkok.

Crinière en bataille, allure féline.

L'ennui, c'était que je ne pouvais décider si cette créature était un homme ou une femme, avec son visage qui changeait tout le temps au gré des angles et des ombres.

Mes derniers mots anglais survivant dans ma tête m'ont permis de demander comment on pouvait revenir là où j'étais.

— *Anyhow*.

Je dois avoir répondu *Do you speak french*, après quoi j'ai ajouté, en français et sans plus de salive en bouche, que ce bateau devait coûter la peau des fesses.

*

— Inquiétez-vous pas, Monsieur. *Anywhere* est le nom de ma boîte. Fun noir. Pour nos clients, le trajet est gratuit, ce bateau étant notre navette. Vous y serez rendu vite.

Ce n'était pas très clair, mais tout à fait tentant.

Ensuite, j'étais dans le bateau, un verre de quelque chose à la main.

— Notre liqueur douce maison, un breuvage garanti sans alcool.

J'ai avalé sans trop réfléchir à ce problème de décapsulage en direct, un peu par politesse, un peu parce que j'étais trop occupé à me demander si je devais dire Madame, Mademoiselle ou Monsieur à cette personne, dont la voix aussi était bizarre : une petite musique tantôt aiguë, tantôt grave, qu'on aurait dit un ascenseur en perdition.

J'ai dit à la personne qu'elle ne devait pas être locale et pas française non plus, avec ses cheveux, ses yeux, ses paroles et son accent.

— Je suis d'origine américaine, mais mes employées sont des Thaïs authentiques. Je me ferai un plaisir de vous présenter ma favorite, Mademoiselle Theda : une esclave exquise.

— Son tarif ?

J'ai oublié le montant de l'esclave, mais pas le moment où j'ai sorti mon

portefeuille bourré de dollars US : en prévision de mon plan, j'avais vidé mon compte courant et tout reconverti.

J'ai aussi montré ma carte de crédit, au cas où.

— Ce sera amplement suffisant, Monsieur.

— Vous parlez drôlement bien le français, pour quelqu'un d'américain : je voudrais, moi, causer l'anglais aussi bien, sauf que je n'ai pas souvent l'occasion de le pratiquer.

J'ai dit ça avec une intention de compliment.

On m'a répondu par un sourire en coin.

Mon verre s'est rempli à nouveau de ce breuvage, autrement dit liqueur douce, que mon guide versait d'un thermos. Un instant, j'ai voulu poser une question quant au décapsulage, mais je me suis rassuré, pensant qu'un thermos américain ne devait contenir aucun danger.

En plus, ce breuvage de liqueur douce ressemblait à du whisky-coca.

Ça m'a encouragé à en accepter un troisième verre.

Ensuite un quatrième, mais juste un doigt.

Les amarres ont dû être larguées.

Je me suis retrouvé vautré dans quelque chose de soyeux, moelleux.

Jamais été si à l'aise.

J'ai fermé les yeux.

Et eu le tort de les rouvrir.

*

Ce que j'ai vu m'a glacé le sang et continue de me le glacer, ici, maintenant, malgré cette chaleur de plus en plus insupportable, alors que je suis en train de faire des progrès : je commence à pouvoir bouger les doigts.

Ils s'enfoncent dans quelque chose de soyeux, moelleux.

Serais-je donc toujours dans ce bateau ?

Non.

Là, au moins, il y avait de l'air.

Des bouffées de vent pluvieux pesant des tonnes.

Chevelure de mon guide brutalement balayée vers l'arrière.

*

J'ai vu.

*

J'ai vu une horreur que ma mémoire n'arrive plus à déterrer.

Dans ma tête, cet éclair de vision interceptée l'espace d'une moiteur est comme ces images sur le Ouèbe qui se présentent à vous en rectangles ou pointillés, sans se donner la peine de se définir, pour cause de mémoire saturée.

Heurt du bateau sur un ponton quelconque.

Entre cette vision oubliée et l'arrivée, j'ai dû rouler sous la banquette.

Me relevant, ma tête a cogné contre quelque chose de lisse, de dur.

Côté droit, ma main a heurté une surface pareille.

Moment de panique absolue.

Je me suis dit que je faisais d'ores et déjà partie des touristes pas groupés

voués à la suppression pure et simple, sans fleurs ni couronnes, mais, par bonheur, côté gauche, mes doigts se sont enfoncés dans une crinière platine.

Double laser étincelant au travers.

Accroupi, mon guide me tendait la main, pour m'aider à me relever.

J'y suis arrivé tout seul.

Titubation.

Vertige.

Impact d'immenses lettres tarabiscotées rouge et or sur ciel d'encre, ballonné de chaude pluie.

— On est rendus, Monsieur.

Anywhere.

*

Ce mot n'était donc pas dans mon rêve, mais dans la réalité de Patpong.

Congestion de jambes, de fesses, de nichons et de clients, patinant dans une musique genre disco enfumée, avec quelque chose de plus angoissant dedans.

— Suivez-moi à l'étage.

J'ai suivi le mouvement d'un petit cul enrobé de cuir.

Ça tanguait, ça roulait, ça glissait.

Mon guide m'a installé sur une banquette entre le bar et une grande plaque tournante, où une très belle fille nue, aux grands cheveux épars en vagues obscures, aux yeux en amande de jais, jouait avec des lames de rasoir qu'elle sortait, reliées par un fil en chapelet, tout droit de sa chatte, à n'en plus finir.

— Mademoiselle Theda, votre esclave, a annoncé mon guide.

Ses lèvres, de noir enduites, tout contre mon oreille.

— Que buvez-vous ?

J'ai commandé un whisky-coca et donné un certain nombre de dollars, faisant confiance à mon guide, puisque je n'y voyais pas clair et que j'étais assourdi par une musique du genre qui vous plonge ses interminables griffes jusqu'au creux des tripes.

Sur la même banquette que moi, un couple se pelotait.

Vu ses cheveux blancs, l'homme devait être beaucoup plus âgé que sa copine aux grosses cuisses, qui avait déboutonné sa robe jusqu'à son string rouge et se faisait caresser, comme dans *Emmanuelle* et comme ma femme et moi ne l'avons jamais fait, dans notre lit conjugal acheté chez Atlas à un crédit pas trop ruineux.

J'étais un peu jaloux.

Entre deux rafales de décibels, j'ai entendu qu'on causait français.

— Veux-tu que je t'offre cette poupée, ma nièce ? a dit le vieux beau, qui avait les yeux bleus de mon patron et la voix d'Alain Cuny.

On m'a apporté trois whisky-coca : je n'en demandais pas tant.

Je les ai tous vidés l'un sur l'autre, pendant que mademoiselle Theda, ayant sorti la dernière lame de sa chatte, montrait au public jusqu'à quel point elle faisait du boulot sérieux : bien dans sa peau, bien dans ses tongs, elle coupait une feuille de papier moyennant sa lame nouvelle-née. J'ai applaudi, mais pas pour longtemps : personne n'applaudissait, à part moi, tout le monde étant en train de se bécoter, de se peloter, de baiser si ça se trouve, bien à l'abri dans les boxes, dans la fumée et sous les décibels en chute libre.

En plus de ses tongs, Mademoiselle Theda portait un collier et des bracelets reliés au moyen d'une chaîne qui pendait entre ses beaux nichons, pas très gros,

mais ronds et pointus, que j'aurais palpés et tétés avec plaisir, sauf que je devrais y renoncer, tellement c'était mal parti : cette poupée allait être adjugée à Patron-Cuny et à sa copine, pardon, à sa nièce, sans doute des habitués autrement plus argentés et prestigieux que moi.

— Tant pis, ai-je murmuré.

Grappin sur mon poignet.

— Elle sera à vous, pas à ce couple québécoise.

Ce devait être un mot américain sans intention de compliment.

— Chromée, ma Theda, n'est-ce pas ? Cerise sur le sundae, elle est muette. S'en viendra vous chercher dès son prochain numéro fini. Ce sera pas long. Elle est vite sur le piton. Bye !

Je ne comprenais pas tout, mais m'y retrouvais quand même.

Les ongles de mon guide : dix centimètres, au bas mots, d'acier noir acéré.

*

Ils se sont promenés sur le dos de ma droite.

Moi, de ma gauche, agrippé à mon siège : soyeux, moelleux.

Pour ne pas crier, je me gavais au whisky-coca, chips à l'appui.

J'avoue que je n'ai pas toujours surveillé le décapsulage en direct.

Mais je me sentais sous protection américaine.

Sensation sécurisante à long terme.

Si bien que je ne me suis pas senti paumé – enfin, pas trop – quand, me tournant vers mon guide, j'ai vu qu'il m'avait abandonné.

Je me suis concentré sur le spectacle, suçant ma main en sang.

*

Sur la plaque tournante, il y avait un couple, se faisant des choses au rythme de la musique d'*Emmanuelle*, que j'ai reconnue avec soulagement.

Enfin sur mon terrain.

J'ai sorti mon portefeuille et enlevé ma veste en tweed.

La nièce de Patron-Cuny a fait valser son string dans mon verre.

Et s'est empalée sur son vieux pas si vieux que ça.

Vulve poilue écartelée sur queue raide.

Yeux bleus révoltés.

Hoquets et palpations.

On a changé mon verre.

En attendant, le couple de la plaque tournante s'était fait davantage de trucs en cinq minutes que ma femme et moi en quinze ans de fiançailles et deux de mariage.

*

Une autre partie de la soirée me revient par saccades à haute définition.

*

J'en étais toujours à la succion de ma main pour cause de coup de griffe américain, sans compter d'autres soucis : le couple de la plaque tournante avait rejoint celui de ma banquette et ça partouzzait à tire-larigot, ce qu'on pourrait appeler

un bon travail d'équipe, quitte à subir, moi, des coups intempestifs de chair tout partout, ce qui constitue un gros désavantage par rapport au magnétoscope, où l'on peut tout arrêter sur image, pour éviter des dégâts comme celui que j'ai dû essuyer à cause de la nièce à Patron-Cuny.

Choc de gros cul féminin en avant rapide toute.

Whisky-cola déversé sur mon bermuda fleuri, acheté par ma femme, qui l'avait sélectionné dans la rubrique *Mon Jules*, de chez *Marie-Hilaire*.

Va expliquer tout ce gâchis à bobonne et à mon patron, bordel !

J'ai dû penser tout haut.

Nièce-Cuny est venue s'installer, pondéreuse, sur mes genoux.

— À titre de dommages et intérêts, a-t-elle dit.

Elle sentait la marée défraîchie.

Elle m'a demandé si je voulais me joindre à eux pour une soirée spéciale.

Elle m'a dit que je pouvais l'appeler Emma.

C'était très clair et pas tentant du tout.

J'ai répondu non, merci, vu que vous êtes québécoise, selon des gens compétents et américains, qui plus est.

On m'a applaudi, pour la première fois de ma vie.

Emma a quitté mes genoux.

J'étais si heureux, que j'ai commandé une tournée de whisky-coca pour Emma et pour son beau monde, moyennant d'autres dollars que j'ai donnés en liasse, en souvenir et dans l'attente de Mademoiselle Theda, dont j'ai raté l'entrée en scène, à cause de toutes ces activités, si c'est pas malheureux.

*

Mademoiselle Theda 2 : le retour.

Sa chatte et son odeur à la hauteur de mon nez.

Elle n'en sortait rien, mais y faisait rentrer, par aspirations et glissements, un noir serpent aux anneaux langoureux : on aurait dit un des mes documentaires favoris sur les bêtes rares, dont les pythons font partie.

Avalement progressif silencieux et infiniment long, avant arrêt sur image du serpent repu.

Sa peau tendue par l'animal mangé, dont on reconnaît la forme.

Je me demande alors ce que doit ressentir la bête ensevelie dans un ventre sans miséricorde, en train de se faire digérer, avant d'être chiée n'importe où.

Ça doit étouffer lentement, dans la chaleur, dans la puanteur.

Ça doit entendre des tas de bruits bizarres : des chocs, des palpitations.

Ça doit être comme avant la naissance, mais en pire.

Je n'aime pas penser à ça, surtout en ce moment.

*

Retour à Mademoiselle Theda.

Juste retour des choses.

Le serpent n'en finissait pas, lui, de disparaître en elle, dans un gouffre aux rebords lunaires, sur fond de grognement d'orgue, avec éternel retour de notes et d'une seule parole en spirale.

Anywhere, anywhere, anywhere.

Domage que tout le monde s'en foutait, Emma comprise, chacun vaquant à

ses occupations de baise à deux, à trois, à quatre et plus si affinités.
Moi, rivé à ces volutes aussi sombres que mes whisky-coca.

*

Serais-je donc toujours chez *Anywhere* ?

Non.

Trop de silence et pas assez de fumée.

Y a quelqu'un ?

Aucune réponse : je m'y attendais.

Par contre, je viens de retrouver l'usage de mes mains tout entières.

Dont la droite m'élance et me révèle que je suis nu.

Sans veste, ni bermuda.

Ni portefeuille, avec mes dollars US et ma carte de crédit dedans.

Autrement dit, je ne suis plus personne ou si peu, surtout que mes souvenirs deviennent flous à partir du moment où j'ai voulu aller pisser et que je me suis rétamé sous la table.

J'ai dû faire dans mon bermuda.

Et refaire surface après l'heure de fermeture.

Surface lisse que ma tête a heurtée, après quelques tentatives.

Articulations de ma gauche meurtries sur le bois d'un siège.

Panique de disparition inopinée jusqu'au moment où, côté droit, mes doigts se sont enfoncés dans des cheveux en vagues obscures, au travers desquelles étincelait du jais en double amande : accroupie, Mademoiselle Theda me tendait la main, pour m'aider à me relever.

Jamais ne n'y serais arrivé tout seul.

*

Elle avait dû m'attendre longtemps, assise dans le local déserté de tous, patiente, muette et douce, caressant son python noir, enroulé sur elle comme autour d'un bel arbre. Ses doigts se sont tressés aux miens et je me suis laissé entraîner, malgré ma peur du serpent, dont la tête était ensevelie sous la chevelure impénétrable.

J'ai jeté un dernier regard à la plaque tournante, telle ma tête, dans un immense vide, comme celui créé par mes mots qui s'échappent toujours de moi en pure perte.

On dirait des pets.

*

Escaliers raides.

Chutes et régurgitations évitées de justesse.

Descente, par un entonnoir en colimaçon, jusqu'à une sorte d'entrepôt, où une ampoule nue dansait au-dessus d'un nombre incroyable de caisses empilées, dans une chaleur, dans une puanteur insoutenables.

J'ai fini par dégueuler tout partout.

Sérieuse, rapide et attentive comme une infirmière, Mademoiselle Theda m'a débarrassé de mes vêtements souillés, sans oublier de caresser le python, de temps en temps, pour qu'il reste sagement arrimé à son corps. Malgré ma peur et mon dégoût, je ne pouvais m'empêcher de guetter la bête vibrant sous les doigts agiles

qui massaient ses anneaux, l'un après l'autre, du bas vers le haut et vice-versa.

Pourquoi donc toutes ces caisses, ai-je demandé, plusieurs fois, à Mademoiselle Theda qui, tout à mon déshabillage, ne répondait rien, tout sourire, me montrant ses oreilles pour me rappeler, par des gestes gracieux, qu'elle était sourde, cerise sur le sundae.

On m'avait pourtant prévenu.

En pure perte, je me suis mis à hurler et à m'assourdir de cris.

Après quoi, mes mots se sont retrouvés en rupture de stock.

Plus un seul, ni dans ma gorge, ni dans ma tête.

Mon cul, lui, a lâché une série de pets.

Ce qui revient au même.

Mademoiselle Theda restait impassible, debout devant moi nu comme un ver échaudé par une ampoule qui n'en faisait qu'à sa tête : tantôt, elle s'éteignait, tantôt, elle s'allumait, grésillant, pour éclairer un bordel où tout roulait, tout tanguait.

Je me suis agrippé à une chose trônant sur le couvercle d'une caisse.

Me suis rétamé quand même.

Dès que je l'ai pu, j'ai regardé ce que je serrais entre mes mains : une tête de coiffeur, sans visage, portant une perruque blond-platine.

*

Vision floue en retour rapide.

Horreur engloutie qui refait surface.

Moi, allongé sur la banquette de ce bateau d'enfer.

Mon guide américain debout, droit devant moi, son regard laser plongeant direction nulle part.

Bouffée de vent moite.

Crinière platine balayée à l'arrière.

Joues dénudées.

Au bout, pas d'oreilles.

Bang !

Choc.

*

D'un mouvement trop brusque pour que Mademoiselle Theda puisse le retenir, le python s'est dégagé et sa tête a plongé sur moi, dardant sa langue, ses babines étirées dans un sourire infini, entre deux oreilles inexistantes.

Come and enjoy forbidden pleasures, ai-je entendu siffler.

Le laser vert de deux prunelles verticales s'est abîmé dans les miennes et les a aveuglées.

*

Après, Mademoiselle Theda a dû s'asseoir sur moi à califourchon.

Quelque chose ressemblant à une chatte de femme a imprimé un sillage humide entre ma queue enfin bandée et mon visage, où elle s'est plaquée en ventouse.

Aspiration, succions progressives, douces et inexorables

Étau de spirales froides enroulé tout autour de mes membres.

J'ai cherché à me dégager, en pure perte.
Enfoncement d'une aiguille acérée dans mon ventre.
Puis, plus rien.

*

J'ai dû passer de l'évanouissement au sommeil. Un orage, m'en a sorti : ses grêlons, aussi gros que des cailloux. Des grêlons à Bangkok ? Par cette chaleur ? Dans ce pays sans saisons, à l'automne pas comme chez nous ? Avec ses chaudes pisses de pluie ? Si ça se trouve, c'est plutôt le contraire.

*Des cailloux gros comme des grêlons.
Sans fleurs, ni couronnes.*

*

Je dois m'être encore endormi. Et avoir fait sous moi.
Tant pis.
J'ai repris des forces. Pas beaucoup, mais assez pour me lever.
Pour aller n'importe où, mais loin d'ici.

*

Aïe !
Ha.

*

Mon crâne frappe, mes ongles griffent des parois sans issue.
Ça y est : je crois que je sais où je suis.
Vagues de panique en rouleau compresseur.

*

Si seulement on pouvait deviner ma forme engloutie, avant qu'elle ne soit digérée. Ou, tout simplement, entendre mes cris, mes coups.

Après ma millième tentative d'évasion, plus de forces, plus de voix. Dents enfoncées dans quelque chose de mou, au fin fond des ténèbres flasques, où je reste recroquevillé, respirant le moins possible. Presque plus d'air.

Puanteur accrue, dans un martèlement de chocs sourds.

Dès que je le pourrai, je recommencerai à hurler hurler hurler hurler hurler hurler hurler frapper frapper frapper frapper frapper frapper frapper frapper frapper, jusqu'à la fin des siècles.

En pure perte.

FIN

Besançon, avril- juillet 2000

La Mort a pris mon visage

(Alan W. Wolf)

Traduit de l'espagnol par Pierre Jean Brouillaud.

Tout a commencé par un bruit si léger qu'il vaudrait mieux parler d'un silence. Bien sûr, je l'ai entendu et je me suis réveillé. Je n'étais pas né de la dernière pluie. Les premiers cheveux blancs n'allaient pas tarder à apparaître, et, depuis ma naissance, j'avais été formé au business, comme un prince l'est au trône. Même si – aucun doute ! – les autres n'étaient pas non plus des poids plume. Carpenter, Vázquez, Skiovak, Bronzelli. Tous des durs, tous morts. Et je n'avais pas la trouille, parce que Manilal Kiffiru n'a jamais été un lâche, mais je me sentais esseulé. Mon père et le père de mon père me manquaient, eux qui avaient fait de moi ce que j'étais et qui n'étaient plus là cette fois.

Pourtant, la famille Kiffiru n'avait pas bâti sa puissance à coups de jérémiades, et ce n'était pas la première fois qu'il me fallait défendre ma peau. Je me suis dégagé lentement des draps de soie, et ma main s'est tendue vers la table de nuit. Les Magnums ont toujours été mes préférés : ils me donnaient l'air si élégant, si professionnel...

De nouveau, j'ai entendu le crissement qui m'avait réveillé. Sûr qu'on marchait, on marchait dans le jardin. Que faisaient les chiens de garde ? Que faisaient les vigiles ? Je n'ai pas pu m'empêcher de me caresser la moustache, puis la belle barbe qui me recouvrait les bords des mâchoires. Non, je n'étais pas nerveux. Rien qu'un réflexe. La glace de l'armoire me montrait un homme d'indéniable ascendance hindoue qui ne paraissait pas ses quarante ans, au tronc bien moulé, vêtu d'un pyjama de la même soie que les draps. Et qui était seul dans la chambre. J'ai tourné mon regard vers la gauche. Le miroir ne mentait pas. Sheyla avait disparu. Et, bien que Sheyla soit mon épouse légitime, impossible de ne pas entendre la chanson que fredonnait toujours ma grand-mère :

Seigneur, aie pitié de moi

J'ai pris la femme d'un autre, la plus belle

Maintenant, c'est le Diable qui couche avec elle.

La grand-mère avait un couplet de la même veine pour chacun des dix Commandements. Quel que soit ton péché, en fin de compte, c'était toujours le Diable qui jouissait. Le grand-père n'aurait jamais dû épouser une catholique.

Bon, il s'agissait cette nuit-là de me faire la peau. Je suis sorti du lit par le côté de Shyla, tel un tigre prêt à bondir. Surtout, je prenais garde de ne pas m'exposer à la lumière de la lune qui entrait par les portes de verre. L'ombre était mon amie ; elle me protégerait de mes ennemis. Ce genre de conseils expliquait pourquoi je portais plus d'intérêt aux histoires du grand-père qu'à celles de la grand-mère. Il avait dirigé la famille pendant quatre décennies ; il avait formé mon père pour qu'il prenne la relève. Il nous avait débarrassés du maire qui prétendait nettoyer la ville.

Tandis que ma main s'approchait de la poignée de la porte, je pensais à une de ces histoires.

La mafia n'existe pas pour ton avantage personnel, ni pour le mien. Les sept familles s'organisaient pour protéger la ville, mais chacune visait aussi à protéger sa communauté : les Anglo-saxons, les Hispaniques, les Polaques.... Personne ne voulait être à la merci de ce régime colonial, quel qu'il soit à l'avenir, ni dépendre de sa plus ou moins grande tolérance raciale. On avait déjà assez souffert. C'est pour ça que les sept familles se sont imposées et qu'elles ont fait la paix entre elles.

Il n'y avait pas de doute : depuis plus de quatre-vingts ans la paix régnait totalement entre les sept grandes. À part la police, la seule chose qui nous créait des problèmes, c'était les quelques bandes qui ne se résignaient pas à un rôle mineur et qui prétendaient se faire une place. Rien de sérieux. Mais, en deux semaines, les chefs de quatre familles avaient trouvé la mort, à commencer par Carpenter. Qui avait assez de pouvoir ? Qui ? Qui s'en prenait à moi ?

Nouveau crissement. Là ! J'ai pressé deux fois la détente. J'ai fait deux trous dans ces précieuses portes de verre. Rien. Celui qui avait bougé dans le jardin continuait dans le jardin, attendant sans doute que je fasse une connerie.

Mais non. On a entendu deux pas de plus sur le gravier, et l'intrus a eu le culot de se montrer devant les portes de verre, comme s'il s'exhibait devant son ennemi. Il m'a regardé. L'intrus, c'était moi. J'avais fière allure, avec mon costume croisé de couleur foncée et la cravate crème. En plus, je venais de me tailler la barbe.

J'ai couru jusqu'à moi – jusqu'à lui – en vidant le chargeur. Haletant, je restais perché sur le lit. Le canon de l'arme fumait, il y avait un grand trou dans le verre, mais là-bas il n'y avait personne. Le sang me battait aux tempes, et je me demandais si je devenais dingue.

Mon grand-père n'était pas là, mais sa voix, dans mon souvenir, me répondait par une de ses vieilles histoires.

Le pouvoir corrompt si personne ne le contrôle.

Et alors ? J'étais corrompu, mais sans pouvoir. J'étais seul avec moi-même. J'avais la certitude qu'il n'y avait personne d'autre dans toute la propriété. Rien que moi et moi.

Le pouvoir corrompt si personne ne le contrôle. Est-ce que tu as une idée du pouvoir que les sept familles ont accumulé ? Mais ce pouvoir, rappelle-toi, est né d'un projet. Qui veillera à ce que ce projet ne dévie pas ? Qui pourra contrôler les sept familles de manière que leurs objectifs ne soient pas corrompus ?

Babarûk. Je me souvenais de son nom, donc je n'étais pas fou. J'aurais préféré l'être. J'avais des sueurs froides, et, un instant, mon cerveau s'est bloqué. Je suis descendu du lit et j'ai ouvert le tiroir de la table de nuit à la recherche d'un autre chargeur. Tout en préparant mon Magnum, je me suis efforcé de me rappeler le reste.

Tu n'es qu'un morveux qui a grandi entre les McDonald's et les jeux vidéo. Tu vas certainement croire que mes paroles ne sont que délire sénile, mais pour moi la magie est aussi réelle que le sol que je foule. Personne ne croit plus au vaudou, aux saints ou aux chamans. Mais les ténèbres existent et revêtent mille formes. Les premiers chefs des sept familles pensaient comme moi. Ils ont donc décidé de créer un être né des ténèbres, un être sans âme, sans conscience et sans nom, bien qu'on lui ait prêté beaucoup de noms par la suite. Et ils lui ont donné le pouvoir de punir leurs propres successeurs si, un jour, ils le méritaient. De leur infliger un châtement pire que la mort.

Un instant j'ai cru que ça n'était pas possible, que les contes pour enfants ne se mettraient pas à vivre afin de punir nos péchés. Alors la porte de ma chambre s'est ouverte dans mon dos, et j'ai fait feu sans avoir le temps de rien voir. Et c'est bien ce qu'il y avait dans l'ombre : rien. Genre suicidaire, j'ai couru sans précaution jusqu'à la porte et suis sorti dans le couloir, braquant à droite et à gauche. Personne. Pas le moindre bruit.

J'ai pris trois respirations. Nous, les Kiffiru, nous n'étions pas des femmelettes. Je me fichais de savoir si mon ennemi n'était qu'un tueur à gages efficace portant un masque de latex ou Satan en personne. Il fallait s'en débarrasser. Savoir ce qu'étaient devenus mes hommes et Sheyla. Les venger si on leur avait réservé le sort que je soupçonnais. Mais sortir dans le jardin, ça revenait à offrir une cible idéale à un tireur. Si j'avais besoin d'air frais, ma seule chance était de connaître la maison mieux que quiconque.

Pieds nus, je me suis glissé silencieusement dans le couloir, jusqu'au fond. Je suis passé dans le salon, immense, avec son haut plafond, ses moquettes et ses meubles Art déco. Vide. J'ai jeté un regard méfiant à travers les vitrages qui me plaisaient tant et que maintenant je maudissais tant, mais il n'y avait personne dehors. Apparemment. Contre une paroi, les marches d'un petit escalier à vis menaient au second étage. Il n'existait pas dans le monde entier un endroit plus propice à une embuscade. Merde ! J'avais planifié cette propriété comme un caprice, un luxe, pas une forteresse. On ne pouvait pas arriver jusqu'ici par voie terrestre sans traverser trois hectares de beaux arbres truffés d'alarmes, de vigiles et de chiens. Essayer par la mer, c'était absurde : à mon niveau, il y avait une côte escarpée, une houle terrible et de monstrueux rochers. Mais, comme ça n'était pas

assez, la paroi de la falaise fourmillait d'alarmes et de caméras vidéo. Qui aurait pensé que ça ne suffisait pas ?

Bon ! Mon caractère ne prête pas aux pleurnicheries. Je me suis approché résolument de l'escalier, regardant et braquant vers le haut. La douce pénombre lunaire ne révélait pas de présence. Ce qui ne voulait pas dire qu'il n'y avait pas, dans un coin que je ne voyais pas, un type attendant que le bois craque pour être sûr que sa proie montait et qu'elle était mûre. Cependant, en haut se trouvaient mon bureau et l'unique téléphone fiable. Appeler à l'aide sur le portable aurait été une imprudence digne d'un débutant ou d'une tantouze hystérique.

J'ai encore examiné le salon, centimètre par centimètre, pistolet pointé. Non, il n'y avait personne. Je suis revenu à l'escalier et j'ai exercé une pression sur la première marche jusqu'à la faire craquer une fois, deux fois, prêt à transformer l'exécuteur présumé en passoire. Personne ne s'est manifesté. J'ai encore essayé, sans résultat. J'ai commencé à monter, et, pendant une seconde, l'arme a tremblé dans ma main. J'ai suspendu mon souffle jusqu'en haut de l'escalier. On n'entendait rien, pas même les battements de mon cœur. J'ai monté une marche après l'autre et compté jusqu'à trois.

J'ai bondi, et tout mon corps a obéi aussi harmonieusement que celui d'un félin. Mes cinq sens étaient en alerte comme ils l'ont rarement été dans ma vie. Il n'y avait personne pour attendre que ma tête se pointe. En roulé boulé, j'ai atterri presque sans bruit sur le bois froid du palier. Mes yeux guettaient toujours une attaque qui ne venait pas.

Je me trouvais dans une grande salle aux parois vitrées. Il y avait un bar au fond et deux tables de billard au premier plan. C'est là que, pour me relaxer, je pratiquais les figures de billard artistique ou bavardais avec un ami en buvant un verre et en admirant la superbe vue sur la mer. La porte qui menait à mon bureau était derrière moi et, en sautant, j'avais vu qu'elle était fermée. Je me suis redressé. Et, si incroyable que ça puisse paraître, il était là, debout, derrière l'une de mes foutues tables de billard, à m'attendre, comme si nous avions quelque chose à nous dire.

Mais il n'a rien dit. Au lieu de cela, il a mis la main droite dans sa veste. Je l'ai flingué. La balle l'a atteint à l'épaule gauche, et sa bouche s'est contractée en forme de cri, mais on n'a rien entendu. Il n'a pas chancelé non plus. Le sang coulait, mais il ne semblait pas s'en rendre compte. Il s'est contenté de dégager la main gauche qui, maintenant, tenait un revolver, un Smith & Weston, un bon choix.

J'ai tiré à nouveau, visant le front cette fois. J'ai vu sa tête basculer vers l'arrière tandis que le sang jaillissait, mais il a encore regardé comme si de rien n'était, avec

cet orifice au-dessus de l'œil droit. Je me suis jeté sur le sol au moment même où il tirait sur moi. J'ai répliqué en m'abritant derrière la table de billard qui se trouvait entre nous. Je me suis vu vaciller sous la force des impacts, la cravate tachée de sang, mais je savais que ça ne suffisait pas. J'ai réagi sans y penser : je me suis jeté sur lui par-dessus la table. Profitant de ce qu'il avait perdu l'équilibre, je l'ai empoigné par les cheveux et par les couilles et je l'ai projeté de toutes mes forces sur le vitrage. Ce salaud a eu le temps de presser la gâchette contre ma jambe, juste avant que son corps passe à travers la vitre. Et, tout en grognant de douleur et en me tenant la cuisse, je me suis offert ce drôle de spectacle : me voir tomber sans que ce soit moi qui tombe.

De toute façon, il ne s'agissait manifestement pas d'un être humain. Alors me sont venues à l'esprit d'autres histoires que j'avais entendues, cette fois de la bouche de mon père.

Cette chose, le Babarûk, est indestructible, éternelle. Elle ne peut pas mourir. Donc, ne l'oublie jamais : respecte les règles des sept familles et respecte l'honneur de ton sang, les Kiffiru. Autrement, rien ne pourra éviter que le diable t'emporte. Et tu préférerais être mort avant que ça se produise, non ?

Oui ou non ? Je ne savais pas. Je ne me souvenais pas qu'ils m'aient raconté autre chose à son sujet. Ah, si ! Ils m'avaient indiqué qu'il changeait de forme, mais quoi d'autre ? Il était clair qu'il voulait me buter. Pourquoi valait-il mieux mourir qu'être trucidé par lui ? « Leur infliger un châtement pire que la mort », avait dit le grand-père... Mais quoi ? À quoi pouvait-il bien prétendre ?

J'ai boité douloureusement jusqu'à la porte de mon bureau, me reprochant de ne pas avoir prêté plus d'attention à ces folles histoires. Je ne parvenais pas à me les rappeler toutes. Je savais que j'en savais davantage, mais je ne parvenais pas à m'en souvenir.

Ensuite, si le Babarûk devait veiller aux principes sur lesquels ont été fondées les sept familles, nous tous, les chefs, pouvions nous considérer comme morts, de la même façon que Carpenter et les autres. Oh, oui ! Nous étions coupables. Depuis au moins deux décennies, nous avons oublié tout sens de l'honneur pour ne nous soucier que du fric. Sans codes de conduite ni règles absurdes : c'était les affaires, et on vivait dans les années quatre-vingt-dix. J'ai ouvert la porte et je suis entré dans mon bureau. Ça m'embêtait tellement de laisser des taches de sang sur le tapis que j'ai presque ignoré la douleur physique.

Quand j'ai de nouveau regardé devant moi, il était là, dehors, en train d'escalader la maudite verrière. Avec ses blessures. Avec ma figure. Avec son beau costard et

un revolver dont il se servait pour cogner sur la vitre. Moi, je ne pouvais même pas me rappeler ce que voulait dire « Babarûk ». Bon Dieu ! Comme j'aurais alors souhaité une seconde chance, si j'avais eu le temps de souhaiter quoi que ce soit !

La chose a réussi à faire un trou dans la vitre et à se glisser dedans sans se soucier des bords tranchants. Je voulais penser, je voulais me souvenir. Il n'y avait pas moyen de le tuer. Toutes les histoires étaient d'accord là-dessus. Bon ! Mes vieux lui avaient donné la permission de me faire mon affaire si je déconnais, si j'oubliais nos objectifs. « La mafia n'existe pas pour ton avantage personnel. » Je regardais mon double prendre appui, puis se tourner dans ma direction. Son corps a traversé la vitre, et j'ai dû me protéger le visage contre les morceaux de verre.

Je suis sorti du bureau à la course, mais en traînant la patte. Ça n'était pas une idée géniale, mais c'était plus sensé que de vouloir flinguer un truc immortel. Tandis que je descendais l'escalier à cloche-pied, les souvenirs me sont revenus en rafale. Sheyla et mes gars devaient être indemnes. Le truc avait seulement le droit de liquider le chef de famille. Il avait dû les mettre K.O. et les enfermer dans un autre endroit de la propriété pour avoir le champ libre et éviter d'être dérangé. De ce point de vue, je me sentais soulagé, oui, mais de ce point de vue seulement. Je n'avais aucun espoir de les retrouver ou d'obtenir leur aide.

J'ai atteint le salon. Je reconnais qu'un instant j'ai envisagé de tourner le pistolet contre moi-même. Mais j'avais l'instinct de conservation, et jamais on ne m'avait appris à capituler. J'ai réfléchi vite, tandis que je l'entendais descendre une marche après l'autre. La vue sur la mer, la vue sur la mer... Toujours boitant, j'ai foncé. Et, au moyen d'un porte-revues en métal, j'ai brisé les vitres, du premier coup, puis j'ai donné un second coup au niveau de mes genoux. J'ai franchi ce seuil improvisé, tête baissée. Mes pieds nus avaient dû fouler les débris de verre, mais maintenant ils marchaient sur le gravier du jardin. La mer, la mer qui se voyait si bien du deuxième étage ne se trouvait plus qu'à quelques mètres.

Une balle a sifflé à mes oreilles. Le truc continuait à tirer. Combien de munitions avait-il ? Si les munitions venaient à lui manquer, comme ça arrive à tout le monde ? Je luttais contre la douleur et continuais, chancelant, dans l'espoir d'atteindre la rambarde. Cinq mètres, quatre, encore quelques sautillements.

Je me suis pratiquement effondré sur cette rambarde, l'étreignant comme si c'était le salut. Les rosiers me perçaient la poitrine de leurs épines. Mais, accroché à la pierre, je voyais la mer, là-bas, dans la nuit. Tout ce qui me restait à faire, c'était de sauter, en évitant les rochers du brise-lames. Je pensais que je pouvais y arriver. Puisque j'étais parvenu jusque là, je pouvais le faire. Qu'il me suive s'il en était capable !

J'ai hurlé quand une balle s'est logée dans mon épaule. Je n'avais même pas entendu le coup de feu. Je me suis redressé, j'ai fait demi-tour, j'ai pressé la gâchette une fois, dix fois, sans écouter mon propre cri. Je l'ai fait pour gagner du temps. Je l'ai fait parce qu'il fallait le faire.

Rassemblant ce qui me restait de vigueur, j'ai laissé tomber le pistolet et ai sauté par-dessus la rambarde. D'un pied et de toutes mes forces, je me suis propulsé vers le vide.

Je volais, et ce vol me paraissait lent, très lent. Depuis mes jeunes années, j'avais inévitablement une tendance à l'orgueil, mais à ce moment-là, je l'ai perdue. Au long de ma vie d'adulte, j'en étais arrivé à croire que j'étais paré pour tout. Alors j'ai ri de ma propre naïveté. Dans ma tête lucide se gravait la certitude que j'allais tomber, tandis qu'en l'air mon corps, lui, y croyait toujours.

Mais la chute a été rapide. Rapide comme un coup de fouet. J'ai vu un éclat de lumière quand mon épaule a heurté le rocher, et j'ai cru que les yeux me sortaient de la tête. Je n'avais pas réussi. Essayer, ça n'était pas si mal pour un type amoché comme moi, mais le prix de consolation, c'était la douleur, une douleur sans limite. Je n'étais pas mort. Il aurait mieux valu que je le sois...

L'agonie progressait, mon esprit s'obscurcissait par instants. Les vagues déferlaient près de moi et, par intervalles, l'écume m'éclaboussait. Une minute s'est écoulée. J'ai voulu bouger, et j'ai découvert ce que ressent un tétraplégique. La voix de mon père m'est parvenue :

Il n'y a pas de refuge pour ceux qui ne tiennent pas leur parole. Où qu'ils fuient, la Multitude les trouvera.

Je m'étais brisé la colonne vertébrale pour rien, mais ça m'était égal. J'avais perdu. Que ce démon m'achève une bonne fois ! Pourquoi l'appelait-on la « Multitude » ? Peut-être parce qu'ils étaient nombreux. Je me suis souvenu que son autre nom, « Babarûk », venait d'un ancien dialecte africain. La traduction, à ce qu'on m'a dit, n'est pas claire : « Sans âme et sans rémission » ou « Infiniment cruel ». Je préférais la seconde.

Une autre minute s'est écoulée. Peut-être l'attente était-elle le châtement dont parlait mon grand-père. Pire que la mort. Infiniment cruel. Oh, non ! Il ne pouvait pas me laisser ici ! Il ne pouvait pas me laisser !

J'ai soupiré et presque souri en entendant ses pas. Il arrivait. Du coin de l'œil je pouvais le voir marcher sur les rochers. Les impacts avaient fini par gâcher cette veste magnifique, mais, en revanche, la cravate avait plutôt meilleure allure avec les taches de sang. Ma démarche assurée et mon fier maintien m'ont fait venir les larmes aux yeux.

Je me suis souvenu d'autre chose. C'était un être de chair et d'os. Chair immortelle, mais, en fin de compte, chair matérielle, qui pouvait fouler la terre et entrer en contact avec les humains. Je me suis demandé de qui venait la chair, à qui les premiers chefs de famille l'avaient volée. Sans doute à quelque clochard solitaire. J'essayais d'imaginer la terrible cérémonie païenne par laquelle ils l'avaient sacrifié pour créer quelque chose de nouveau.

Ma propre figure se penchait sur moi et me visait avec un revolver. Je voulais murmurer : « Vas-y ». Mais je n'ai pas eu la force. Ça n'était pas nécessaire. Il m'a tiré en pleine gueule... et je suis mort.

Horrié, j'ai su alors quel était mon châtement, mon châtement pire que la mort. Mon corps restait derrière tandis que je me rapprochais de sa bouche sans pouvoir l'éviter, je me rapprochais, me rapprochais toujours davantage.... Son visage a changé, et j'ai vu les visages de ceux qui m'attendaient à l'intérieur : Carpenter, Vázquez, Skiovak, Bronzelli. Quand je me suis fondu dans la Multitude, j'ai entendu les lamentations angoissées de tous. J'y ai ajouté les miennes, qui n'ont pas cessé depuis. Notre prison éternelle s'est mise en route. Elle s'en allait, et elle avait le visage de sa prochaine victime.

FIN

L'Autoroute

(Sandrine Bettinelli)

Toujours avancer, malgré la lassitude, continuer, rouler. Toujours... Que cette route est longue...

Quand vais-je enfin arriver ? Ce matin, quand je suis partie, il faisait frais. Le soleil se levait à peine. C'était si beau cette couronne de lumière au dessus des arbres. Pourtant, je n'aime pas le goût de l'aube. Même après le café, ce goût nauséux dans la bouche... Ce matin, ça ne m'a pas empêché d'être heureuse de vivre. Le soleil, les fleurs, les petits oiseaux, une nouvelle journée, pleine de possibilités.

Maintenant, il ne reste plus qu'un chemin.

Les automobiles se pressent, nombreuses, à la limite de l'embouteillage. Mais le flot ne ralentit pas. Les véhicules se fraient un passage sans problème, comme attirés au loin, là-bas, par l'issue certaine.

Je devrais faire attention à ma conduite. C'est stupide, j'oublie parfois que la voiture n'avance pas toute seule.

Ça me rappelle un livre. Un cheval trotte, il connaît le chemin. Le cavalier dort, se laisse porter. C'était dans quoi, déjà ? Je ne sais plus.

Tout à l'heure, j'ai lâché le volant, pour voir. Il ne s'est rien passé. La Renault a continué tout droit. J'avais envie de tourner le volant. De braquer vers la droite ou la gauche. La voiture aurait-elle suivi ? Je n'en suis pas sûre.

Sur l'autoroute, de toute façon, on ne peut qu'avancer. Pas d'autre choix. Impossible de faire demi-tour. Impossible de s'arrêter. Interdit. Il reste une dernière solution. Hors de question, elle ne veut pas y penser. Elle veut rester là, dans ce lieu connu. Plein de vie.

Quelles idées étranges. Ce doit être la fatigue. J'aurais dû faire une pause. Mais ça fait des dizaines de kilomètres qu'il n'y a pas une seule aire de repos. De toutes façons, je ne sais pas où j'en suis. Le niveau de la jauge d'essence reste bloqué. Il doit y avoir un problème. C'est comme ça depuis...

Depuis qu'elle a failli avoir un accident. Évité de justesse.

J'ai eu si peur. Ça faisait un moment que j'avais repéré ce camion. Quel imbécile, ce conducteur ! Il aurait pu tuer quelqu'un. Moi. Ou même des dizaines de personnes. Je préfère ne plus y penser.

Le monstre oscillait entre deux voies, indécis. Elle a accéléré pour dépasser. Elle n'avait qu'une envie, le laisser loin derrière elle et l'oublier. Se sentir rassurée. Au moment où elle arrivait à sa hauteur, il s'est décidé pour la voie de gauche.

Je ne sais pas comment j'ai pu m'en sortir.

A-t-elle accéléré, réussi à le dépasser, le voyant s'éloigner dans son rétroviseur, dans un bruit de klaxon furieux. Ou bien a-t-elle freiné à temps ? A-t-elle frôlé la rambarde ? Qu'a-t-elle fait au juste ?

Je ne sais pas. Je ne me souviens pas. À part le problème de la jauge, la voiture n'a rien. Elle roule toujours aussi bien. Même mieux. Son moteur n'a jamais fait un bruit aussi régulier. Peut-être y-a-t-il des égratignures ? Le pare-choc légèrement enfoncé ? Je vérifierai en arrivant.

— *Si tu arrives un jour... Tu sais ce que tu fais là, n'est-ce pas ?*

Non !

— *Bien sûr que si. Tu sais qui je suis ?*

NON !

— *Alors pourquoi gardes-tu tes yeux fixés sur la route ? Elle n'est pas intéressante, cette route, elle ne change pas, kilomètre après kilomètre, ce sont les mêmes poteaux, les mêmes arbres et le même panneau. Voyons, regarde-le, si tu le regardes, je pourrai te faire passer et tu ne resteras pas là, en compagnie de tous*

ces autres automobilistes têtus qui refusent de quitter leur véhicule. Tu les as regardés ?

NON !

— Oui, tu les as regardés, je le sais. Puis, tu as préféré oublier. Certains ne sont pas beaux à voir. Ils sont là depuis si longtemps. Ils gardent la tête baissée, les yeux rivés sur l'asphalte, les bras tendus, rigides.

Je ne suis pas comme eux !

La voix est partie. Je suis si fatiguée. J'ai envie de la suivre. J'en ai assez d'être bloquée ici.

Accepter mon sort, il faut accepter mon sort. Le camion... Je me souviens ! Le camion... La rambarde... de plein fouet.

Sur le panneau, elle déchiffre avec soulagement le mot qu'elle espérait :
SORTIE.

FIN

La Petite possédée

(Jonathan Harker)

Titre original : *The Little Possessed Girl* - Jonathan Harker, 1966. Traduction de l'anglais par Thierry Rollet (2001).

À l'attention de :
Monsieur Winslow McReady,
Directeur du Tulip Home,
établissement d'enseignement pour jeunes sourds et muets,
Galway – République d'Irlande Dublin, ce 9 novembre 1966.

MONSIEUR le Directeur du Tulip Home,

Je vous jure sur mon honneur que je vous attaquerai en justice très bientôt – moi-même, Herkimer Nutley, psychologue irlandais, honorablement connu, respectueux des traditions séculaires de notre pays et ardent défenseur de sa morale sociale et religieuse.

Nous autres, les vrais citoyens de l'Irlande républicaine et fidèles très actifs de l'église catholique romaine, nous avons passé des années à moraliser notre pays. Je commence, pour ma part, à entretenir de fructueux contacts avec les Irlandais émigrés aux États-Unis d'Amérique et jusqu'en Nouvelle-Zélande, c'est pourquoi vos soi-disant relations émanant de ces mêmes pays ne m'impressionnent absolument pas. D'ailleurs, quelque chose me dit que je vais bientôt gagner beaucoup d'argent grâce à vous et que vous en serez bientôt réduit, non seulement à m'enrichir de quelques dommages et intérêt sonnants et trébuchants, mais encore – et surtout ! – à me présenter des excuses publiques, ainsi que doit le faire toute personne malhonnête ou immorale contrainte par voie de justice à reconnaître ses torts.

Pourquoi faites-vous cette tête-là ? Car je l'imagine sans peine. Vous croyez peut-être que je divague, que je lance des menaces en l'air ? Eh bien, si vous êtes aussi inconscient que vous en avez toujours l'air, vous en serez pour vos frais, au sens propre comme au figuré !

En ce moment, j'ai pour patiente Mildred O'Connor, la fille unique d'un couple d'Américains très riches et très influents. Le père fait souvent la pluie et le beau temps à Wall Street et la mère a conservé beaucoup d'amies très influentes au sein de la congrégation des Sœurs du Petit Matin. Comme vous êtes payé pour le savoir, il s'agit d'une société très écoutée au sein de l'église catholique, du fait des très nombreuses obligations que celle-ci peut lui avoir conservées.

À mon humble avis, les Sœurs du Petit Matin pourraient amplement suffire à bouter hors de notre pays une école aussi peu digne et, disons le mot, aussi dépravée que la vôtre. Mais non : elles restent honnêtes et charitables. Elles ne veulent ni votre ruine ni votre disparition, seulement que votre établissement fasse preuve de l'humilité et du bon sens nécessaire à la poursuite de sa mission, suffisamment noble, certes, pour être saluée : l'instruction des jeunes sourds et muets. À condition toutefois que ladite instruction, au sens pratique du terme, se double, comme il se doit, de l'instruction morale qui, elle, fait cruellement défaut à l'enseignement – donc, à la formation – des maîtres du *Tulip Home*.

N'ayant pas la prétention, quoique fidèle catholique, d'égaliser ces dames en sainteté, j'aurai, pour ma part, beaucoup moins de scrupules : j'obtiendrai, comme je vous l'ai signifié, la fermeture pure et simple de votre établissement, la moindre des accusations que je puisse porter contre lui n'étant pas les dramatiques insuffisances pédagogiques dont il a toujours fait preuve vis-à-vis de ses malheureux élèves, inscrits sur ses listes par des parents soit complètement inconscients, soit trompés par vos fallacieuses manœuvres publicitaires.

Ce que je viens d'écrire, je vous l'ai déjà signifié de vive voix, deux semaines plus tôt. Pourquoi alors m'avez-vous regardé comme si j'étais fou ? Ça vous semble bizarre qu'une jeune fille sourde de naissance ait beaucoup plus besoin d'un analyste que de prétendus maîtres de langues ou de sciences ?

Apprenez donc pour votre gouverne, Monsieur le Directeur du *Tulip Home*, que Mrs Annabella O'Connor, mère de Mildred, s'est émue auprès de moi – et des autorités – des mœurs pour le moins scandaleuses que vous encouragez dans votre établissement. Je ne citerai que cette intolérable mixité que vous avez instituée dès la fondation du *Tulip Home* en 1945. Certes, la famille de Mildred a pu, un an auparavant, être influencée non seulement par la publicité fallacieuse et les parents inconscients auxquels je faisais allusion plus haut, sans oublier le fait que notre malheureux pays est, hélas, peu équipé en écoles spécialisées pour les sourds et muets. Vous avez su profiter de cette déplorable carence pour offrir aux familles ainsi éprouvées et désorientées des services aussi douteux que ruineux. C'est très habile de votre part. Malheureusement pour vous, vous trouvez maintenant sur votre chemin un homme de science épris de morale et de justice, qui s'est juré de détruire votre œuvre malfaisante, combattant ainsi et l'immoralité et l'irresponsabilité.

Je me doute que vous n'êtes en rien convaincu par mes arguments. Laissez-moi donc vous apporter quelques informations supplémentaires.

Il se trouve que, dans la nuit du 30 avril dernier, la jeune Mildred O'Connor s'est réveillée en hurlant, épouvantée, parce qu'elle avait rêvé que l'un de ses camarades masculins abusait d'elle. Votre surveillant, Mr Jonathan Harker, a reconnu le fait et s'est justifié en parlant de cauchemar. Mildred, quant à elle, a fait appel à sa bonté naturelle, très remarquable pour son jeune âge, en parlant d'une intervention de ces fées qui, selon une légende populaire régionale, hantent les *moors* qui entourent le *Tulip Home*.

Vous conviendrez, je pense, qu'il s'agit là d'un cas délicat de nature à provoquer une trop forte émotion à une jeune fille, sourde de surcroît, donc extrêmement vulnérable. Il est vrai que le dortoir des jeunes filles est séparé de celui des jeunes garçons, mais aucune personne dotée d'un minimum de sagesse ne peut considérer un simple couloir de séparation, et même deux portes fermées à clé, comme une garantie suffisante pour la décence et les bonnes mœurs. Je reconnais en outre, et sa famille aussi, que Mildred a reçu des soins diligents et adéquats pour les deux ecchymoses qu'elle présentait à la poitrine et la trace de morsure, légère mais évidente, visible au bas de son cou. N'en demeure pas moins un trouble psychologique profond, que j'ai dûment constaté lors de mes examens.

Autre exemple : Mildred a toujours eu peur, même petite, des jeunes garçons et de leurs jeux brutaux – que vous préférez appeler "virils". C'est pourquoi elle n'a pas manqué de s'offusquer vivement de voir, un après-midi, une quinzaine d'entre eux revenir du lieu que vous appelez "terrain de sports" de votre école, tous dans un état de saleté repoussante, – couverts de boue qu'ils étaient tous – mais surtout dans une tenue qui laissait leurs bras et surtout leurs jambes découverts, puisqu'ils n'étaient vêtus que de maillots à manches très raccourcies et de ces caleçons blancs presque transparents que Mr Jonathan Harker – encore lui, employé à cette heure comme moniteur de rugby – s'obstine à appeler des *shorts*. Lui-même, d'ailleurs, n'était alors pas plus vêtu que ses jeunes élèves, ce qui est un scandale supplémentaire : comment un maître peut-il se permettre de s'exhiber ainsi en sous-vêtements devant une innocente jeune fille ? Qui plus est, elle ne fut alors pas seule à avoir la surprise de ce déplorable spectacle, très révélateur de la mentalité de votre établissement.

Mildred, ainsi que plusieurs de ses compagnes, parle, depuis ce jour, de fées ayant emporté les vêtements des garçons et du moniteur, afin de les ridiculiser aux yeux des autres élèves et professeurs du *Tulip Home*. Parlons plutôt ici d'exhibitionnisme fort mal excusé, tout à fait de nature à troubler notablement des adolescentes pubères. Comme si les jeunes garçons et leur moniteur ne pouvaient disposer d'un local, de préférence séparé du reste de l'établissement, pour se changer, quitte à revêtir leurs tenues dites "de sport" au moment de leur entraînement et se rhabiller ensuite conformément aux règles de la décence ! Mais ce mot, semble-t-il, ne fait partie ni du vocabulaire de Mr Harker, ni des usages du *Tulip Home*.

Dernier exemple : Mildred, lors de la traditionnelle fête de votre école précédant chaque année les vacances d'été, avait décliné l'offre qui lui avait été faite de participer à un spectacle de danse. Pourtant, elle s'avouait fascinée autant qu'effrayée par la robe que l'on voulait, à cette occasion, lui voir porter : une robe de fée, en apparence décente car couvrant les bras jusqu'aux mains, le buste jusqu'au cou et les jambes jusqu'aux pieds. Elle demeurait, cependant, un habit qu'aurait délaissé même une femme de mauvaise vie, du fait qu'il était composé de voiles plus ou moins diaphanes superposés, aptes à ménager – et c'est là l'objet d'une légitime indignation – de coupables transparences, laissant révéler ou, du moins, imaginer les formes que peut prendre le corps d'une jeune fille en pleine puberté.

Quand on pense que des garçons du même âge ont pu être les spectateurs pour ainsi dire privilégiés d'un spectacle aussi impudique, j'en frémis de dégoût ! Il est fort heureux que Mildred, très intelligente pour son sexe et ses 15 ans tout juste révolus, ait catégoriquement refusé de se prêter à cette révoltante exhibition, sans quoi elle en fût ressortie encore plus perturbée qu'elle ne l'est actuellement.

Autre conséquence fort regrettable : sa mère ne croyait pas aux fées et n'était nullement superstitieuse. Une nuit cependant, elle s'éveilla ruisselante de sueur et, comme un animal blessé, elle rampa jusqu'à la salle de bains pour souiller le sol d'épaisses vomissures noires. Dans le même temps, Mildred fut victime du même malaise. Cet incident, que vous avouez connaître dans tous ses détails, puisqu'il a nécessité l'intervention d'un médecin, démontre, s'il en est besoin, la nocivité de votre établissement et même son insalubrité notoire, puisqu'un tel lieu est capable d'influencer de façon particulièrement néfaste le corps et même l'esprit de ses pensionnaires, sans parler de leurs familiers !

Dernièrement, Madame O'Connor me fit cette confidence :

– J'ai fait un rêve horrible, docteur. J'ai rêvé de ma fille. Je la voyais parfaitement, j'aurais pu la toucher. Elle était dans son lit, dans cet horrible dortoir du *Tulip Home* et elle prenait des leçons de sorcellerie. Parfaitement ! Je la voyais procéder, avec l'aide de quatre de ces dames, à des exercices de métamorphoses sur son propre corps. Tantôt, elle se changeait en batracien, tantôt en serpent ! À la fin, elle manquait d'étouffer sous ces horribles efforts. Ma pauvre petite fille ! Toute la nuit, elle a crié mon nom et moi le sien. Mais nous ne nous entendions pas, ce qui rendait ce cauchemar encore plus insupportable. J'ai cru mourir en l'appelant ! À la fin, j'ai dû m'évanouir pendant mon sommeil. Inutile que j'aie en parler au personnel de cet établissement maudit de Dieu ; ils me prendraient tous pour une folle ! Mais vous, au moins, vous savez que ce n'est pas le cas. Je suis allée consulter le curé de ma paroisse, il m'a prédit le suicide de Mildred si je ne la retirais pas immédiatement ! C'est pourquoi je l'ai fait tout de suite, pour ne vous mettre au courant qu'ensuite...

Madame O'Connor, qui est une sainte femme, n'a donc plus rien à faire avec vous ni avec votre personnel, notamment avec ce Mr Harker, qu'elle accuse d'invoquer les esprits. Quoi qu'il en soit, je dois constater une forte altération de l'état de santé de Madame O'Connor et de sa fille Mildred, qui ont pris désormais la dégoûtante habitude de manger des mouches, des sauterelles, voire des vers de terre. De surcroît, elles semblent avoir acquis une souplesse et une agilité tout à fait anormales des membres inférieurs : elles passent leur temps à sauter en l'air, passant de la position accroupie à de brusques détente des jambes.

Mildred ayant fait le même cauchemar que sa mère, cela n'a rien d'étonnant. Voilà donc à quoi conduit la promiscuité, l'impudeur et l'irréligion qui, au *Tulip Home*, ont force de règlement !

Dieu soit loué, ces cauchemars ont cessé mais leurs séquelles demeurent ! J'entends les utiliser comme preuves dans le procès que je compte vous intenter.

Je ne vous salue pas.

Herkimer Nutley,
Docteur en Psychanalyse,
Honnête citoyen irlandais.

À l'attention de
Monsieur Harkimer Nutley,
Docteur en Psychanalyse
à Dublin – République d'Irlande Galway, ce 12 novembre 1966.

DOCTEUR,

Je vous remercie de votre récent courrier qui m'a éclairé encore davantage sur un fait que je connaissais déjà : l'état de folie avancée de Madame O'Connor.

Le soin qu'elle m'avait confié de sa fille Mildred ne pouvait être, dans ces conditions, qu'une mesure de salubrité, afin de préserver la santé mentale de la jeune fille. Or, j'ai été contraint de constater, à ma grande tristesse, que Mildred était contaminée, si je puis dire, par l'existence que sa mère a dû lui faire mener jusqu'ici, déréglant par le fait même l'esprit de la pauvre enfant, déjà fragilisée par son état de surdité.

Bien entendu, j'aurais moi-même procédé au renvoi de Mildred, à mon vif regret, si sa mère, conseillée par son confesseur et par vous-même, n'avait pas devancé mon souhait, la folie de la jeune fille faisant courir à ses camarades des risques que vous ne semblez même pas imaginer, en dépit de toute votre science.

En effet, sachez tout d'abord que, durant la plupart des nuits où Mildred fut victime de ce que j'appellerai des "transes", *elle ne dormait pas*, ce qui exclut le terme de "cauchemars" que vous accordez à de telles crises de folie. Mildred ne dort jamais et sa mère non plus, *de peur de rêver* ; c'est Mildred elle-même qui me l'a confié.

Je ne reviendrai pas sur les incidents que vous avez si bien décrits, survenus durant ces transes. J'ajouterai seulement que rendre la mixité et ce que vous appelez la "promiscuité" dans mon établissement relève, sinon de la folie, du moins de la sottise. Vous constaterez que, comme vous, je n'ai pas peur des mots. La

mixité, qui se déroule dans un climat de décence extrêmement sain et qui favorise, outre la pédagogie, l'émulation entre les élèves du *Tulip Home*, n'est pas plus responsable des trances de Mildred que la consommation des épinards ne donne une force surhumaine, contrairement aux assertions d'un dessin animé bien connu. C'est en effet à ce contexte que j'assimile vos propres allégations.

Je regretterai Mildred, que je ne pouvais plus garder, redoutant ses mauvaises crises caractérielles pendant la journée et ses trances pendant la nuit. Elle ne travaillait plus en classe, ne mettait même plus le pied dehors, négligeait sa tenue et sa propreté, au point que sa fréquentation devenait intolérable à ses camarades et à ses professeurs. Tout la terrorisait et elle finissait ainsi par terroriser tout le monde. Vous me menacez d'un procès ? Cela ne me fait pas peur. J'irai jusqu'au bout pour prouver ma bonne foi. D'ailleurs, n'importe quel magistrat ne pourra que constater l'état de folie de votre cliente et de sa fille.

Parlons également du vôtre et des bien vilaines pensées qu'il vous inspire. Vous me dites ne pas être superstitieux mais on s'y tromperait en lisant votre lettre ! D'ailleurs, si vous avez été le témoin direct des trances de Mildred, en tant que psychologue attaché à sa famille, vous n'avez pu manquer de constater combien sa conduite en général demeurait spéciale, pour ne pas dire équivoque, dès que, la crise apparemment finie, elle prenait conscience de la réalité autour d'elle. Sa mère elle-même, si elle n'avait pas été la plus folle – ou la plus *possédée* des deux –, était le témoin privilégié des crises de démence de sa fille lors des visites hebdomadaires des parents des pensionnaires. Je puis également compter sur le témoignage d'autres parents, qui ont vu bien des fois la jeune fille, visionnaire et jalouse, qui, pendue aux jupes de sa mère, la suppliait de "*Faire cesser l'enchantement*". Un tel langage monopolisait toute l'attention des témoins, leur donnant à penser qu'il s'agissait bien d'une affaire de possession, ainsi que j'en ai parlé plus haut.

Quel remède apporter à une pareille situation, à présent ? Mildred a quitté le *Tulip Home* dans un état de transe presque continu : les pupilles dilatées à cause de ses insomnies, le corps malmené par ses propres privations puisqu'en mangeant, elle n'arrivait même plus à tenir sa fourchette, ce qui l'empêchait de se nourrir convenablement... Quand un de mes surveillants tentait de lui donner la becquée, comme à un bébé, elle lui jetait au visage le contenu de son assiette ! En classe, elle faisait une fixation obstinée sur ses prétendus cauchemars... Pauvre enfant, je ne la plaindrai jamais assez ! Car elle est plus à plaindre qu'à blâmer, vu l'existence que sa mère, folle à lier, je le souligne, lui fait mener !

Votre intervention en tant que psychologue n'a fait, semble-t-il, qu'empirer les choses. Vos partis pris et vos accusations ridicules ne guériront pas vos patientes, docteur. Votre manière de les soigner me fait, quant à moi, émettre des doutes sérieux sur vos capacités professionnelles, tout comme vous en émettez au sujet des capacités éducatives et pédagogiques de mon personnel. Ce n'est là qu'un juste retour des choses.

Pour finir, je vais ajouter un commentaire au sujet des fées, puisqu'il en est question à plusieurs reprises dans votre lettre. J'y crois encore moins que vous, soyez-en sûr. Je le regrette pourtant, parce que je préférerais avancer ce genre d'explication plutôt que d'accuser Mildred et sa mère de démence profonde. Mon surveillant et professeur d'éducation physique, Mr Jonathan Harker, n'aurait eu alors qu'à tresser des couronnes de buis en guise de contre-sorts, afin de "guérir" Mildred, qu'il a toujours affectionnée comme sa propre fille. Mais comment voulez-vous qu'il eût pu agir ainsi face à une petite folle qui accumulait tous les vices, en surplus de sa violence latente et de sa saleté permanente ? Mr Harker a lui-même été choqué de

découvrir Mildred dans le vestiaire des garçons le jour où, revenant d'un match de rugby qui les opposa à l'équipe d'un collège de Galway ; il a dû défendre les malheureux jeunes rugbymen contre une petite furie libidineuse qui a réussi à baisser – je devrais dire : "à arracher" – leurs shorts à quatre d'entre eux pour se livrer ensuite à des attouchements intimes, avant qu'ils fussent revenus de leur surprise et que leur maître pût intervenir ! Vous faites vous-même allusion à cet incident, bien que vous le présentiez à votre manière, sans y ajouter les faits tels qu'ils se sont produits.

En cette époque tourmentée, seuls des témoins impartiaux peuvent rapporter la vie de mon établissement et confirmer sa dignité et son bon renom. Je ne doute pas que la mixité ne finisse pas s'imposer dans toutes les écoles irlandaises – j'en parle, puisque vous en parlez ! En outre, si je dois compter sur les fées pour que la réputation du *Tulip Home* soit établie avec toute la justice désirable, je prie pour qu'il en soit ainsi.

C'est ainsi, docteur, que mes amies les fées et moi-même vous saluons respectueusement.

Winslow McReady,
Directeur du Tulip Home,
Ami des fées.

FIN

Rencontre à Venise

(José Vicente Ortuño)

Titre original : *Encuentro en Venecia*. Traduit de l'espagnol par Pierre Jean Brouillaud.

Il pleuvait sur Venise en ce jour de début avril. La place Saint-Marc, recouverte par *l'acqua alta*, reflétait la Basilique, le Campanile et la Tour de l'horloge. Les touristes déambulaient, en bottes de caoutchouc, captant avec leurs appareils les images d'une Venise triste et belle, malgré tout.

Alvaro passa devant les arcades du Palais ducal. Le long des embarcadères, les gondoles se berçaient, pareilles à d'étranges animaux aquatiques. Au fond, l'île de *San Giorgio Maggiore*, au campanile caractéristique, se découpait sur un ciel gris.

Il la rencontra sur le *Ponte de la Paglia*, curieusement vide de touristes. Elle portait un grand manteau de cuir noir dont elle avait relevé le col, et des bottes, comme tout le monde. L'air humide de l'Adriatique qui ébouriffait sa crinière noire lui cachait le visage. Mains dans les poches, elle observait le Pont des Soupirs. Des siècles plus tôt, les condamnés le franchissaient pour atteindre les Plombs, cachots dont ils ne sortiraient pas vivants.

La femme descendit lentement les larges escaliers du pont et suivit du même pas le quai inondé, s'éloignant de la place Saint-Marc. Elle entra dans la rue Albanesi et s'engagea dans le dédale des rues et canaux de la ville. Alvaro la suivit à distance. De temps à autre, elle s'arrêtait pour observer un canal, une gondole qui passait, un pigeon qui tournoyait. Elle passait, curieuse. Elle se distrait en regardant les vitrines remplies de sujets en verre de Murano et d'élégantes dentelles de Burano. Mais sans rien toucher, sans rien acheter.

Une heure après, elle monta le pont du Rialto et passa entre les étalages pleins à craquer de masques aux couleurs vives et de marionnettes en bois.

L'écho d'une chanson résonna au-dessus du vacarme du bazar et, se frayant un passage dans la foule qui circulait sur le pont, elle s'approcha du Grand Canal. Cinq gondoles pleines de touristes formaient un cercle. Dans l'une d'elles deux couples de jeunes mariés rougissants observaient un chanteur qui interprétait *Arrivederci Roma* au son d'un accordéon. Alvaro profita de l'occasion pour s'approcher de la femme, mais il distinguait à peine son visage caché entre la chevelure et le col du manteau. Il ne perçut qu'un regard triste.

Une fois finie la chanson, les gondoles repartirent sous les cris des gondoliers qui plaisantaient entre eux et se moquaient peut-être des touristes qu'ils transportaient. La femme reprit son itinéraire, en apparence aléatoire. Elle descendit du pont du Rialto et s'engagea dans des ruelles toujours plus étroites. Il la vit tourner encore un angle.

Quand Alvaro entra dans l'obscur *calle*, la femme n'était plus visible. Les bâtiments étaient moisis comme le reste de la ville. Craignant l'avoir perdue, il inspecta la ruelle. Une des portes était ouverte et, sur les quatre marches usées qui menaient à l'intérieur, il y avait des traces récentes de pas.

L'obscurité régnait à l'intérieur, mais on pouvait distinguer le début d'un escalier. Il commença à monter en prenant garde à ne pas faire de bruit, mais ses semelles humides crissaient à chaque pas. Il parvint au premier étage et fit halte sur le palier. Une autre porte entrebâillée. Par la fente filtrait une mince bande de lumière orangée. Il jeta un regard par la fente, puis il ouvrit lentement. Seules les charnières émirent un léger murmure.

Cela sentait les vieux meubles. Une lumière terne provenait d'une porte située au fond d'un couloir peu profond. Il avança. Le plancher craqua. Il s'arrêta avant d'entrer et observa les lieux. Un candélabre à sept branches, placé sur une table de chêne, éclairait un salon décoré dans le style chargé qui est typique de Venise :

rideaux rouges de brocart avec cordons et bordures dorées. Chaises et fauteuils en tapisserie assortie.

Dans la salle trônait une cheminée de marbre blanc sculptée de motifs mythologiques. Au-dessus était accroché le portrait à l'huile d'une dame vêtue de rouge. Elle avait les mains croisées dans son giron et les cheveux coiffés en une tresse qui tombait sur l'une des épaules. Les yeux, grands et noirs, impressionnèrent Alvaro. Le peintre avait traduit la profondeur du regard et la tendresse du personnage. La femme au manteau noir se tenait debout devant la cheminée. Elle regardait le tableau. Elle avait ouvert son manteau mais gardait le col levé. Lentement, elle se retourna. Des yeux noirs, tristes mais calmes, le contemplèrent pendant un moment qui lui parut une éternité. La ressemblance avec la dame du portrait était plus qu'évidente.

— Ça va faire mal ? demanda-t-elle tout à coup.

Alvaro ne s'attendait pas à ce qu'elle parle, mais il comprit sur le champ pourquoi elle paraissait être là, à l'attendre.

— Je ne sais pas, peut-être, répondit-il, indifférent.

— Faites vite, je vous en prie, ajouta-t-elle. La douleur et le désespoir s'exprimaient maintenant dans ses yeux qui brillaient à la lumière des bougies.

C'était la première fois qu'une victime s'adressait à lui de cette façon. D'habitude, ils criaient et essayaient de fuir ou de lutter, désespérés devant la mort qui les attendait. Alvaro ne s'interrogeait jamais sur les mobiles de ceux qui le payaient pour ces exécutions, mais cette fois il ressentit une pointe de curiosité.

— Pourquoi voulez-vous mourir ?

— Je me sens très seule, répondit-elle en exhalant un souffle qui ressemblait à un dernier soupir.

Sans plus attendre, il s'approcha de la femme et mit ses mains autour de son cou. Elle eut un léger frisson, mais aucun geste pour fuir. Il décida de presser les carotides au lieu de l'étouffer ; comme ça elle perdrait connaissance, et il lui éviterait de souffrir. Mais qu'est ce que ça pouvait lui faire que la femme souffre ou non ? Ce n'était qu'une victime de plus. On le payait pour la tuer... non, là il se trompait, il y avait une grande différence. C'était elle qui le payait pour qu'il la tue ! Et, à sa connaissance, c'était la première fois qu'une chose pareille se produisait. Pourquoi ne s'était-elle pas suicidée en prenant un flacon de barbituriques ou en se coupant les veines dans son bain, à la lumière des bougies ? Il écarta de son esprit les spéculations qui avaient pour seul effet de le distraire de son travail et il revint à la réalité du moment.

Il perçut l'odeur de femme, une odeur pure, sans parfum qui le masqua. Il reçut en plein visage son souffle chaud qu'il aspira avec plaisir, comme s'il aspirait sa vie. Dans ses mains, il sentait le battement précipité de son cœur et la douceur de sa peau qui, toutefois, était froide. Elle était attirante malgré son apparence triste. Il ressentit pour elle de la compassion, quelque chose qu'il n'avait jamais senti pour aucun de ceux qu'il assassinait. Qu'il n'avait jamais éprouvé pour personne, excepté peut-être pour lui-même. Lui aussi était un être solitaire. Il comprenait ce que c'était de n'avoir personne qui vous attende, qui éprouve un sentiment pour vous.

Ça ne l'avait jamais intéressé de savoir si les individus qu'il tuait méritaient la mort ou s'ils étaient seulement la cible de la haine, de la vengeance ou de l'envie de quelqu'un. Lui, il enviait et haïssait le reste de l'humanité qui l'avait maltraité et méritait un châtement. Il prenait sa revanche en exécutant des êtres anonymes pour se venger de sa propre solitude.

Il porta à nouveau son attention sur la femme. Quand il tuait face à face, il avait plaisir à regarder les yeux de sa victime et à contempler la terreur qu'elle éprouvait à voir s'approcher la mort. Mais cette fois, sans savoir pourquoi, il n'osa pas.

Alvaro observa d'autres traits du visage. Il ne remarqua ni parfum, ni maquillage, ni rouge à lèvres. Elle ne semblait pas en avoir besoin. Sa peau ne montrait aucune imperfection. Ses lèvres restaient fermes et n'exprimaient ni peur ni nervosité. Comment était-ce possible quand, d'une simple pression de ses mains, il allait mettre fin à sa vie ?

Enfin, il se décida à regarder ses yeux. Ils étaient d'un noir intense et ne reflétaient pas son propre regard. À travers les pupilles dilatées, il vit luire une petite étincelle, un léger éclat bleuté à l'intérieur de chaque œil. Comme la lumière au bout d'un très long tunnel. Il se sentit attiré par ce rai de lumière froide et se coula dans des profondeurs obscures, insondables. Il éprouva un vif attrait pour l'inconnue et fut saisi d'un violent désir sexuel. Il rougit comme un adolescent à son premier baiser, surpris par cette réaction de son corps, si déplacée. Soudain, il céda au vertige, à un sentiment d'apesanteur, comme s'il tombait dans un abîme, et il eut l'impression que l'air lui manquait. Effrayé, il voulut fuir et se séparer de cette femme étrange, mais au même moment, le temps se figea. Il demeura dans cet intervalle, à la fois imperceptible et infini, qui suit chaque seconde et précède la suivante. Un instant bref, éternel, hors de l'espace et du temps, au cours duquel Alvaro ne pouvait ni broncher ni respirer. L'air semblait s'être raréfié autour de lui. Rien ne bougeait. On n'entendait rien, ni la respiration de la femme ni le crépitement des bougies, ni le clapotis omniprésent de l'eau dans les canaux de Venise. Mais la voix de la femme, un murmure, résonna au fond de son cerveau :

— *Cher Alvaro, tu ne sais pas depuis combien de temps j'attends cette minute.*

Surpris qu'elle connaisse son nom et terrifié par cette situation inusitée, il voulut lui serrer le cou, en finir une fois pour toutes avec le travail qui était le sien, mais il ne pouvait faire le moindre mouvement.

— *Qui es-tu ? Comment sais-tu mon nom ?* pensa-t-il alors. *Nous nous connaissons ?*

— *Tu ne me reconnais pas ? Je devrais me sentir offensée,* dit-elle d'un ton triste. *J'ai été à ton côté chaque fois que tu mettais fin à la vie de quelqu'un.*

— *Mais il n'y avait personne, à part...*

— *Si, Alvaro, nous étions toujours tous les trois, toi, la victime et moi qui faisais également mon travail.*

— *Alors, il faut que tu sois...* Alvaro prit peur, et sa voix se serait brisée s'il avait pu articuler la moindre parole.

— *Oui, je suis celle que tu penses.*

— *Maintenant, tu viens pour moi,* confirma Alvaro saisi de panique.

De nouveau, il voulut fuir, tout abandonner, s'éloigner de Venise et de... cette... Mais il restait paralysé. Il la tenait par le cou, mais c'était lui qui était piégé. Il imagina que tous deux étaient des figures enfermées dans un bloc de résine et représentant une scène de mort pour toute l'éternité.

— *Pourquoi as-tu peur de moi, Alvaro ?* demanda la voix veloutée dans la tête de l'assassin.

Il ne savait quoi répondre. Il était plus désarmé que n'importe laquelle de ses victimes. En fin de compte, celles-ci se trouvaient devant un mortel, lui était devant la Mort en personne.

— *Allons, le moment est venu,* dit-elle et elle ajouta sur un ton de plaisanterie : *Ne crains rien, ça ne fait pas mal.*

L'univers se remit à bouger autour de lui. Les rumeurs de la nuit vénitienne semblaient assourdissantes dans le profond silence. Les mains d'Alvaro, n'ayant plus de force, retombèrent et pendirent, inertes. Son regard restait prisonnier au fond de ces yeux, et il sentit son corps détendu, endormi.

Elle le prit par la main et, avec douceur mais fermeté, le guida vers la porte. Avant de sortir, ayant à peu près retrouvé la maîtrise de soi, Alvaro s'arrêta et jeta un regard en arrière. Sur le sol, au pied de la cheminée, il vit son propre corps inerte, le visage pâle et le regard perdu dans le vide.

— *Mourir, c'est toujours comme ça ?* demanda-t-il, et sa voix sonna étrangement à ses propres oreilles.

— *Non, tu as pour moi une place à part et tu mérites un traitement plus personnel,* répondit-elle et elle ajouta, d'une voix sensuelle : *Allons, mon amour, désormais aucun de nous deux ne se sentira seul.*

Ils marchèrent main dans la main par les ruelles de Venise. Personne n'aurait pu les distinguer des autres couples d'amoureux. Parvenus à un embarcadère, ils montèrent à bord d'une gondole à l'aspect austère. Le gondolier portait un grand imperméable noir et dissimulait son visage sous une capuche. La femme lui lança une pièce de monnaie en or qu'il attrapa en l'air d'une main osseuse et pâle. Une fois que les deux passagers se furent assis, le gondolier appuya la rame sur la *forcola* et fit partir l'embarcation qui glissa en silence le long du canal.

La femme posa la tête sur l'épaule d'Alvaro. Celui-ci respira l'odeur de la chevelure et entoura de ses bras les épaules de sa compagne. Tous deux sourirent quand ils se trouvèrent près d'un autre couple d'amoureux qui, assis dans leur propre gondole, écoutaient un chanteur interpréter *Arriverci Roma* accompagné par un accordéon.

Les nuages s'ouvrirent, et la pleine lune brilla sur la cité lacustre. La lumière argentée effaça les ténèbres dans les canaux et les rues où grouillaient les passants. Mais personne ne vit comment une certaine gondole sortit du Grand Canal, s'éloigna dans la lagune, puis disparut dans le néant. Personne ne pouvait la voir parce c'est seulement à la fin de la vie que l'on peut voir la Mort.

FIN

Ammonite-Mica

(Emmanuelle Fredin)

À F*

... La gargouille aux seins de femme cachés gît parmi les giroflées. Moussue sur ses mains fines. Des traces de larmes de mica miroitent parfois au soleil joueur. Silence. Mi-monstre, mi-belle. Elle se souvient...

*

Caressée, tourneboulée, des mains fortes me palpent, me soupèsent, m'embrassent, enfin me posent. Je suis immobile, grossière. Il marmonne, prend ses outils. Je suis poignardée, coupée, taillée. Je m'épure et ça me plaît. Je me transforme, m'allège, que vais-je être ? Il souffle fort, réfléchit souvent.

— *Voici la plus belle des gargouilles. Monstre à la langue fourchue et bavante ; oreilles multiples et pendantes. Ah ! Elaine, ils t'ont battue... voici quelques cornes et nez crochu. Ils croyaient que tu étais une sorcière, ils t'ont tuée, que me reste-t-il ? Sinon de te faire vivante et tueuse de nuit. Te voici grimaçante, gargouille, avec des yeux de folle, de maudite. Sous ce masque de pierre encore granuleux, il y a toi Elaine et toute ta douceur, tous nos rires. Quelques traits de taille pour des pattes griffues et écailleuses pour cacher tes deux seins si ronds. Tu remplaceras celle qui est tombée. Les précédentes sculptures n'ont jamais été aussi laides.*

*

Je suis terminée. Gautier est pensif, son marteau à la main, il doit penser à Elaine dont j'ai la poitrine, seul morceau tendre de mon corps. Ma bouche ouverte, figée ne peut hurler. Comment crier que j'ai un cœur d'autre chose au milieu de ma dureté, comment crier que j'ai une ammonite cachée que je sens battre ?

Il m'a taillée, sculptée. Me voici hideuse, ma laideur ne peut avoir de nom. Ces caresses n'étaient que mauvaises.

*

Jacques, m'a posée entre deux blocs de pierres lisses. Quelques éraflures au bout de la rigole laissent supposer d'anciennes présences d'horreur.

Je suis au-dessus du vide. Immobile, j'ai la gueule qui dégouline d'eau, d'éclairs, de rage et d'orage. Suspendue, j'aimerais me débattre et m'envoler. Gautier m'a ajouté deux ailes que je ne peux déplier. Maintenant me voilà figée au bout d'une rigole. J'y ferai ruisseler le sang, *leur* sang.

À ma gauche, une sorte de serpent assis aux yeux révulsés et la gueule béante regarde le ciel avec terreur. Il est muet. Quand un peu plus loin à ma droite, je devine d'un regard oblique une vieille gargouille ricanante ; elle m'insulte largement à la vue de ma laideur.

Il pleut. Une pluie froide et drue qui semble amplifier ma colère. Comment dois-je faire pour assouvir mes espoirs de sang ? La lune, ce soir, n'est qu'un croissant. Un premier croissant.

« Premier croissant, la pierre dort ; faut attendre la lune ronde, la pleine et mieux encore la gibbeuse, y'a des choses étranges... » croasse la vieille harpie d'à-côté, suivi d'un rire à vous glacer les électrons.

Je n'ai pas envie d'attendre. J'ai décidé, ce soir de premier croissant lunaire et début de ma vie suspendue dans le vide, de me décrocher de cette rigole.

J'ai l'impression de fermer les paupières pour mieux prendre conscience de mon être pierreux ; mon cœur d'ammonite se réveille totalement, la douleur déclenche les battements des cristaux de mica qui pailletent son centre, je sens leurs rythmes dans mes oreilles horribles ; mes ailes s'enflent doucement et je peux lentement les bouger ; la pluie froide glisse sur mes rares plumes. Une chaleur inconnue me donne le courage de m'arc-bouter. Dans un ultime effort, ma gueule ouverte et dégoulinante hurle. De douleur, de victoire ? Je me décroche de la rigole. Je suis libre. Je plonge dans le vide, des réflexes de vie agitent mes ailes. Je vole. Enfin, je vole. J'ai faim. Faim de sang.

Mon vol incertain s'affirme, le battement de mes ailes s'affermit. Je plonge dans les ruelles sombres. Très sombres, trop sombre ; la faim crispe mes entrailles et un instinct que je ne connais pas me guide vers un homme solitaire et titubant. Je plante alors mes griffes dans ses yeux et j'extirpe deux billes étonnées. La tête ensanglantée, il hurle. Sa bouche ressemble à la mienne : figée, gueulante. Cette force, ce pouvoir m'excitent. Puis je vole comme une maudite, en un vol coulé et silencieux, rasant à toute vitesse les murs des maisons éteintes. Au milieu des pouterles¹, je rencontre un chat blanc hirsute qui se statufie à ma vue.

Je sens le sang, je fonce sur lui et lui broie la tête avec délice. Je suis repue, rougie. J'ai envie de retrouver ma rigole pour digérer avec délectation. Quelques battements réguliers me ressoudent à elle. L'eau tombante me lave, dérougit ma poitrine. Une odeur de fer imprègne cette pluie. Je suis bien.

*

Depuis quelques mois, les habitants de B** ont peur. Aucun quartier n'est épargné. Ceux qui mettent leurs pas dans la nuit risquent fort de perdre leurs yeux. Mille suppositions circulent. On parle de Démon, de folle démente, d'animal sauvage se terrant le jour, et tous supposent que le tueur doit avoir des griffes acérées pour extirper ces organes globuleux. Dès que l'ombre sombre envahit la petite ville et que le ciel pétille, les rues se vident et un silence pesant l'inonde.

Quelques lunes passent. Qui peut imaginer qu'un morceau de pierre puisse être vivant ?

*

Depuis des semaines, les rues sont vides, calmes, même les ivrognes deviennent rares. Il faudra que j'aille plus loin pour trouver des chats ou autres animaux ; ceux du quartier ont péri dans mes griffes. Seuls, des rats ratissent furtifs les rues en quête de possibles repas. Les yeux des ivrognes sont les plus parfumés, les meilleurs pour mes papilles. La vieille harpie d'à-côté m'a fait comprendre que je devais être moins prétentieuse. Que la jalousie l'étouffe ! Si je pouvais avaler ses yeux de granit.

Je vis la nuit. Au début, seul le premier croissant de lune me donnait le vertige de faire la maudite. La vieille harpie d'à-côté ne peut plus voler ; elle vit de rien. Elle vit

¹ escaliers étroits reliant la basse et la haute ville.

de son état de pierre. Pour moi, tout est autre. La griserie de la vitesse, la terreur qu'offre ma laideur, mon désir de sang me disloquent presque tous les soirs. Je suis pierre le jour. Pierre aveugle. Pierre froide. Rien ne peut alors réveiller mon cœur d'ammonite. Rien ne peut faire frémir mes paupières diurnes et fixes.

Pourtant ce matin, à l'heure entre deux chats ; celle qui finit la nuit et qui commence le jour, j'ai senti un regard. Il était trop tard quand j'ai réagi au léger mouvement sous ma poitrine. Dois-je rester éveillée ?

La nuit est tombée et, suite à cette sensation matinale, je suis restée perchée, songeuse. Les sarcasmes de l'horrible à droite sont pléthores ce soir.

— Eh ! toi l'affreuse, la cornue, t'es pas la première à être où t'es. T'es la plus cruelle, pire que toi, y' a pas eu. Tu sais que tu peux te changer ? T'es sur un filon de pierre. Allez, penche la tête, le monstre, regarde donc ; tu vois pas cette ligne un peu bleue qui part du pilier en bas et remonte jusqu'à toi. Le sang t'aveugle tellement que tu vois donc rien ? Cette marque donne la vie, ça peut transformer, et puis un jour tu reviens plus. Tu crèves comme les autres.

Je penche la tête et j'aperçois une veine foncée. Une veine d'obsidienne incrustée dans la pierre blanche qui remonte jusqu'au bas de mon dos, point de rencontre entre la rigole et moi.

— Et je peux me transformer en quoi ?

— En femme, pardi ! En femme tueuse peut-être bien ; mais y' a des mots qui faut pas dire.

— Allez la vieille, dis tout ce que tu sais ; sinon à quoi bon me raconter tout ça...

— Eh bien, la griffonne hideuse, après avoir fait un vœu, tu peux être ce que tu veux, mais la phrase que je vais te dire, il faut pas que tu l'entendes.

— Et quelle phrase ?

— Pierre tu es, pierre tu resteras.

— Et si je l'entends ?

— Tu crèves pour toujours.

Je ne lui réponds pas. Je suis immobile. Immobile au plus profond de moi. Je suis pierre. Totalement pierre. Totalement minérale. Impossible d'être.

Mes vols nocturnes se raréfient. Je ne sais pas si c'est la fatigue du goût du sang ou la curiosité qui m'oblige à rester éveillée, immobile le jour. Mon cœur se réveille légèrement chaque fois qu'un certain homme passe devant cette église, lève la tête et me regarde. Ce n'est pourtant pas la seule personne qui lève son nez pour se remplir la vue de grimaces. Mais lui, c'est le seul à faire réagir mon ammonite. Pourquoi me regarde-t-il ainsi ? Parfois même il s'arrête, me regarde intensément ; y aurait-il dans mon regard quelque chose qui puisse l'intriguer ?

C'est un homme agréable à regarder, je ne sais pas lui donner d'âge. Il ne me paraît pas tellement grand, mais vu de si haut, comment savoir. Il est mat de peau et brun d'yeux. Des cheveux plutôt gris en catogan. Il est souvent vêtu de noir, avec quelques cols et poignets de dentelles faisant ressortir sa beauté brune. Hier, je l'ai aperçu, il portait une sorte de boîte noire à la main. Cet homme me plaît et son regard bon m'attendrit. Je suis maudite, laide à la perfection, assoiffée de sang. Comment pourrais-je être différente ? Une horreur comme moi peut-elle plaire, lui plaire ?

*

Cette horrible bestiole accrochée là-haut attrape toujours mon regard. C'est vrai, j'aime ces bestioles aux rictus figés, immobilisées dans ces pierres. Le regard de la griffonne semble vivant et soutenir le mien ; mon cœur s'affole à chaque fois, je n'en comprends pas les raisons. Moi à qui l'on reproche si souvent d'avoir un cœur de pierre, de ne pas vouloir accepter un peu de bonheur, s'ils savaient qu'une gargouille me met la tête à l'envers... Pensons plutôt au concert de ce soir chez le comte et la comtesse de M*, ces quelques morceaux de luth devraient les satisfaire et me faire oublier cette pierreuse.

— *Vieille d'à-côté, réveille-toi... Comment fait-on pour se transformer ? Réveille-toi donc.*

— *Eh ! Bouscule pas, je dors, tu vois pas ?*

— ...

— *Bon,... bien... d'abord, faut que tu te concentres très fort à la tombée de la nuit ; faut savoir qui tu veux être et où tu veux aller ; et voilà... c'est tout.*

— *Ce n'est pas plus difficile que ça ?*

— *Ben, t'as qu'à faire et tu verras bien si t'arrives.*

Depuis plusieurs tombées de nuit, j'essaye d'être femme. Je m'imagine brune, vive, gracieuse souriante, désirable et désirée. Je m'imagine écoutant les airs de luth de Joffrey. Il s'appelle ainsi, il est musicien. Il me sourit quand il me voit ; je suis toujours minérale.

Ce soir, il fait tiède, j'ai l'impression de m'alanguir. Ce soir sera ma dernière tentative, après je recommencerai mes vols meurtriers. Je me concentre tellement que je ne suis plus qu'un grain de sable...

Ça y est. Je suis vivante. Femme. Femme comme je le désirais. Je respire, mon cœur bat vite, je suis chaude. Je marche, drôle de sensation. Vivante, je suis femme vivante. Le lieu est un salon de musique aux multiples dorures et lustres de cristal, ce brouhaha inhabituel et chaleureux me fait tourner un peu la tête. Je reste au fond de la pièce, debout légèrement cachée. Joffrey est là, ses morceaux s'égrainent et son regard s'est perdu dans le mien au fur et à mesure que les notes glissaient. Mon cœur bat trop vite, j'ai peur, je sors.

Je deviens femme de plus en plus souvent. J'assiste à ses concerts, parfois je le suis. Il me reste toujours l'attrait des ruelles sombres, le goût de l'inconnu de quand j'étais griffonne.

Ce dernier jour d'août, j'ai très envie de lui parler. Le pourrais-je ? La lumière s'atténue lentement, je pense. Je pense qu'il sera de plus en plus difficile de redevenir monstre sans vie réelle. Je pense à tout cela sur le trajet qui mène chez Mme de H. J'entends déjà la musique, un nouvel air vif que je ne connaissais pas. Mais en entrant... je découvre avec stupeur que ce n'est pas lui qui joue. Une grande déception m'envahit, pourvu que cette tristesse ne me fasse pas redevenir monstrueuse. Je repars, j'entends des pas qui me suivent, je me retourne. Joffrey est là, souriant et calme. Il me demande mon nom, je lui réponds.*

— *Elaine...*

— *Je suis Joffrey Encina, luthiste...*

Nous avons beaucoup parlé. Depuis, nos rencontres sont nombreuses et heureuses. Cette nuit, il m'a invitée chez lui ; j'ai accepté, mon ammonite libère quelques grains de mica qui embuent légèrement mes yeux. Il me dit me trouver belle, que mon regard lui rappelle quelqu'un, lui dit quelque chose.

Nous sommes dans sa chambre, vaste et accueillante. Quel plaisir j'aurais à l'effeuiller : dentelle après caresses. Je commence, il continue avec délice à délayer mon corset ; ses mains sont légères et amoureuses... Des mots remplissent lentement la pièce parfumée.

Gautier m'a faite laide, mais heureusement belle comme son Elaine perdue.

Nous sommes nus, Joffrey approche son visage du mien, caresse ma joue et glisse sa main dans mes cheveux.

— Que j'aimerais être sculpteur... mais comme l'on dit : Pierre tu es, pierre tu resteras.

et je réponds sans comprendre ces mots qui s'échappent de mes lèvres malgré moi :

— Joffrey, bois tu pourrais être, bois tu pourrais rester.

Nos lèvres se sont rejointes, des larmes ont coulé sur mes joues. Je meurs.

Je tombe et roule sur le parquet. Je meurs et je souffre d'amour. Je suis redevenue pierre. Pierre. Monstre hideux aux yeux fermés pour toujours. Je meurs. Mon cœur d'ammonite ralentit et libère ses derniers cristaux de mica qui roulent sur mon cou, mes seins si blancs.

Joffrey, n'est plus qu'un morceau de bois, sentant la résine du cyprès d'Italie ; quelques-unes de mes larmes se sont incrustées en lui ; une écharde de son désir a remplacé l'ammonite vide de mica. Qui était-il pour pouvoir se transformer ainsi ?

Longtemps, ils ont cherché Joffrey. Ils ont vidé sa maison ; quelques semaines après, quand ils nous ont trouvés, ils nous ont jetés dans un coin du jardin.

Au fil du temps, le bois a fondu et je suis restée seule parmi les giroflées, un morceau de cyprès au cœur de ma pierre maudite, morte à tout jamais.

FIN

Confession

(Patricia Manignal)

Ma grand-mère est morte lorsque j'étais toute petite et je m'en souviens très bien. Au-dessus de son lit, il y avait un gars tout nu sur une croix en bois, avec d'horribles fleurs qui sentaient mauvais. J'ai vu comme une fumée bleue s'élever de son lit, puis on m'a dit :

« Elle est partie, Liliane, tu n'as plus de mémé.

— Non, c'est pas vrai ! j'ai crié. Vous dites ça parce que je suis petite. Vous avez fermé la porte à côté. Elle est pas partie, elle est là-bas !

Je me suis pris une raclée par mon père et ma tante m'a donné un jus de citron avec des gouttes pour me calmer. Non, fallait pas savoir. Mais, maintenant, je sais. Et Françoise, si elle veut bien m'aider, saura tout elle aussi.

Elle est toute neuve, la petite Françoise, et j'aime bien jouer avec elle. J'en veux à mes parents de me l'avoir cachée. Ils cachent tout. Où vont les morts et les livres de la bibliothèque pour les grands ? On s'est bien régalez toutes les deux. On a fait tomber tous les livres ! Moi, je sais lire et je comprends ce qu'il y a dedans, même sans les lire. Comme ça, un truc.

Je ne comprends pas bien les parents ; ils sont bizarres. Par exemple, ma mère était contente parce que j'avais assimilé mes premières notions de géométrie dans l'espace. L'autre jour, mon père m'a frappée avant de me dire d'aller me promener parce que le chauffe-eau était tombé en panne. D'autres fois, c'était parce qu'un soir je lisais Victor Hugo, ou qu'avec ma sœur, on riait en lisant les poésies d'Arthur Rimbaud. Mon père m'a dit que j'étais un diable, que j'étais responsable de la mort de ma grand-mère.

Je l'aimais, ma mémé. Je n'ai pas pu l'amener où vont les morts. Des fois, je pars quand y'a pas école et je vais me promener au cimetière où elle habite. J'ai marché sur les tombeaux pendant la visite avec mon père et il m'a dit : « Il faut pas. » J'ai demandé pourquoi. Il m'a dit : « Arrête de demander pourquoi. Lorsque les grands disent qu'il faut pas, c'est qu'il faut pas. C'est comme ça. » Je voulais lui demander pourquoi il ne faut pas et ce qui arrive si on fait ce qu'il faut pas et que les grands ne nous voient pas.

Je suis peut-être un diable. Je ne sais pas ce que c'est, mais je vais savoir bientôt. Il faut pas. Il faut pas, mais pourquoi il faut que les mémés meurent et que les enfants n'aient pas le droit de savoir ? Mon père sait des choses et j'aime bien lire ses livres d'astronomie que lui a donné Martini. Il est gentil, Martini. Il doit tout connaître sur le savoir perdu.

Moi, je connais beaucoup et même que la maîtresse a été choquée. Elle a dit que je pensais très vite et que je savais beaucoup de choses. Des fois, elle demande un mot ou un sens que je ne sais pas. Alors, je l'entends dans ma tête et je demande en pensée si c'est ça. Alors, je le dis tout bas, et c'est toujours juste. Il y a aussi une autre chose. Cette chose, c'est les rêves. Il paraît qu'ils sont vivants et vrais et qu'on peut les mettre en vrai. On demande à soi ou à quelque chose qui est là mais qu'on ne voit pas, et ils arrivent. Des fois, aussi, quand on a peur, la chose qui fait peur, elle arrive. Moi, je n'ai pas beaucoup peur car j'ai un gros cerveau.

Je me suis mise à dessiner des choses que j'aime et que j'aimerais donner à ceux que j'aime. Je dessine souvent une maison avec des murs roses. C'est la villa pour mes parents. La nouvelle maîtresse n'aime pas. Elle dit que je ne sais pas dessiner et que j'abîme le papier. Elle est méchante, mais elle a peur de moi. Ma mère dit que la villa, non. Qu'on peut pas. Que c'est trop dur. Alors, je le fais plus souvent.

Je n'aime pas mes camarades. Ils ne me comprennent pas. D'ailleurs, ma mère m'avait dit : « Ne te mélange pas à la racaille du Parc Corsica ; tu n'es pas comme les autres. » Françoise n'est pas comme moi, non-plus ; pourtant, j'aurais bien voulu. Mais elle est autre chose de pas comme eux. Seulement, elle ne se fait pas remarquer comme moi.

Un jour, il s'est passé quelque chose tout doucement, sans que je me fasse remarquer. Non, là, je sais que personne ne m'a vue, ni entendue. C'était la nuit et les parents regardaient la télé. C'était une émission qui parlait de choses que je connais sans les comprendre vraiment mais qui marchent. Je sais que, quand c'est mon tour, je contrôle ces choses. C'est Dieu, peut-être, ou c'est la mémoire. Pas le Dieu qui est mort sur la croix de ma grand-mère et qu'on a enlevé quand elle est morte. On m'a dit que c'était le Dieu des morts et qu'on allait le voir quand on était mort. Alors, mon père était choqué que je veuille mourir. Il fallait être grand et avoir de jolis cheveux blancs comme ceux de ma grand-mère qui est avec l'homme qui est un Dieu que des gens ont tué parce qu'il n'était pas normal. Pourtant, il paraît qu'il n'était pas méchant. Il était gentil et ses copains sont des anges. J'ai rêvé des anges. J'ai même pu leur parler. Mais un jour, j'ai su que c'était fini et j'ai eu peur. Ils m'ont dit : « Leurs âmes avec leurs têtes s'envoleront. »

Il fallait que je rencontre le Diable. C'était important parce que, de toute façon, les gens tuent quand on n'est pas normal. Alors, à la télé, ça parlait d'un savant qui avait fait un "pacte avec le Diable". J'ai aussitôt demandé. Mon père m'a dit que c'était de signer un accord, mais qu'on n'avait pas besoin de papier et que c'était trop compliqué et pas pour les enfants.

Une fois tranquille, et sans la compagnie de Françoise, je me suis mise au lit pour invoquer le fameux Diable, car c'en était trop. Si on ne veut pas que les gens fassent ou désirent des choses, il ne faut pas leur en parler. Je savais que ce n'était pas bien et contraire aux humains, et c'est d'ailleurs pour cela que je l'ai fait. Je pétais sous ma couverture. Je savais que ces choses-là, comme l'alcool ou la sexualité, ont des effets sur l'altération de la conscience. Je l'invoquais, et Je sentis comme ça que ça y était. J'ai également eu un développement sexuel très précoce...

La chose était un point noir ou brillant d'un éclat menaçant. Maintenant, il me fallait l'assumer. Comment allais-je faire et quel pouvoir allait-elle me léguer ? Elle bouffait et rentrait dans des choses lorsqu'elle régnait à la lumière du jour, des jouets ou des pièces condamnées. Sinon, la nuit ou dans l'obscurité (durant les heures diurnes), elle s'installait dans la pénombre à la hauteur de mon regard pour me montrer qu'elle était là et que partout elle me suivait. J'avais des remords. Ça se verrait et ça aurait des conséquences.

J'avais peur. Pas peur de mourir ou de tomber malade ; j'avais l'angoisse de ce fléau inconnu que j'avais fait venir et qui était à moi comme j'étais à lui.

Je continuais de mener une scolarité brillante. Ainsi, j'avais en moi deux choses : le pouvoir de créer et celui de tuer. Mais si celui de créer est volontaire, celui de tuer est indépendant de la conscience normale. La chose s'attaquait à mes rêves et à mes désirs et, parfois, j'étais happée sans raison apparente par des tourbillons de mélancolie. Des objets que j'aimais se brisaient, des gens tombaient malades ou mouraient et je me trouvais dans l'impuissance d'y trouver remède. Je ne pouvais, ne devais pas en parler. Ça craignait. Cependant, la haine arriva assez tôt pour me sauver.

Cette haine n'était pas dirigée contre des personnes qui m'avaient fait du mal. C'était un instinct primal, une envie de détruire et je me cherchais des excuses et des prétextes pour exercer mon excès de violence. C'était mal, mais je m'en foutais. Survivre, c'est être le meilleur et écraser les autres, quels qu'ils soient. Je ne suis pas un vampire classique. Je supporte les miroirs, bien que je me déteste comme je déteste mes semblables.

D'enfant prodige, j'étais devenue enfant-vampire. La chose était méchante et c'est elle qui me rendait malade et qui tuait mes jouets et mes petits camarades. Elle abîmait mes rêves. Je pouvais encore les réaliser, mais abîmés et il y avait une dette que je devais payer en contaminant ou en tuant des enfants de l'école.

Tatie Mélanie ne me ferait plus peur avec son regard fixe et son air bizarre de grosse poupée vieille.

Françoise en avait peur et la toute petite Marythé se cachait quand elle venait nous rendre visite. C'était bizarre car, quand elle venait, comme ça, toute gentille, elle regardait et disait à ma mère : « Oh, Marie. Qu'il est beau, ce truc ! » Et paf ! Le truc cassé, plus de truc !

La chouette tante Mélanie qu'on l'appelait. La petite Marythé lui répéta un jour : « Liliane, elle t'appelle La chouette ; elle dit que tu as de drôles de yeux et que tu portes malheur. » Elle a été choquée et pas contente, tante Mélanie. Le cercle de famille essaya donc de dissiper le malaise. Oui, c'est vrai qu'elle était bizarre et qu'elle portait malheur. Lorsqu'elle avait des copines, on les voyait d'abord bien portantes, ensuite malades, puis mortes comme "Il est beau, ce truc, Marie." Pareil. Ma mère aussi avait des problèmes quand elle venait, et ensuite, la chouette tante revenait pour voir si ça avait bien marché.

Je savais qu'elle m'aimait car elle disait toujours avec émerveillement que j'étais bonne à l'école et un petit génie, que j'avais de beaux cheveux. Je suis devenue plus méchante qu'elle...

À l'école, j'avais dit bonjour à une copine et je voulais jouer avec elle. Elle avait refusé en faisant la fière. Quelques jours plus tard, je n'y pensais plus, mais il lui est arrivé un malheur. Elle était toute bizarre, bloquée ; on aurait d'abord cru qu'elle boudait ou qu'elle faisait la comédie. Mais elle ne faisait pas la comédie et il a fallu appeler les parents. Raide avec la tête en bas et les épaules voûtées, comme ça, au fond de la classe près de la chaise, avec sa veste verte et son truc rouge. Personne n'a pu savoir ce qui lui était arrivé. Elle avait pas qu'à faire la fière avec moi. J'ai mangé ses rêves, son âme, tout. Voilà ce qui arrive lorsqu'on se moque de moi ou qu'on ne me sert pas ! Avis à la population : il ne faut pas me mettre en colère.

Françoise a fait des progrès et elle a décidé de me servir pour avoir de beaux jouets, un vélo et de bonnes notes à l'école. Je lui en mange pas mal, des rêves ; mais je vais arrêter parce qu'elle est maigre et qu'elle a vomi. Quand elle ira mieux, on recommencera à jouer aux poupées pendant les jeux de l'école. Elle est devenue bien meilleure que moi en poupées ; mais en vampire, je suis très bonne pour mon âge, y'a pas à tortiller. Elle, elle a un beau pays de rêve bien suivi où elle se promène.

J'ai appris à lire les rêves très-très vite et je peux même y mettre de nouveaux objets et les faire changer. Je peux aussi copier ou voler sans retour des rêves entiers. J'ai beaucoup de rêves de côté, mais je continue à faire mon œuvre car c'est

très amusant de les voir se tordre, pâlir, devenir vieux et perturbés. Ils n'avaient pas qu'à m'embêter, d'abord.

Maintenant, je n'ai plus de problèmes. Tout le monde m'admire et me craint. D'ailleurs, c'est comme ça qu'il fallait faire. Y m'aiment pas, moi non plus. Je me sens toujours très seule, alors, je les vampirise pour qu'ils soient jaloux de moi. Ensuite, viens voir comme ils ont bien mal !

À la télé, j'ai vu un film bête qui s'appelle *Dracula*. Le vampire a peur des croix, des miroirs et il boit du sang. J'en ai bu hier de ma copine Chantal. Elle a eu mal et elle va tout dire à sa mère et à la maîtresse, et à la directrice. Moi, je m'en fous de sa mère, de sa maîtresse et de la directrice. Si elles sont pas contentes, je les tue ou j'en fais des choses mortes comme à Pétronille qui ne vient plus depuis qu'elle est tombée malade. Je leur ai dit, d'ailleurs. On peut pas me reprocher de le faire en traître. Ils me croient pas, y'en a. Mais tout le monde me craint et me respecte. Chantal, ça m'a rien fait de plus, le sang que je lui ai bu, mais je n'ai plus faim. Elle a été punie. Bien fait ! Elle n'avait qu'à se tenir tranquille...

Je suis rentrée à la maison et mon père m'a donné une correction comme il ne l'avait jamais fait. D'habitude, c'est Maman qui me les donne fort comme ça avec le martinet trouvé à la plage. Mais Papa, il m'a beaucoup cognée et j'étais toute rouge, puis bleue et ils m'ont enfermée dans ma chambre sans manger. D'ailleurs, j'avais pas faim, avec tout ce que je lui avais bu, à cette idiote de Chantal. Mon père m'a dit que je savais mieux que lui pourquoi j'étais frappée et que je serais punie de télé pendant quarante jours. Mais que j'irais quand même à mon école, même toute bleue. Et que, s'il le fallait, j'irais en pyjama. Je ne pense à rien d'autre qu'à me venger de ce que mon père m'a fait là. Je vais lui faire des choses que je ne connais encore pas. D'abord, il va faire de bons cauchemars et je vais mettre sa saloperie de télé en panne. Qu'il me frappe, ça va, mais privée de télé, je n'aime pas du tout. De toute façon, ils vont tomber. J'ai tous les moyens de les faire tomber tous.

Je suis retournée à mon école débile. Pourtant, j'ai pas besoin d'y aller. Je ressens, vois et comprends à distance. J'écoute, comme ça, pour voir s'ils disent ce qu'ils pensent. De temps en temps, c'est très intéressant et c'est rigolo. Ils sont peureux, les gens, si vous voyiez ! Moi, j'ai jamais eu peur. Déjà toute petite, je marchais sur les tombeaux. En revenant, je dis à mon père que s'il recommençait à me frapper, je ferais venir tante Émilie et le fantôme de Mémé. Maman m'a grondée et m'a dit que si je n'étais pas obéissante, ils me mettraient en pension et que je ne pourrais plus voir ma sœur Françoise, ni m'amuser, et qu'il n'y aurait que des sœurs et que je deviendrais sœur s'ils me gardaient, et que quand on est sœur on se fait raser les cheveux et on porte un voile sur la tête et qu'on vit dans une maison toute pleine de sœurs, dans la campagne et qui se taisent et travaillent tout le temps pour aider les gens.

Aider les gens, quelle horreur ! Je ne veux surtout pas être une sœur. En pensée, je m'en fous. Mais je ne sais pas s'il y a la télé, là-bas. Mais je pourrais peut-être bien m'amuser avec les petites camarades de pension. Et je pourrais bien les terroriser si elles me font du mal, ou comme ça, gratuitement, pour m'amuser tellement que je m'ennuie.

Je sais pas ce que je vais faire quand je serai grande mais, en tout cas, je serai mieux que tout le monde. Ils verront que je sais me débrouiller, puis y'aura plein de

garçons qui rêveront de moi. Je sais bien faire rêver et je sais bien me servir de tout, avec les rêves.

Chantal est devenue vampire, comme Dracula à la télé. Hier après-midi, elle a mordu un garçon qui avait dû lui pincer les seins, ou autre chose de pas sympathique. Henri, le petit merdeux, n'arrête pas de vouloir "niquer" et il me fatigue. Il m'a tellement pincée que j'ai eu mal et il riait. Il aura un cancer du poumon, j'ai dit, comme ça. Et il l'a eu.

Il y a des gens qui ont plein de talent, comme faire de la musique, guérir les maladies, réparer les télévisions ou jouer au football ; moi, j'ai un don que personne n'a comme ça. Je suis vampire. Je n'aurai pas besoin de m'inquiéter de ce que j'aurai ou de ce que je deviendrai. Vampire, on l'est toute sa vie. J'ai demandé à un monsieur qui parle parfois avec la maîtresse et qui est très intelligent. Il m'a dit que oui. Je croyais qu'il allait dire : « Les vampires, ça n'existe pas. » mais lui, il y croit.

C'est bête, un peu, parce que si j'ai envie d'être autre chose qu'un vampire, ça marchera pas. Même si je me fais sœur ? J'ai entendu une voix dans ma tête, douce, aiguë et aigrette : « Non, Liliane, tu ne seras pas sœur. Les vampires n'ont jamais envie d'être des sœurs. » C'était une voix que je connais bien : la voix de Tante Émilie. Je le savais que c'était un vampire. C'est elle, ma marraine. Tout ce que je suis, je le lui dois.

Un autre jour, j'ai trouvé quelque chose d'autre et de pas normal. Maman ne s'appelle pas Marie, mais Marguerite. Marguerite Chopin, comme son ancêtre, le plus célèbre vampire féminin. Maman m'a dit qu'elle n'aimait pas son prénom et que c'était pour cela qu'elle avait voulu en changer, que les gens qui disent que Marguerite Chopin était un vampire sont des menteurs. Que c'était une femme très bien, mais qu'elle s'habillait en noir tout le temps, marchait et chantait la nuit sur les tombes et n'allait jamais à l'église. Une femme très bien ? Moi aussi, alors, je suis quelqu'un de bien. Pourquoi Papa m'avait-il dit que marcher sur les tombes, fallait pas ? Peut-être qu'il voulait me cacher mon héritage et qu'il désirait retarder la naissance et le développement du phénomène...

Maman travaille la nuit et dort l'après-midi, mais elle n'est pas un vampire. Peut-être qu'elle aurait pu, mais elle n'a pas voulu. Moi, j'ai été choisie. Mais c'est bizarre que mon père ait enlevé la croix du dessus du lit de Mémé quand elle est morte. Pourquoi il a fait ça ? Je me rappelle : j'ai toussé en respirant ces horribles fleurs toutes sèches. Des fleurs pour éloigner les vampires ? Si je comprends bien, c'était elle ou moi. Voilà pourquoi il disait toujours : « Tu as tué ta grand-mère. » Mais j'étais si petite que je ne comprenais pas. Pourtant, le mal était fait avant même que je fasse le pacte, à cinq ans, dans ma chambre. Seulement, je n'étais pas responsable. Je ne le faisais pas exprès.

J'aimais beaucoup ma grand-mère qui m'appelait Mon petit angelot. Ça m'a fait beaucoup de peine quand elle est morte. Je n'ai d'ailleurs plus aimé après. Je ne sais pas où on peut apprendre à aimer. Peut-être en rêve ? Il existe peut-être d'autres vampires spéciaux qui aiment et donnent le pouvoir d'aimer au lieu du pouvoir de tuer. J'attends et j'ai peur car, s'ils sont vampires, ils pompent d'abord ce qu'il y avait avant.

Je ne sais pas comment il me faudrait vivre si je ne devais qu'aimer. Quel pouvoir peut donner l'amour à quelqu'un qui est né vampire ? Quel pouvoir peut-il apporter à ces humains normaux que j'ai tués avec tant d'audace ? Nous autres

vampires sommes faits pour vivre dans la solitude. Lorsqu'on en souffre, c'est par état de manque. L'amour, est-ce autre chose que l'état de sevrage vampirique ?

Dans mon école, j'ai rencontré beaucoup d'enfants qui n'aimaient pas les autres et je lisais dans leurs pensées qu'ils faisaient la plupart de leurs gestes par obligation. Même jouer. Tout y était bien joué (comme au théâtre), mais le cœur n'y était pas. Faisaient-ils cela juste pour tuer le temps ou pour fuir ? Pour fuir... Bonne idée. Pour fuir quoi donc ? Eh bien, je crois que c'était pour échapper à cette maladie du vampire. Un peu celle qui a cloué Pétronille sur place, mais il n'y en avait pas qu'une, de maladie ! Le vampire comme moi, il va vers les gens et il en a besoin. Certains s'autodétruisent...

Je me demande pourquoi Maman n'est pas vampire. Je ne sais pas si ceux qui sont vampires ont plus de chance. Mais j'ai entendu dire à la télé qu'une petite fille s'était suicidée en sautant d'une fenêtre de H.L.M. par manque d'amour. L'amour c'est dangereux puisqu'on se suicide si on en est sevré. On ne peut donc pas être heureux sans partage, en amour. Il y en a peut-être qui aiment être aimé, mais qui n'aiment pas. Moi, je ne sais pas. Je ne sais pas si c'est bon d'aimer. En tout cas, je vais repartir manger.

J'ai l'âme aspirée par des tourbillons terribles, comme si j'allais tomber et comme si ma carcasse se compressait à l'intérieur. La nourriture humaine ne me suffit plus. Qui vais-je tuer ? Tiens, ça alors ? Qui ? Être sélective ? Ca ne va pas. Je vais tuer la première chose vivante venue, en commençant par mon bras.

Ah, quelle horreur ! Putain, j'ai de drôles de mains. Je vois mes mains, des mains avec une chair toute spongieuse, comme si j'avais une maladie ou carrément pas d'os. Je souffre.

Je vais me voir dans la glace. Mes yeux sont bizarres, avec les pupilles dilatées... Le reste du corps est mal-portant. Mes mains, là... Quelle horreur ! Je vais être obligée d'enfiler une paire de gants pour sortir étrangler quelqu'un. Si Maman voyait mes mains. Mon... je ne sais pas quoi. Je ne sais pas si j'ai le droit de dire « Mon Dieu ». Aargh ! Ça fait mal. Mes yeux, mes dents, mes mains... Du sang, vite ! Tant pis, je vais me faire le petit chat de Marythé. J'ai trop mal !

Le petit chat est mort. Je vais le descendre avec les poubelles de midi. Ça va mieux, mais j'ai encore des malaises. Je vais chercher quelqu'un pour terminer ma croissance...

Je suis rentrée chez moi après avoir tué un copain de jeu qui voulait *niquer*. J'ai eu mal au ventre. J'ai saigné, saigné ! J'ai mes règles. Je ne suis plus une enfant...

FIN

Noces de loups

(Jenny E. Kangasvuo)

Titre original : *Riding wolfhood*. Traduit de l'anglais par Pierre Jean Brouillaud.

Ma chère petite, assieds-toi et écoute mon histoire ; non, n'aie pas peur ! Assieds-toi ici, à côté de moi... assieds-toi. Ne tremble pas comme ça. Je veux simplement que tu écoutes... Tu as de beaux cheveux, ma chérie.

Autrefois, il n'y a pas si longtemps, tu ne le croiras pas, mais j'étais aussi jeune, aussi jolie que toi. Tu as des cheveux dorés, et les miens étaient brun foncé, mais, c'est vrai, toutes les gamines sont si jolies. Ma peau était douce et mes yeux étaient bleus, ils le sont toujours. Regarde bien mes yeux. Regarde ! Est-ce qu'ils ne sont pas bleus ? Oui, oui, ils le sont. N'essaie pas de te sauver, ma chérie.

Le jour de printemps où je me suis mariée sentait l'herbe et le lait, comme c'est le cas les très rares jours de printemps. J'étais habillée de soie blanche et de velours vert. Un poète aurait pu écrire un sonnet sur ma beauté. J'ai entendu les compliments de ma famille et de mon fiancé ; après chaque compliment j'étais encore plus jolie.

Ne fais pas cette grimace, chère petite, et ne prends pas cet air méprisant. J'étais une beauté. Toi aussi, ma chérie, tu deviendras vieille et laide ; alors une belle enfant fera la grimace en te voyant. Moi aussi, j'ai fait la grimace aux vieillards, quand j'avais ton âge. Et, pour ça, le destin m'a punie.

Mais parlons de mon mariage. J'étais la fille unique d'une riche famille. J'avais été dorlotée, gâtée. Mon père avait arrangé mon mariage avec le fils aîné d'une famille bourgeoise. Cette alliance unirait les deux familles et les rendrait plus riches encore. Le mariage était aussi une bonne chose pour moi. Le marié avait quelques années de moins que moi, et je pourrais le mener par le bout du nez. Bien sûr, je ne l'aimais pas, mais je le trouvais assez beau pour partager mon lit.

Cette union était un arrangement entre deux familles, mais c'était mes noces, à moi. Je les avais préparées, dans le moindre détail, avec ma mère. J'occupais la place d'honneur à la grande table. C'était mon jour et, après avoir bu un peu de vin, reçu quelques baisers du marié et dégusté un excellent rôti de veau, je me sentais le centre de ce petit monde. Tous me regardaient – mon père, mon beau-père (d'un œil un peu coquin), mon fiancé. Les dames, à l'exception de ma mère qui était très fière, avaient des regards d'envie, et je n'ai pas caché le plaisir que j'en éprouvais. Il y avait près d'une centaine de personnes à notre mariage, mais les deux familles réunies occupaient la même table.

La chose s'est produite alors que mon père portait un premier toast en l'honneur des mariés.

Une dispute avait éclaté à la porte principale qui était restée ouverte pour permettre aux invités d'aller et venir. De ma place, je voyais très bien cette porte : l'un de nos domestiques élevait la voix en s'adressant à une vieille sorcière et à un enfant malpropre. J'espérais que le domestique allait s'en débarrasser. Les cheveux de la mégère étaient si emmêlés qu'on aurait dit de la mousse et l'enfant était en haillons, si sale que je ne pouvais savoir s'il s'agissait d'un garçon ou d'une fille.

Mon père était troublé par la présence de ces mendiants, mais il a poursuivi son discours. Les mendiants sont sortis, et le jour des noces a retrouvé tout son éclat.

Puis c'était le tour de mon beau-père de proposer un toast. Et, au milieu de son discours, les mendiants sont rentrés dans la salle du banquet par une porte latérale. Ils avaient une attitude très humble, sont restés silencieux et ont attendu la fin du discours pour commencer à tendre la main. Mon beau-père ne les a pas remarqués, mais j'ai vu que mon père les fixait d'un air courroucé.

Le discours terminé, la vieille sorcière s'est mise à mendier et a promis de nous bénir, moi et mon époux, si nous leur donnions, à elle et à son gosse, du pain et

peut-être un peu de viande. J'ai frissonné à l'idée de recevoir la bénédiction de cette créature. Mon père s'en est aperçu et a ordonné aux domestiques de jeter les mendiants dehors.

« Tu oses demander de la viande destinée à nos invités de la noce ! Nous n'avons pas besoin de ta bénédiction, mendicante ! »

La vieille et l'enfant parurent prendre peur et s'enfuirent. Comment pouvaient-ils être aussi répugnants ? J'ai décidé que je ne ferais jamais l'aumône à des êtres aussi sales, aussi laids, seulement à ceux qui savaient rester propres et nets.

Le calme et la joie ont régné pendant un moment. J'ai mangé de la confiture et bu quelques gorgées de vin tandis que les toasts continuaient. J'ai reçu tant de compliments pour ma beauté, ma prudence et mes bonnes manières que je commençais à m'en lasser.

Quand j'ai senti le premier élancement, j'ai pensé que j'avais trop mangé. Peu après, la douleur s'est aggravée, et j'ai cru qu'on m'avait empoisonnée. Alors, l'enfer s'est déclenché.

La souffrance la plus atroce que j'ai jamais ressentie, une souffrance comme personne d'autre n'en éprouvera sans doute jamais. J'ai accouché, ma chérie, comme tu le feras un jour. Accoucher est très douloureux, et le jour de mes noces, j'ai eu l'impression que tous mes muscles, tous mes organes accouchaient.

J'ai chancelé, essayé de me raccrocher à la main de mon père, mais j'ai vu qu'il chancelait lui aussi. Mon mari semblait en proie à de terribles convulsions, et ma belle-mère était pliée en deux par la douleur. Je souffrais tellement que j'y voyais à peine, mais ce que j'ai vu n'était pas différent. Tous les membres de nos deux familles se tordaient de douleur. Le frère cadet du marié essayait d'agripper la main de sa mère, ma tante était tombée sur le sol, et son corps était agité de spasmes violents, ma grand-mère par alliance se cognait la tête contre la table.

Personne ne nous est venu en aide. Les invités sont partis dans le désordre, et les serviteurs se sont enfuis.

Mes oreilles tintaient, mais j'ai entendu la voix claire d'un enfant. « Maintenant, ils gigotent et ils tremblent ! » Au milieu de la salle de banquet se tenait le rejeton de la mendicante. Je ne pouvais toujours pas voir si c'était un garçon ou une fille, mais il restait calme et paraissait plutôt amusé. Il nous a regardés un moment, puis il est parti en courant, et j'ai aperçu ses pieds nus, sales.

Les convulsions empiraient. J'ai entendu quelque chose qui se déchirait ; j'ai compris que c'était ma robe de mariée. J'ai fermé les yeux et ai gémi, j'ai essayé de palper mon corps, mais mes mains ne m'obéissaient plus. J'ai entendu des cris autour de moi, mais je ne pouvais pas les identifier. Tout mon corps vibrait, et j'aurais voulu mourir.

Puis, tout à coup, je me suis sentie bien.

Et pas seulement parce que la douleur avait cessé. J'avais une impression de stabilité, de contentement. J'ai essayé de me lever mais je me suis prise dans les lambeaux de ma robe de mariée. Je les ai tordus et les ai déchirés avec mes dents pour me libérer. Alors je me suis levée et, un instant, tout a été normal. Le silence régnait dans la salle.

Il s'était fait un étrange équilibre.

Puis j'ai de nouveau entendu la voix de l'enfant : « Ils ont été changés en loups. » L'enfant se tenait au milieu du plancher et nous regardait, sans crainte.

J'ai regardé autour de moi et j'ai vu le marié qui s'arrachait aux loques qui avaient été son costume. Je l'ai immédiatement reconnu à son odeur. Je suis allé

vers lui, et il s'est agenouillé devant moi, oreilles et queue basses. Il a léché mes lèvres et je l'ai laissé faire. Père est venu, m'a regardé dans les yeux et j'ai baissé la tête. Mon mari lui a également léché les lèvres, moi non.

Bientôt, tout le monde était autour de nous, et tout le monde se reniflait. Un moment, j'ai cru que mon père et mon beau-père allaient se battre. Ils grondaient, découvrant leurs crocs, la queue et la tête levées. Mais c'est mon père qui a soutenu le regard ; mon beau-père a baissé la tête et a cédé.

J'étais désorientée mais lucide. La profusion d'odeurs donnait le vertige, mais je les identifiais toutes. Odeur d'un bébé non sevré, parfum d'eau de rose, senteurs de rôti et de pâté de légumes.

« Dehors, les loups ! Dehors ! Dehors ! » La vieille sorcière était entrée. Sa puanteur nous a tous horrifiés. Elle nous a expulsés à coups de baguette. « Au bout de sept années, vous pourrez mendier votre pain et votre viande, et, si vous l'obtenez, vous redeviendrez des êtres humains. »

Nous avons traversé le village, au pas de course, vers les bois qui sentaient le pin, le gibier, la sécurité. Personne ne s'est mis en travers de notre chemin.

Nous étions dix loups errants, solitaires réunis en une meute. L'odorat nous guidait : senteur des déjections récentes d'un daim, d'une carcasse en décomposition, d'un veau égaré. Nous étions comme une portée de chiots libres pour la première fois au sein d'une forêt. Et, en un sens, c'est bien ce que nous étions : des chiots inexpérimentés, insouciant.

Nous n'avions pas eu de parents attentionnés ni de semblables pour nous apprendre à jouer, à chasser et à vivre en harmonie, sans bagarre. Oh ! Il y avait bien quelques bagarres : tout le monde acceptait l'autorité de père, mais mon oncle et mon beau-père se sont battus jusqu'à ce que l'oncle prenne une place supérieure à celle du beau-père dans la hiérarchie. Ma mère et ma belle-mère se montraient les dents, et moi aussi. J'étais plus forte que ma mère, mais qui accepterait de combattre celle dont on a bu le lait ?

Au début, chacun chassait pour soi. Combien de temps, je ne sais pas, le cerveau des loups n'a pas un sens très strict du temps. La sorcière qui nous avait jeté un sort savait que nous ne tiendrions pas le compte des sept années qu'elle avait fixées et que, selon toute vraisemblance, aucun de nous ne retrouverait forme humaine.

Mais je l'ai retrouvée, ma chérie, et bientôt tu apprendras quel genre de drames j'ai dû subir avant d'en arriver là. Je vois que mon histoire t'enchanter. Bien !

Les bois n'étaient pas très étendus, et la plupart des loups qui vivaient dans la région ont fini comme fourrures. Les villages étaient très proches les uns des autres, et des sentiers découpaient la forêt. Tout véritable loup aurait flairé à distance l'odeur de l'homme, mais nous avons vécu avec cette odeur, et elle nous était devenue naturelle.

Nous ne savions pas ce que cela voulait dire : être un loup, et n'avions pas le temps de bien le comprendre. Il n'y avait pas d'autres loups pour nous l'apprendre, et, s'il y en avait eu, ils nous auraient évités. Certains d'entre nous auraient pu se joindre à une meute en acceptant un statut inférieur, mais, pour père, c'était impossible.

La première chasse en commun est due au hasard. Mon mari, ma mère et moi étions en train de jouer à nous attraper par la queue quand nous sommes tombés sur un lapin qui sortait d'un buisson. Nous l'avions flairé mais nous ne nous en étions

pas vraiment préoccupés. Nous l'avons entouré, et soudain le jeu est devenu plus sérieux. Nous le suivions à la course, moi d'un côté, mon mari de l'autre. Quand il a brusquement fait un bond, mère l'a attrapé.

Nous avons d'abord été surpris : comme c'était facile ! Et pourtant les lapins ne sont pas une proie aisée, car ils sont rapides et imprévisibles, tout au moins pour des chasseurs aussi inexpérimentés que nous. Nous nous sommes partagé le lapin tranquillement et en silence. C'était notre premier repas en commun.

C'est ainsi, par la chasse, que notre meute s'est lentement formée. Père était le chef ; mais mère venait aussitôt après dans la hiérarchie. Elle se révéla très douée pour la chasse ; on attrapait facilement le gibier quand c'était elle qui menait. La chasse nous procurait plus de nourriture que nous ne pouvions en manger, et, pour la première fois, nous avons la possibilité de partager. Grand-mère avait elle aussi de quoi manger, même s'il lui était impossible de se joindre à nos expéditions. Nous chassions le daim et même l'élan, mais cela a valu à mon oncle une côte cassée quand un élan lui a donné un coup de patte.

Nous nous nourrissions de la viande abondante l'été, nous jouions ensemble et nous nous caressions. Quelquefois nous hurlions en chœur. Et alors nous avons beaucoup plus le sentiment d'appartenir à une collectivité que nous ne l'avions eu durant notre vie d'humains ou que je ne l'aurai jamais.

Tous les étés sont merveilleux, mais ce premier été de notre vie de loups a été le plus mémorable. Senteurs et parfums étaient si nouveaux, si frais ; la chasse nous procurait plaisir et nourriture.

Par contre, le premier hiver a été pénible. Nous avons chassé ensemble pendant l'été, mais nous étions encore maladroits. Et la partie se révélait beaucoup plus difficile à jouer. On a beaucoup moins de mal à chasser un beau daim bien dodu à travers les prairies qu'à chasser sur la neige une proie amaigrie.

Grand-mère est morte durant l'hiver. C'était triste, mais les personnes âgées survivent difficilement durant cette saison. Nous nous sommes résignés à sa mort et nous avons attendu le printemps.

Au printemps ma mère est entrée en chaleur. C'était quelque chose que nous n'attendions pas. Ma mère avait l'air d'une jeune chienne à qui cela arrive pour la première fois. Elle ne savait pas ce qu'elle devait faire, comment se comporter dignement avec les mâles. Père était son partenaire, mais, en fait, la plupart des mâles de la meute l'ont couverte. Les années suivantes, cela n'aurait pas pu se reproduire : ma mère ne l'aurait pas permis, et les autres mâles l'auraient respectée. Mais l'odeur de ma mère en chaleur pour la première fois était trop nouvelle et trop délicieuse pour qu'il soit possible d'y résister.

Sans doute fallait-il qu'il en soit ainsi. Mère était grosse, et elle a donné naissance à sept petits qui avaient plusieurs pères. Le flair nous permettait de sentir qui était le père de chacun, et ces louveteaux ont fait de nous une véritable meute. Ces petits étaient notre richesse, notre raison d'être. Ils nous procuraient joie et amour. Nous étions tous prêts à jouer avec eux, à leur régurgiter la nourriture, même si nous devions nous en priver.

Nous avons creusé un terrier près d'une rivière. Les petits grandissaient, et, bien que l'un d'eux n'ait pas survécu, nous formions une meute efficace de chasseurs quand est venu l'hiver. Les louveteaux sont devenus de meilleurs chasseurs que nous, qui avons appris si tard.

Les années suivantes, nous avons mené une vie tranquille, heureuse. Bien sûr, des querelles se produisaient, des louveteaux plus forts que les autres se disputaient et partaient. Ces jeunes ont formé une autre meute, et nous avons marqué nos territoires. Après quelques bagarres, il a été facile de vivre ensemble. La nouvelle meute ne s'est pas aventurée sur notre territoire, et nous avons respecté le sien.

Un automne, mère est passée à travers une glace trop fine et s'est noyée. Il en est résulté un certain désordre, mais une nouvelle hiérarchie s'est très vite établie. Père vieillissait, et le plus jeune frère de mon mari l'a défié. Père a évité son regard et ne lui a pas montré les crocs. Moi, je n'avais pas besoin de lutter avec qui que ce soit : ma place dans la hiérarchie des femelles venait immédiatement après celle de ma mère.

J'ai appelé mon « mari » le mâle qui m'avait épousée ce lointain matin de printemps, mais c'est son cadet qui est devenu mon véritable partenaire. Mon « mari » était timide et obéissant et n'a jamais tenté de progresser dans la hiérarchie. Le cadet était le mâle le plus vigoureux et le plus avisé de la meute. Tout naturellement, il en a pris le commandement.

Il était juste, il s'occupait des jeunes et des vieux, il ne recherchait pas la bagarre et il était très tendre. Gai et drôle aussi. Je me plaisais en sa compagnie, et quand je me suis trouvée pour la première fois en chaleur, au printemps, je ne demandais qu'à copuler avec lui. Ce fut quelques semaines intenses. Il m'a couverte à plusieurs reprises, souvent plusieurs fois dans la même journée. Je n'ai pas eu à repousser les autres mâles : mes jeunes frères n'avaient pas l'âge, et les aînés étaient trop vieux.

L'été, j'ai donné naissance à une portée de louveteaux superbes qui sentaient bon. Je les ai léchés avec soin, ai coupé leur cordon à coups de dents et ai mangé le placenta. Quand ils tétaient mon lait et que la faim leur faisait pousser des petits gémissements, j'étais au comble du bonheur. Je ne me rappelais pas ma vie d'être humain, car je n'avais pas de raison de penser au passé, pas plus qu'au futur. J'aimais mes petits et mon compagnon. Nous étions de bons chefs de meute capables d'assurer la sécurité et la nourriture des nôtres. Ce qui suffisait.

Mes petits prenaient de la force et étaient en bonne santé ; notre meute devenait trop nombreuse. L'une de mes filles partit quand elle en eut l'âge – elle n'a pas essayé d'acquérir une meilleure place dans la hiérarchie, elle était trop avisée pour cela, mais, d'autre part, elle était trop forte et trop volontaire pour rester. Elle a trouvé un autre loup solitaire avec qui elle a formé une troisième meute dans notre forêt. Ils disposaient d'un petit territoire dont les limites changeaient sans cesse, mais le nôtre en était réduit d'autant.

Les bois ne permettaient pas l'existence de trois meutes. Le gibier se faisait rare, même en été. Et, avec l'hiver, l'inévitable s'est produit.

Cet hiver-là se révéla plus dur encore que les précédents. Il n'y avait presque plus de daims, et ceux qui restaient s'en allaient. Nous vivions de nouveau sur le petit gibier, ce que nous avons cessé de faire une fois passé le premier été. Il nous fallait chasser tous les jours pour nous mettre quelque chose dans l'estomac. Fini les jours tranquilles dans la chaleur d'un terrier près d'une carcasse d'élan qui assurait notre nourriture pendant plusieurs jours. Notre grande meute souffrait de la faim.

Au milieu de l'hiver nous avons l'impression de n'avoir connu que cette morsure de la faim, j'ai décidé que cela ne pouvait pas continuer. Il y avait des villages autour de la forêt, et si l'odeur des humains était terrifiante, mourir de faim l'était plus

encore. Sept d'entre nous se sont rendus de nuit dans le village. Nous essayions de passer inaperçus dans toute la mesure du possible, mais sept loups ne sont pas invisibles. Dans le village, nous sentions l'odeur de nos semblables, y compris celle de ma fille. J'ai compris que le village était désormais la dernière source possible de nourriture pour toutes les meutes de la forêt.

Un chien aboya à notre approche. Mon frère lui brisa aussitôt les reins. Le chien dégageait une odeur étrange, assez semblable à celle d'un loup, et s'il s'était agi d'une femelle en chaleur, il l'aurait couverte au lieu de la tuer. Maintenant, c'était de la viande.

Nous avons pénétré dans la bergerie qui se trouvait à l'orée du bois. Les moutons étaient là ; nous en avons tué plusieurs – tous ceux que nous avons pu. C'était facile, et bientôt la bergerie dégageait une délicieuse odeur de viande. Nous avons mis en pièces un agneau et nous l'avons mangé, pour reprendre les forces, puis nous avons commencé à traîner nos proies jusqu'à notre abri.

Cette nuit-là, nous avons mangé tout notre content. Nous avons rempli nos estomacs vides, et il nous restait encore de la nourriture. Nous pouvions nous reposer et oublier quelque temps la chasse aux taupes. Mais nous ne profitons pas vraiment de ce repos : nous étions épuisés, l'hiver n'avait pas cessé. Bientôt, la faim reviendrait.

Mais la plupart d'entre nous ne devaient plus connaître la faim. Les habitants ont attaqué notre abri deux jours seulement après notre visite dans leur village.

Je ne me souviens pas très bien... l'horreur et le chagrin obscurcissent la mémoire de l'incident. Je me rappelle la terrible odeur du sang des loups, mes enfants qui hurlaient de douleur, le choc des arquebuses et les cris des hommes. J'étais moi aussi à la tête de la meute, mais je ne pouvais rien faire. Nous avons essayé de nous défendre individuellement et collectivement, mais les hommes ont anéanti la meute. Je me rappelle avoir vu mourir mes compagnons, les uns après les autres.

Je me demande pourquoi je ne suis pas morte ce jour d'hiver. Peut-être ai-je été épargnée pour raconter cette histoire. Tu m'as écoutée attentivement, ma chère enfant, mais il n'y aura pas de fin heureuse à cette histoire.

Je me suis cachée dans un terrier de renard que j'ai agrandi et j'ai de nouveau vécu en me nourrissant de souris. J'ai parcouru la forêt, mais n'ai pas trouvé trace d'autres loups en vie. Les odeurs qui marquaient notre territoire s'effaçaient. J'en ai plusieurs fois marqué les limites avec mon urine, mais j'y ai bientôt renoncé. Il n'y avait plus que moi pour les flairer.

Par une splendide journée de fin de printemps, j'ai rencontré une jeune fille qui cueillait des herbes. La journée était aussi belle que celle de mes noces, mais de celle-là je ne me souvenais plus.

La fille m'a fixée, mais elle n'avait pas l'air particulièrement effrayée. Elle avait rempli ses paniers d'herbes diverses et était en train de déjeuner. Nous nous sommes regardées un moment. Puis la fille a coupé une tranche de son pain de seigle et l'a enfilée sur son couteau. Elle m'a tendu le couteau.

« Viens, pauvre loup affamé ! Prends un peu pain, il y en a assez pour nous deux. »

J'ai hésité, puis j'ai fait quelques pas vers elle, mais je n'ai pas osé aller plus loin.

« Oh ! Tu es carnivore. Peut-être que tu n'aimes pas le pain. Je vais te donner aussi de la viande. » Elle a coupé une tranche de porc salé, y a planté son couteau et me l'a tendu.

L'odeur du porc était irrésistible. J'ai avancé lentement vers la fille, apeurée, la tête et la queue basses, prête à fuir si elle me menaçait.

« Allons, n'aie pas peur ! Prends ! »

J'ai fait les derniers pas jusqu'à la fille, ai attrapé la viande et le pain et me suis enfuie.

J'ai mangé le pain et la viande. Celle-ci avait un goût bizarre, fumé et très salé, moins bon que celui de la viande qu'on vient de chasser. Mais après des douzaines de lemmings, elle était délicieuse.

Alors j'ai ressenti une atroce douleur. Je me suis roulée par terre, ai gémi, haleté. La douleur n'en finissait pas. Je me suis vaguement rappelé que j'avais déjà connu une telle souffrance, mais sa violence m'empêchait de penser. Mon échine s'est allongée, ma tête s'est modelée et mes poils ont disparu dans la peau.

Au bout d'un moment, je ne ressentais plus rien et je tremblais. Je n'avais presque plus d'odorat, j'étais presque sourde et aveugle. L'herbe me gênait, me grattait. Je me suis secouée pour me réchauffer et alors j'ai compris : j'avais retrouvé forme humaine !

Je me suis levée, mais la position semblait bizarre. J'étais si haute que j'en avais le vertige. Il n'y avait plus de traces odorantes que j'aurais pu suivre. La forêt où j'avais vécu me paraissait étrangère.

J'ai marché jusqu'à mon abri, mais je n'ai pu m'y glisser. Je savais que je n'étais plus une louve, mais je ne savais pas ce que j'étais devenue.

J'ai volé des œufs dans les nids d'oiseau, mais les lemmings couraient trop vite pour moi. Si je les avais attrapés, comment les aurais-je mangés ? Pour cela je n'avais ni les dents ni l'estomac qu'il fallait.

La première nuit a été terrible. J'ai pleuré en songeant à mon compagnon, à la meute, à mes petits, à ma vie de louve à laquelle on m'avait si cruellement arrachée.

La mendicante s'était vengée astucieusement. Elle m'avait donné une vie heureuse et bien remplie, mais maintenant celle-ci m'était enlevée. Plus jamais je ne connaîtrais le bonheur. Je ne savais pas si je devais la remercier pour les années vécues comme louve ou la maudire pour les années qui me restaient à vivre comme être humain.

Quelque temps après, j'ai dû me rendre au village. J'étais nue et muette, mais ces gens qui avaient tué la meute ont alors pris soin de moi. Ils m'ont nourrie et vêtue. Par la suite, ils m'ont donné de la laine et un fuseau. Je ne savais pas filer, je n'avais jamais eu besoin d'apprendre, étant la fille d'un homme riche, mais j'ai vite appris. Je me taisais, et les villageois ne me maltrahaient pas. Je filais et j'étais nourrie, ce qui me suffisait. Le mouvement du fuseau m'empêchait de penser que j'avais perdu tous ceux que j'aimais.

Ma dernière punition pour l'orgueil dont j'avais fait preuve dans le passé, je l'ai reçue quand j'ai vu la peau de ma fille étendue sur le sol, chez le maire du village. Je suis tombée à genoux sur la fourrure et j'ai pleuré. Je n'avais personne à blâmer pour sa mort, pas même moi. Nous avions faim et, sans nourriture, nous serions tous morts. C'est moi qui ai décidé de tuer les brebis du village, mais, en plein hiver, cette décision se comprenait.

Maintenant, j'ai raconté presque toute ma vie, il ne reste pas grand-chose. J'ai vécu en vieille fille au village et j'ai raconté mon histoire à tous ceux qui veulent l'entendre, et même à ceux qui ne le voulaient pas, par exemple, à toi, ma chérie. Non, ne secoue pas la tête. Je sais que tu ne voulais pas t'asseoir près de moi et m'écouter. Ah ! Tu es vraiment jolie quand tu souris. Ma chère petite, s'il te plaît, souris encore un peu pour moi.

Aujourd'hui, il n'y a plus de loups dans la forêt. Elle rétrécit d'année en année. On y coupe les arbres, on y dégage des champs, et de larges routes la sillonnent. Maintenant, à ce qu'on dit, les bois sont sûrs. Mais pour moi ils gardent une odeur étrange.

FIN

Plume de feu, Livre de braise

(Thierry Rollet)

Je suis là pour témoigner.

J'ai écrit. Je l'ai fait. Je n'ai pu faire autrement. Le Livre me tenait. Maintenant seulement, il m'a abandonné, mais il lui reste à faire d'autres victimes.

C'est le destin. Ou plutôt, c'est une partie du destin commune à tous les malheureux qui seront tentés d'entrer dans la salle du chapitre de l'Abbaye – je ne puis la nommer – pour écrire quelques lignes sur le Livre, en action de grâces envers le Saint-Dont-Nul-Ne-Doit-Prononcer-Le-Nom.

Pourquoi tant d'imprécision ? Elle est indispensable ici. Aucun croyant ne doit savoir que le Malin possède sa propre église. Contrairement à ce que l'on croit, elle ne réside pas uniquement dans le cœur des hommes. Elle existe en tant que telle. Je ne puis pas davantage la situer, comme vous vous en doutez.

Dorénavant, toute ma vie, je vais revivre cette abominable journée, où la Plume du Feu de l'Enfer m'a forcé, condamné à écrire dans le Livre de Braise.

O

J'étais arrivé, avec mon groupe, dans cette église qui ne figurait sur aucune carte. Elle ne pouvait donc constituer une étape de notre voyage organisé. Pourtant, le chauffeur de notre car n'a pas hésité à s'arrêter devant le parvis. Et nous, nous n'avons pu faire autrement que de descendre pour le fouler.

Je ne revois que la campagne, vaste pénéplaine agrémentée de quelques bosquets et de haies séparant les champs. Est-ce le bocage normand ? À moins que ce ne soit un paysage du Devonshire ? Je l'ignore et mieux vaut pour vous l'ignorer aussi. Si le Malin veut trouver les hommes qu'il cherche, il n'a besoin, en vérité, d'aucun mortel, d'aucun site, d'aucune circonstance en particulier. Nous avons trop coutume de nous prosterner devant lui.

La preuve : sitôt après cet arrêt imprévu, nous sommes entrés sans hésiter dans cette église, qui n'était pas une église : imaginez-en une qui n'ait aucune empreinte divine, aucune preuve visible de la célébration du culte divin, aucun signe identifiable de la liturgie d'un quelconque saint office. Et, comme nous, vous ne saurez absolument pas dans quoi vous avez pénétré. Mais vous irez, comme nous. Vous ferez, comme nous... Mais, je l'espère ardemment ! vous n'agirez pas comme moi.

Nous avons fait ce Signe du Serpent que nous ne connaissions pas. Nous avons entonné un cantique d'*introït*, puis psalmodié un *Kyrie* qui ne correspondaient à rien dans nos croyances ni dans nos mémoires. Puis, tandis que mes compagnons se prosternaient, je suis entré, seul, appelé par un nom qui n'est pas le mien, par une voix que je ne puis identifier, dans cette maudite salle du chapitre.

La Plume de Feu dans son écritoire, le Livre de Braise sur son lutrin, m'y attendaient.

En entrant, j'avais cru distinguer, à travers le vitrail aux innombrables motifs qui s'ouvrait dans la porte, une silhouette indistincte qui, brusquement, s'était levée et avait fui par une autre porte. J'avais même cru distinguer un immense soupir d'aise – de délivrance, devrais-je dire. Je comprendrais plus tard.

La porte s'est ouverte devant moi. Je suis entré dans ce réduit octogonal où, pour tout meuble, il n'y avait que le lutrin, porteur des objets maudits que j'ai déjà cités.

Immédiatement, je me suis placé devant ce lutrin, j'ai pris la Plume de Feu et je l'ai fait courir sur les pages encore vierges du Livre de Braise.

O

Quel hideux univers !

Mais, tout d'abord, quelle souffrance de tracer sur cette surface ardente, qui ne pouvait être ni papier ni parchemin, ces signes qui ne provenaient d'aucun alphabet et ne constituaient même pas une écriture à proprement parler. Ma main ne fut plus qu'un amalgame de chair et d'os qui commencèrent à se carboniser lentement, très lentement, dès lors que je me mis à remplir ces pages indescriptibles de ce qui n'était pas une écriture humaine.

Quant au Livre, sa braise ardente ressemblait à celle d'une forge, qui soudait entre elles ma main, ma volonté et cette écriture démoniaque, pour raconter l'innommable, l'affreux secret de l'Enfer.

Sans pouvoir lire, je comprenais ce que j'écrivais. S'il avait plu au Ciel que ce texte fût pour moi inintelligible ! Mais le Ciel même ne pouvait avoir droit de cité dans cette sorte de contre-civilisation dont j'étais condamné, dès lors, à rédiger l'histoire – une histoire qu'évidemment, je ne pouvais connaître !

J'ai eu cependant plus qu'un aperçu des royaumes, des empires dont le Malin voulait partager la gloire avec le Sauveur, s'il s'était prosterné pour adorer le Tentateur. Nous l'avons fait à sa place, et tant de fois, qu'ils nous sont tous connus sans que j'aie besoin de les décrire. Il suffit bien que j'aie dû les raconter, brûlant ces hideux souvenirs au fur et à mesure que la Plume traçait son récit de flammes sur les braises incandescentes du Livre.

J'ai décrit la ferveur de ces États maléfiques, qui ont consumé leur prestige dans des ardeurs de plaisirs enfiévrés, entraînant à leur suite une humanité corrompue, pareille à ces papillons de nuit qui voient leurs ailes se calciner pour s'être trop approchés du foyer d'une lampe qui, pourtant, les attirait.

J'ai expliqué le mouvement des cieux incendiés sous un soleil à la fois sombre et torride, qui a fait flamboyer d'une lumière noire toutes les ténèbres de cet univers, épuisant toutes les révoltes, toutes les haines pour ne laisser qu'une indicible horreur, impensable même aux pires moments de l'histoire humaine.

J'ai sondé et complété la noire philosophie, la hideuse sagesse des peuples infernaux, dont la corruption n'égale que l'ardeur à transformer toute beauté, toute innocence en une incommensurable pourriture, pour la consumer éternellement dans un feu qui ne s'éteint jamais...

J'ai rédigé sans savoir comment, j'ai raconté sans savoir pourquoi...

Et j'ai retenu des choses incompréhensibles pour les mortels, mais que souffrent les âmes damnées qui foulent pour l'éternité les tisons ardents de l'Empire du Mal.

O

La révolte ? Je l'ai connue. Je l'ai même tentée plusieurs fois.

En vain.

J'ai voulu poser la Plume de Feu, La jeter loin de moi. Mais il y avait le Livre, qui faisait corps avec Elle, comme ma dextre, désormais, faisait corps avec Eux.

Comprenez comment cette pauvre main, qui se consumait sans brûler ni s'éteindre, ainsi que les mortels l'entendent, pouvait rester enchaînée au Livre de Braise qui la torturait ainsi. Un destin aux couleurs de l'Enfer contraignait également mon esprit à écrire, écrire, écrire encore et toujours le Mal que je lui devais, sous forme de récits abominables. Toute une existence de romancier malheureux, de

dramaturge supplicié ou de poète maudit ne peut donner la véritable image de mon martyr.

Qu'est-ce que l'attachement d'un auteur pour son œuvre ? Une expression de ses sentiments, une part de son cœur, voire un morceau de son âme, surtout s'il est poète... Encore faut-il que ces sentiments, ce cœur, cette âme disposent d'une oasis de pureté où s'abreueront tous leurs adjouvants, que l'on nomme imagination, expressivité, originalité, harmonie des mots et de leur musique...

Mais alors, dans cette tâche hideuse à laquelle l'Innommable m'avait enferré, il ne pouvait être question de toutes ces beautés sur lesquelles se fondent la vie et l'œuvre de celui qui écrit. En vérité, ni cette oeuvre, ni cette vie ne pouvaient être miennes. Et pourtant, elles avaient été incorporées à mon être, jusqu'à la plus profonde expression de mon moi, pour en faire celui d'un auteur hanté par sa création, au point de la ressentir comme une humeur parasite et corruptrice, dans son sang, dans son souffle, dans l'émanation physique de sa vie !

Rares doivent être les écrivains qui ont ressenti cela.

Ils ne doivent d'ailleurs pas tous passer par cette église du Mal, dédiée au Saint-Dont-Nul-Ne-Doit-Prononcer-Le-Nom.

Quant à moi, j'y étais attendu. Je me souvenais d'avoir entrevu une silhouette fuyante, juste au moment d'entrer. C'était évidemment le précédent auteur supplicié par la Plume de Feu, qui avait écrit dans le Livre de Braise l'histoire du Mal sans cesse recommencée, jusqu'à ce qu'un nouvel arrivant le délivrât.

Et c'était moi.

Maintenant, je n'avais plus qu'à attendre...

O

Aux dire de la presse, de ma famille, de mes amis, j'ai attendu environ quatre mois. Entre-temps, la région avait été passée au peigne fin pour me retrouver. J'avais, paraît-il, mystérieusement disparu lors d'un arrêt sur une aire d'autoroute, non loin de C***. Le chauffeur du car, en recomptant ses passagers, s'était, bien entendu, très vite aperçu de mon absence. Tous m'avaient cherché partout, en vain. En désespoir de cause, le chauffeur avait téléphoné à sa compagnie, qui s'était chargée d'avertir la police...

Mais qu'est-ce que tout cela signifie ? Tous ces mots : *aire d'autoroute, chauffeur, car, passagers, police*, n'offrent plus le moindre sens pour moi. Ils me semblent faire partie d'un univers dans lequel je ne pourrai plus jamais m'intégrer comme avant.

D'abord, à cause de ce misérable qui m'a remplacé dans la salle du chapitre de l'église du Mal, devant le lutrin maudit et qui, par cet acte, m'a libéré. Ensuite, et surtout, du fait que j'ai participé, moi, simple mortel, à la rédaction du hideux récit du Mal sur cette terre; du fait que j'ai pris part, ainsi, à la condamnation future des Hommes.

Naturellement, personne ne se souvient de cet arrêt imprévu, de cette église qui n'existe pas, selon l'acception humaine de ce terme.

Mais le lutrin, lui, il existe !

Quelqu'un parmi vous, mes frères les Hommes, peut-il se croire à l'abri des effets et des prédictions du Mal ?

Bien sûr, il est plus que malsain de s'en souvenir...

Mais quelqu'un peut-il jurer n'avoir jamais saisi la Plume de Feu pour, d'une main ardente et d'une écriture enflammée de toutes ses fautes, contribuer à rédiger

des tourments du monde humain dans le Livre de Braise ?

N'est-ce pas l'existence de l'Homme qui permet au Mal de subsister ?

FIN

La Lettre

(Soledad Véliz Córdova)

Titre original : *La Carta* . Traduit de l'espagnol (Chili) par Pierre Jean Brouillaud.

Simit Raste prit une profonde inspiration pour tenter de calmer les battements de son cœur. Il avait déjà pivoté sur lui-même et s'apprêtait à descendre le chemin quand il aperçut une grande et haute silhouette sur un côté de la porte qui donnait accès à la citadelle. Sans hésiter, voulant arriver au but le plus tôt possible, il se dirigea vers elle pour la questionner sur l'objet de sa visite. Mais à chaque pas qu'il faisait, la silhouette s'étirait horizontalement vers la porte, comme une ombre sur le sol, et à chaque pas qu'il faisait en arrière, elle se repliait sur elle-même pour reprendre sa forme initiale. Après deux tentatives, il comprit qu'il ne pourrait pas atteindre la tête et lui parler. Avec ses doigts, il peigna sa barbe embroussaillée, dépoussiéra son manteau vert et frotta ses chaussures contre son pantalon pour enlever la saleté. Il prit une nouvelle inspiration et, serrant sa sacoche très fort contre sa poitrine, franchit la porte de la citadelle Télaragna¹.

L'intérieur était plus chaotique qu'on ne pouvait le prévoir de l'extérieur. Une dizaine de rues sinueuses partaient de l'entrée vers toutes les directions, défiant toutes les lois de la gravité et de la logique. Au-dessus, au-dessous et de l'une à l'autre, des passerelles faites dans une matière ressemblant à du bois pendaient à des milliers de câbles qui encombraient le ciel où ils découpaient des espaces géométriques rigides. L'ombre-silhouette se matérialisa à côté de lui et attendit poliment qu'il ait fini de tout observer pour le saluer au nom de la ville :

— Bienvenue à celui qui franchit le seuil, à celui qui connaît le vertige, murmura-t-elle avec difficulté. Voici la citadelle Télaragna *où se tissent les moments embrouillés que nous allons oublier*. Je te souhaite un séjour vertigineux.

Simit répondit par un signe de tête qui ressemblait plutôt à un tic nerveux et lui demanda comment trouver Azag, le gardien de la dernière génération, qui habitait la Troisième Ronde. Mais l'ombre-silhouette – qui n'avait d'humain que la forme puisqu'elle n'avait ni visage ni vêtements – resta quelques minutes sans mot dire. Simit se déplaça pour la voir sous un autre angle. « Peut-être les yeux sont-ils de ce côté-là. », pensait-il. C'est alors que, sans bouger, la silhouette murmura de nouveau :

— Bienvenue à celui qui franchit le seuil, à celui qui connaît le vertige. Voici la citadelle Télaragna *où se tissent les moments embrouillés que nous allons oublier*. Je te souhaite un séjour vertigineux.

Apparemment, le réceptionniste n'était qu'un simulacre, une machine. Simit regarda autour de lui, à la recherche d'êtres vivants.

— J'aurais dû le savoir, pensa-t-il à haute voix. À l'entrée dans cette ville, on ne peut qu'être induit en erreur.

Se souvenant que son emploi était en jeu, il prit par la troisième rue à gauche et continua devant lui pendant six minutes et demie.

Ce matin-là, Azag le Gardien, après avoir déjeuné, en trois secondes exactement, de trois portions d'images flashées par les circuits de la Ville, descendit de la troisième poutre où il avait passé la nuit. Dans sa seconde peau rougeâtre, signe de son rang inférieur, il s'assit à l'ombre de son cocon sans autre intention que de dénombrer les gouttes de pluie supplémentaires qu'avaient distillées au cours de la nuit les câbles de la citadelle. Les autres gardiens, tous de catégories inférieures, firent à la dérobée les commentaires obligés quand ils passèrent devant lui, mais aucun d'eux ne lui adressa la parole. Vu le respect de la vie privée habituel à

¹ Toile d'araignée.

Télaragna, on pourrait dire que la ville ne connaît pas de dimension sociale. Enfin, quand tout le quartier resta désert et que cocons et passerelles commencèrent leurs oscillations monotones au rythme du vent, Azag sentit que quelqu'un s'approchait.

En ces temps-là, après les innombrables discussions auxquelles tous participaient, à l'occasion, la théorie la plus admise, la plus appréciée sur l'origine de la ville, c'était que celle-ci n'existait pas vraiment et que tout n'était que le produit de l'imagination. Azag ne comprenait pas grand-chose à cette théorie, encore moins qu'aux autres. Lui avait toujours préféré croire que Télaragna était là pour se protéger des ouragans de Miseria qui entraînaient les nouveaux arrivants vers le bord des falaises, si bien qu'on avait fini par construire la ville entre celles-ci. Dans ce cas, les seules discussions possibles visaient à savoir sur quelle falaise elle avait pris naissance. Rien d'extraordinaire, aucune magie dans tout ça. Les Gardiens étaient fiers de leur origine, à juste titre. Ils avaient besoin de quelque chose qui flatte leur amour propre, tandis que les Observateurs gouvernaient Télaragna.

En l'absence de miracle, il se surprit donc à écouter des pas sur le pont qui reliait sa rue à la principale passerelle. Et il fut encore plus surpris de voir le visiteur – comme dans un rêve.

Le nouveau venu, qui avait une silhouette comparable à la sienne, un peu plus mince et plus élancée, finit de traverser le pont, puis resta immobile, replié sur lui-même, si longtemps que, de l'avis d'Azag, il devait être en train de pondre un œuf. Mais, finalement, il se redressa et se passa les doigts sur le menton (sans doute avait-il des poils, peut-être un parasite), arrangea sa peau verte et, avec sa salive, nettoya ses pieds couverts d'une sorte de cuir, pour ensuite les frotter l'un contre l'autre, à la façon des mouches. « Un rite d'initiation », pensa le Gardien qui, très intéressé par cette forme de vie, regretta d'avoir laissé dans son cocon le calepin sur lequel il prenait des notes.

Bientôt, le visiteur le remarqua et se dirigea rapidement vers lui. Azag savait qu'il ne pouvait passer inaperçu comme un Observateur, car sa propre peau était aussi voyante que la peau verte du visiteur, bien qu'il eût l'impression que celui-ci ne nettoyait pas la sienne avec autant de soin, mais, bon, il pourrait peut-être lui donner des conseils...

— Excusez..., hum ! fit le visiteur. Vous n'avez pas l'air d'être un simulacre, une machine. Pourriez-vous me dire où se trouve la Troisième Ronde ?

— Un simulacre, une machine ? répondit Azag, offensé. Est-ce que j'aurais l'air d'une tache d'encre, d'un pâté, d'une vague apparition ?

— Non, toutes mes excuses, monsieur, je pensais seulement qu'il n'y avait pas d'autres êtres vivants que ces foutues machines dans la ville. J'en ai rencontré cinq jusqu'à maintenant, et ça n'est pas drôle.

Le nouveau venu était vraiment inquiet.

Azag sourit sous sa seconde peau – un premier sourire, si on peut employer ce mot. Il commençait à apprécier le visiteur.

— Je vous comprends, répondit-il, de l'air de quelqu'un qui sait. La cité est vide pendant les heures de travail, tous vont à la forteresse de Kalinma. Deux mesures de farce, et à gauche. Vous ne trouvez pas que c'est idiot ?

Mais le visiteur le regardait bouche bée, comme s'il avait perdu l'usage de ses sens. Azag commençait à s'énerver : on ne devait pas regarder un Gardien de si près.

— Dites ! ça va ? lui cria-t-il pour que ce regard cesse. Le visage du visiteur n'avait plus de couleur, et l'orifice par lequel il parlait restait entrouvert, tout à fait comme si quelque chose était mort à l'intérieur.

— Cette... cette ville... elle bouge ? demanda le visiteur, avec un filet de voix.

— Bien sûr, tout le temps. Ce qui se passe, c'est que maintenant la tornade de Miseria se rapproche. Elle se produit tous les jours et elle emporte une chose ou une autre, mais les câbles sont en rénovation constante, et alors je ne sais pas... Hé ! tu entends, visiteur ! Qu'est-ce que tu fais là, par terre ?

Bien sûr, Simit Raste, le visiteur, ne répondit pas.

Cette histoire de vertige, comme tous les problèmes de l'enfance, il n'y était pour rien. Il avait eu une enfance normale, une jeunesse normale et, lorsqu'il commençait à croire qu'il serait un homme normal, le vertige était là qui l'attendait, comme le compagnon de jeu qui te frappe toujours par derrière quand les adultes ne regardent pas. Il essayait de l'expliquer aux autres et à lui-même, mais le vertige gagnait toujours. Il lui avait fallu renoncer à devenir trapéziste, astronaute, laveur de carreaux, parachutiste et candidat au suicide. Quand il avait pris la profession de facteur, il avait cru qu'il s'en était débarrassé jusqu'au moment où était apparue la lettre et où son chef l'avait envoyé à cette adresse impossible, au milieu de nulle part.

Il ouvrit brusquement les yeux, s'attendant à rencontrer le visage furieux de son employeur, mais il fut accueilli par le ciel bleu d'un jour d'été. Des nuages blancs qui avaient l'air en coton, dont un en forme de botte, flottaient ça et là, en parfaite harmonie. Cela lui rappelait presque les jours heureux dans la campagne de sa tante ; peut-être tout n'était-il qu'un rêve et n'y avait-il pas de citadelle Télaraigne, ni d'ouragans ni de choses qui volaient alentour... Il souhaitait la tranquillité, comme les nuages... les nuages qui ne bougeaient pas.

— C'est un joli tableau, non ? un peu fantastique, mais beau.

La voix du Gardien le rappela soudain à la réalité, et le sourire hébété de Simit disparut quand il se leva et vit la créature qui tenait sa sacoche à la main et qui l'observait, accroupi.

— Heureusement que tu n'étais pas suspendu à ma poutre. On dirait que vous autres, vous ne vous accrochez pas pendant le sommeil, mais ne te vexe pas, c'est une bonne idée de te reposer ainsi, sur le dos, parce que tu peux voir le ciel avant de t'endormir ; le ciel, c'est ce qu'il y a de mieux dans le tableau.

Il se tut un moment, comme s'il attendait la confirmation que personne n'allait venir, et il ajouta :

— Tiens. Je crois que ça t'appartient.

La créature lui remit la sacoche d'un air indifférent et se dirigea vers l'une des extrémités du logement d'où émanait une odeur bizarrement agréable, la cuisine, peut-être. Le Gardien avait une attitude très différente de celle du début, presque antipathique. Simit observa tactiquement la porte, mais le type l'avait fermée. De toute façon il se sentait mieux, et le moment était venu de chercher le fameux Azag afin de sortir de là avant que l'ouragan ait tout emporté. L'autre lui avait seulement enlevé les chaussures qui étaient à côté et qu'il avait placées sur une espèce de matelas fixé au sol.

Le paysage qu'il avait confondu avec le véritable ciel était peint sur le toit conique et continuait sur les parois et sur toute la pièce qui semblait constituer toute la maison. C'était la peinture classique d'un enfant d'âge préscolaire : un ciel bleu, quelques mouettes en forme de livre ouvert, une maison avec une cheminée, le sol bien réussi, les montagnes... sauf pour les gens proches de la petite maison. Ils étaient dans la paroi en train de traverser la pièce, et, à cet endroit, les vasistas du toit ne donnaient pas beaucoup de lumière.

Il y avait, dans ce dessin, quelque chose de familier qui contraignit Simit à s'approcher, avant de reculer, effrayé : il s'agissait de trois figures peintes, une rouge, une noire et la dernière, plus petite, de couleur verte, qui portait une sacoche. Seule la figure rouge regardait dans sa direction, elle portait une sorte de capuche qui lui cachait le visage, à l'exception des yeux dépourvus de pupille et d'iris qui fixaient Simit. Dans ses mains, elle tenait une lettre.

Le Gardien lui tendit un bol de quelque chose qu'il ne distinguait pas. Le breuvage avait bon goût, mais ça formait comme une fumée verte à l'intérieur et ça pétillait dans la bouche. Avec une saveur de cannelle... Le silence régnait dans les lieux, et rien ne laissait présager l'approche de l'ouragan. À l'idée de la tornade, il pensa que le temps allait lui manquer et qu'il valait mieux partir. Simit sourit gauchement au Gardien qui, à côté de lui, l'observait et, après l'avoir remercié de la boisson et des soins, se leva pour s'en aller. Mais le Gardien le retint par le bras et, d'une voix glaciale, murmura :

— Tu ne me remets pas ma lettre ?

Simit resta pétrifié, sans pouvoir s'arracher au regard fixé sur lui, mais il y avait dans ce regard une lueur ou un tic nerveux qui le rendait presque humain et, de ce fait, plutôt rassurant.

— Je suis Azag, murmura le Gardien qui lui lâcha le bras, la lettre est pour moi.

Simit imagina qu'il y avait une sorte de sourire sous la capuche qui couvrait le dessin de la paroi, pensée qui, bizarrement, le réconforta. Et, se souvenant qu'il n'avait pas du tout regardé la lettre quand son chef la lui avait remise, il ouvrit la sacoche et se libéra d'un grand poids.

Il aurait pu partir tout de suite, mais quand il vit la lettre il sentit que quelque chose n'allait pas. Ce n'était pas un transfert normal de facteur à usager, mais quelque chose de plus intime et personnel. Pour cette raison, quand Azag prit la lettre froissée en main et la retourna pour bien l'observer, une sorte de pressentiment parcourut Simit. À vrai dire, la sensation ne se fit vraiment pesante que lorsque le sceau qui fermait l'enveloppe fut rompu et que la musique retentit dans une ambiance tendue.

C'était une carte d'anniversaire. Il en sortait une mélodie geignarde accompagnant les vœux. Elle avait été déformée par tous les trajets qu'elle avait dû faire après que la Compagnie eût réexpédié le courrier en direction de Têlaragna. Simit se rappela que son chef l'avait prévenu : la lettre était très ancienne, et le retard de plusieurs années avec lequel elle serait remise posait un sérieux problème à la Compagnie. Il fallait donc que ce soit Simit et personne d'autre qui se rende dans cette ville. Simit avait une bonne maîtrise des relations personnelles. Mais pour le moment, il avait beaucoup de mal à se maîtriser lui-même. Une fois terminée la mélodie, qu'Azag avait écoutée sans mot dire, une image holographique apparut sur l'enveloppe ouverte. Avec un effroi croissant, Simit se reconnut, un Simit plus jeune de quinze ans qui souriait en souhaitant bon anniversaire à son meilleur et seul ami, Firiàs Dari.

— Je regrette que nous ne puissions nous voir, Firiàs, mais j'ai des concours à passer et beaucoup de travail. J'espère que nous nous retrouverons ensuite pour parler un peu. Joyeux anniversaire... », dit l'image. Puis l'électricité statique interrompit la communication, et l'image disparut dans le fond blanc de la carte.

L'ouragan de Miseria se mit à fouetter les cocons, mais dans le logement d'Azag le temps semblait s'être arrêté. Simit ne sentait pas la force de la tourmente qui rugissait lugubrement ; il regardait, sans reprendre son souffle, la carte ouverte entre les mains du Gardien. Enfin, il poussa un soupir d'incrédulité et se laissa

tomber sur une chaise. L'obscurité gagnait, et les bougies placées dans les lucarnes s'allumaient lentement. Maintenant, toute la pièce semblait un lieu funèbre, mystique, très ancien.

— Je savais que tu viendrais, humain, coupa la voix d'Azag qui ne quittait pas du regard la carte ouverte, c'est pour ça que je ne suis pas allé travailler. Pour t'avoir attendu, je perdrai mon logement et peut-être la vie, pour cette petite carte de vœux.

Simit se leva et tenta sans succès de lui arracher la carte. Les mots se bousculaient dans sa bouche et, pendant un long moment, on n'entendit que des balbutiements. Quand Simit s'exprima enfin, Azag avait placé la carte dans sa seconde peau.

— C'est une erreur, Azag, la carte n'est pas pour toi. Tu verras – l'explication devenait de plus en plus difficile – elle est pour un ami, et je la lui ai envoyée à l'occasion de son anniversaire. Il doit sûrement s'agir d'une erreur.

— Pourquoi ? objecta Azag, d'un ton sévère mais calme.

Le moment semblait particulièrement indiqué pour tenir ce genre de propos dans une pièce où on ne serait cru en train d'assister à une veillée funèbre.

— Parce que Firas Dari est mort. Il est mort le jour même où je lui ai envoyé cette carte.

Et lorsque ces mots sortirent de sa bouche, Simit mesura tout le temps qui s'était écoulé depuis la dernière fois où il avait prononcé ce nom. Firas Dari était mort jusque dans son souvenir.

Azag n'émit aucun son, ne fit aucun geste. Comme le vacarme de Miseria retentissait à l'extérieur, ni l'un ni l'autre ne perçut les pas qui s'approchaient ni le bruit sourd de la porte que l'on forçait. Aussi soudainement que l'ouragan avait éclaté, cinq silhouettes noires, semblables à Azag, firent irruption dans la pièce, tels des corbeaux chassés par la tempête. Ce fut très bref, car elles disparurent dans l'air, si vite que Simit crut les avoir imaginées. Avant qu'il ait pu demander de quoi il s'agissait, Azag le prit par le bras et l'entraîna résolument vers un petit tube situé à l'arrière du cocon. Sans plus de cérémonie, il le poussa dans ce qui devint un toboggan obscur et froid, après un dernier coup d'œil à la pièce et au tableau. Azag le suivit dans le tube. Les ténèbres envahirent aussitôt le cocon.

— Nous, les Gardiens, comme nous appelons notre race, nous ne pouvons pas rêver. Nous pouvons dormir pour reposer le corps, mais jamais pénétrer dans le monde onirique de notre cerveau. Notre existence n'en est pas tellement affectée, puisque presque personne à Téléragna ne sait ce que cela signifie, mais c'est important pour moi qui ai deux ou trois rêves à mémoriser chaque nuit. C'est pour ça que je les peints, que je les représente sur le tableau que tu as vu dans le cocon. Ils ne changent pas beaucoup, pour autant que je m'en souviens. Dans le plus fréquent d'entre eux, tu venais avec quelque chose de mon passé et tu me le remettais, sans savoir que ce morceau de passé n'était pas la lettre, mais toi-même. J'ai des raisons de penser que nous tous, Gardiens de Téléragna, avons connu une vie avant celle-ci, mais que nous ne pouvons pas nous la rappeler.

Depuis la plate-forme qui flottait au-dessus d'un quartier de la ville, derrière un pan de la falaise, on pouvait voir une grande partie de Téléragna. L'ouragan avait pris fin, et Simit oubliait son vertige tant il s'intéressait aux propos du Gardien.

— L'Histoire dit que les Gardiens sont arrivés au cours de la période cruciale de la ville, avec la volonté de maîtriser le trafic dont font l'objet les images que la ville capte chaque jour et dont nous nous alimentons. Nous ne savons pas d'où elles viennent mais elles se manifestent depuis la création de la ville. Les Observateurs semblent voir dans ces images quelque chose d'autre que nous ne percevons pas ;

ils les contrôlent donc et ils nous octroient des rations que nous devons gagner en travaillant pour eux dans la forteresse de Kilimna.

— Excuse-moi, Azag, coupa Simit, toujours plus nerveux. Mais qu'est-ce que tout cela a à voir avec Firias ?

Azag contempla la ville étendue comme une gigantesque tente sous ses pieds et dit, plus pour lui-même que pour Simit :

— Qu'est-ce qui empêche cette immense toile d'attraper les morts ? Il n'y a pas de véritable réponse à la question de savoir qui nous sommes et ce que nous faisons, mais les gens de ma race veulent pouvoir s'interroger en toute liberté. Il y a un secret, peut-être une mystification autour de nos existences, et la Révolte qui couve sous cette ville veut en avoir le cœur net. Arracher le pouvoir aux Observateurs, c'est un début ; un autre, c'est d'apprendre à rêver.

Simit observa le Gardien, et quelque chose lui rappela le discours que le père de Firias avait tenu au cours des obsèques. On n'avait jamais retrouvé le corps, mais là où il se trouvait Firias resterait assez longtemps pour entreprendre ou pour venir en aide. Sans doute Azag avait-il raison : Télaragna n'attrapait pas seulement des images.

Azag se retourna pour regarder Simit, et sa seconde peau se fit plus brillante sous l'effet des lampes fixées sur les passerelles voisines.

— Je vais te sortir d'ici, lui dit-il, bien qu'on prétende que personne ne sort de Télaragna.

Ce fut un moment terrible. Simit n'avait jamais connu une pareille épreuve : sauter de seuil en seuil, de porte en porte, courir par les rues désertes de Télaragna. Chaque instant, les ombres semblaient les atteindre à travers un jeu de lumières et de ruelles, à tel point qu'ils n'avaient presque plus la force de leur échapper, mais une sorte de providence faisait qu'à chaque fois ils trouvaient une issue et s'éloignaient du danger imaginé. C'est ainsi qu'ils finirent par atteindre une espèce de petite porte devant laquelle Azag s'arrêta et qu'il ouvrit avec une clé tirée de sa seconde peau. Simit serrait la sacoche sur sa poitrine et respirait fortement, mais il restait solide sur ses pieds.

— Franchis cette porte et tu déboucheras sur une partie de la falaise, sur le chemin principal. Là-bas, tu seras en sécurité, personne d'autre ne sort de Télaragna.

Le facteur, qui avait la gorge nouée, regarda Azag. Les hommes comme lui avaient l'habitude des affaires difficiles et bizarres. N'avait-il pas un rôle de messenger ? Mais la sensation d'irréalité était si flagrante, après ce qu'il avait vécu, qu'elle semblait s'intensifier encore, une fois le danger passé. Il prit appui sur le seuil de la porte que le Gardien avait ouverte et se disposait à s'enfuir quand Azag le retint :

— Je m'excuse de te demander ça, Simit, mais ce sont les ordres de mes supérieurs. Quand tu sortiras sur le chemin, il y aura un Nurditù, une créature des profondeurs, qui attend ce message. S'il te plaît, remets-le lui et tu nous rendras un grand service. Le dernier que je te demande.

Et, tout en parlant, il lui remit une petite enveloppe jaune.

— Nous sommes là pour ça, dit Simit, sur un ton professionnel. Il avait un faible sourire, un sourire forcé. Tout en se demandant s'il devait embrasser Azag pour prendre congé, il saisit l'enveloppe, franchit vite la porte sans regarder derrière lui, comme s'il fuyait un mort.

Il n'eut pas de difficulté pour reconnaître la grande et grossière silhouette noire qui l'attendait dans un repli du chemin. Il lui remit l'enveloppe et, sans mot dire, commença à descendre la pente, la sacoche serrée sur sa poitrine et les jambes flageolantes du fait de la fatigue. Tout en s'éloignant, il voyait dans sa tête l'image de la ville et ses habitants irréels. Depuis le chemin, la cité ressemblait plus à une mouche qu'à une araignée, à une proie qu'à une prédatrice. Ils se dit qu'il écrirait tout ça pour éviter que cette expérience ne disparaisse avec le temps. Il en tirerait peut-être quelque profit. Le récit commencerait ainsi : « La citadelle de Têlaragna est un songe qui n'existe pas pour la plupart d'entre nous. Quelquefois, quand on observe le balancement du linge étendu au vent, un fragment de mémoire surgit désespérément, comme s'il allait nous rappeler quelque chose, mais il est presque aussitôt étouffé par une foule de créatures invisibles arrivées en courant pour le bloquer. La raison de ce mystère, c'est que l'origine et l'existence de la cité ont suscité, chez les habitants, un tel nombre de théories et de suppositions que tout s'est lentement et fatalement réduit à des bribes de discours dépourvues de toute signification. »

Et Simit était si absorbé par ce qu'il venait de créer qu'il sentit à peine le croc venimeux de Nurditù s'enfoncer dans son cou, tandis qu'il cheminait, qu'il se sentait toujours plus faible, qu'il bafouillait quelque chose sur les amis morts et la dégradation du service postal à notre époque.

FIN

La Poupée

(Johanne Marsais)

Pierre Le Roux lui avait dit qu'il suffisait de bien viser la poupée choisie. De toute façon, il ne pouvait avoir que celle-là ; c'était forcé car il la voulait tant. Mais s'il la ratait ? S'il la tuait ? Juste un peu au-dessus de l'encoignure du cou et de l'épaule ; il fallait tirer pour couper le lien qui la rattachait par le cou à l'espèce de petite boîte où elle attendait.

« T'affole pas, mon pote. Tu t'es si bien exercé que tu peux pas la rater ! »

S'il la tuait, aucune importance. Une autre la remplacerait la nuit prochaine. Mais c'était celle-là qu'il voulait, la jaune en satin avec ses cheveux blonds, ses bras blancs, ce visage figé, sourcils peints, bouche pâle comme une vraie poupée, et les jambes ! Celles d'une petite fille maigre avec de gros genoux, les seins tout petits...

Les autres ne l'intéressaient pas. Il imaginait tout ce qu'ils feraient ensemble, puisqu'elle serait à lui pour trois heures. Après, fini, elle reprendrait sa place. Jamais le même type ne gagnait deux fois la même. Elle reviendrait dans sa boîte, coudes au corps, avant-bras tendus, mains entr'ouvertes, yeux mi-clos, bouche pâle laissant voir un peu ses dents. Jusqu'à ce qu'un maladroit la tue ou qu'elle ait passé l'âge. Et après que devenaient-elles ? Il ne savait pas. Il l'avait pour trois heures, c'est tout.

— Comment tu t'appelles, poupée ?

— Comme tu veux.

— Drôle de truc !

— C'est toujours comme ça.

— Eh bien, tu resteras poupée, alors. Ca te va ? »

Ils se tenaient encore près du stand de tir, ceinturés de tireurs présents et à venir.

« Trois heures ! dit le patron, et c'est pas cher payé. Venez mesdames et messieurs. Venez tous, jeunes ou vieux, aucune importance. La valeur n'attend pas le nombre des années, comme on dit. Venez tous tenter votre chance. Chacun de vous peut gagner la poupée de ses rêves pour vingt francs ; il suffit de bien viser le lien qui la retient au fond de sa boîte, et vous l'avez ! Pour trois heures ! Une seule condition : vous ne sortez pas de l'enceinte de la fête ; il y a assez de coins tranquilles pour s'amuser à deux ! Ne serait-ce que nos salles spéciales derrière la baraque. C'est que nous y tenons, nous, à nos filles !

« Venez, venez ! On est entre hommes, ici. Chacun a laissé sa femme à la maison, celle qui ne vient que le jour pour mettre les gosses sur les manèges. La nuit, royaume de toute folie, couvre ce qui serait faite au grand jour. Ici, maintenant, tout est permis ! »

Il ne se posait pas de questions. L'essentiel, c'était elle avec lui.

— Tu veux qu'on s'amuse un peu ?

— Où ? demanda-elle, il n'y a pas besoin de s'éloigner d'ici, alors...

— Pas comme tu crois ; j'en envie d'aller sur les manèges avec toi en mangeant des confiseries comme si on était des gosses. Ca t'emmerde pas ?

— Non, c'est comme tu veux, tu sais bien... »

Jaillirent les cris d'une femme qu'on devait battre dans la baraque derrière le tir, puis le râle rauque d'un homme au comble de la jouissance.

Il prit la main de la fille et ils marchèrent. Les manèges au centre des baraques constituaient le cœur tourbillonnant d'une fleur circulaire dont les pétales d'assombrissaient peu à peu jusqu'aux arbres de la place. Le train fantôme qui faisait plusieurs victimes par nuit ne les attira guère. Il voulait sentir l'air les vêtir de sa caresse où s'alternaient, se mêlaient, se scindaient tous les relents de la fête.

Aux chevaux de bois où il s'arrêta, le pantin qu'on doit attraper pour gagner un tour supplémentaire avait une queue longue et effilée. C'était une queue qui ne se laissait pas facilement saisir et que le pantin abattait sur n'importe quelle partie corporelle du maladroït. De préférence la tête ou la nuque... Un cheval noir battit des jambes, esquivant son cavalier qui alla s'empaler sur le sol hérissé, fut très vite relevé en silence et porté un peu plus loin.

La fille se laissa installer sur une belle jument de douce apparente composition qui n'opposa aucune traîtreuse manœuvre, non plus qu'à lui qui occupa la place devant la fille. Le manège tourna bientôt après le « En voituure messieurs-dames ! » du propriétaire qui actionna les musiciens mécaniques.

Situé au centre, le bar offrait des boissons indécises difficiles à saisir et dont on ne pouvait prédire la composition, poison ou drogue. Il eut de la chance, et la fille dont il sentait les mains un peu plus haut que sa ceinture rit très bas en absorbant un mélange âpre. Mais ils ne succombèrent pas à l'hallucination, évitant l'épée du pantin sans effort.

Ils avaient la mémoire de ce qu'ils n'avaient pas vécu, un pré vert où déjà plus qu'enfants au bord de l'adolescence ils jouaient, cousins ou frère et sœur ?

Un combat de nains, talons éperonnés, excitait les flâneurs d'autant que le couple se déchirait ainsi chaque nuit sans mort et finissait toujours par donner une exhibition de leur accouplement splendide. Un gagnant du tir stimulé s'enfonça debout dans une poupée brune en velours rouge, totalement épilée, sauf cheveux et sourcils. Sur l'avion que la fille maniait avec une aisance joyeuse quoique distraite pour éviter l'écrasement au sol, quinze mètres plus bas, ils s'arrachèrent en plein ciel au plus haut de l'absolu. Après, elle voulut une barbe à papa qui la barbouilla comme il convient...

« Oh, ma vie ! Oh, ma vie ! Pourquoi te venir jouer à en mourir là où tout s'abolit dans l'air chaud des nuits en folie ? »

À en mourir, à en mourir. Il eût aimé mourir de ce temps sans temps pour aller où il était sûrement possible de vivre. La chanson montait pour s'achever, flasque dans les bras de quelques joueurs, sous n'importe quelle forme : l'épée du pantin, l'avion décroché, le cheval pas d'accord et tant encore... La nuit, la fête se paraît de son vrai visage recelé au jour, tenu en respect par les mémères châtrées et les gosses soi-disant innocents, menés aux manèges, dépiégés dès la sortie de l'école s'ils avaient "bien travaillé". Mais, la montée noctale finie, c'était au ciel clément la fête des corps à en mourir. Les hommes seuls ne faisaient pas connaître à leurs femmes, légales ou non, l'assouvissement des rêves interdits. Bien peu en revenaient. Après un certain pourcentage de saignées décongestionnantes pour l'excès démographique et le chômage, la fête rangeait ses instruments dans de gros camions anodins bariolés d'innocence pour aller plus loin où tout recommençait, jusqu'à ce que le pourcentage de saignées décongestionnantes...

Elle était quasiment nue sous sa robe, il le savait bien. Oui, elle n'avait qu'un porte-jarretelles en dentelle crissante pour retenir ses longs bas blancs ; c'était bien comme le type lui avait dit. Au bas du ventre légèrement renflé, ses mains s'affolèrent sur la douceur bouclée. Il se mit à genoux et doucement enfouit son visage pour lui donner le plus mystérieux des baisers. Il apprenait à la connaître des lèvres et de la langue, tandis que son cœur battait vers lui à grands coups de sang, parfum âpre refluant du plus secret d'elle-même, recouvrant celui des lilas dont elle

avait imprégné sa peau et ses vêtements. Les muscles des cuisses de la fille tremblèrent et il sentit quelque chose durcir et vibrer sous sa langue. Cela l'émut tellement qu'il poursuivit sa caresse plus vite et plus fort, émerveillé. Lorsqu'il releva le visage pour regarder la poupée, il remarqua qu'une lumière rosait ses joues, juste sous ses yeux agrandis...

L'enfance épanchait sur eux les règles mystiques d'un jeu pur, infiniment essentiel où chacun sans être meurtri par l'autre lui infligeait la caresse qu'il quêtait sans douleur, sans désir même...

Le pré vert palpitait ses herbes hautes où ils se jouaient, amants au-delà de la chair. Une horde de la confrérie mâle les dépassa, couple par couple, certains portant lances flamboyantes où s'irisait la nacre rougie. Beaucoup venaient d'un jeu de massacre rival au stand des poupées ou plutôt sa réplique où s'alternaient, dans un tournoiement languide, éphèbes musculeux, anges arrachés à leur cathédrale, chrétiens émaciés, *dandies* harcelés. Un amour immense s'épanchait sur la poupée et son gagnant, sur ces frères d'un soir. Il n'y avait plus ni mort ni vie, tout était bien. Il passa son bras autour des épaules de la fille et elle le sien autour de sa taille. La fin, loin encore, n'embuait pas le ciel, la fin qui n'en finissait pas.

« Pomme d'amour ! Partagez la pomme d'amour, amants heureux, et si vous n'en mourez pas, vous vivrez éternellement jeunes et beaux. Qui veut m'acheter ma pomme d'amour, ma belle pomme d'amour ? Elle est rouge comme le sang d'une femme, rouge comme le désir de l'homme, fraîche et dure comme vos corps ruisselants de convoitise comblée ! »

Visage délabré aux cernes craquelants, masqués de blanc où le rouge éclatait aux pommettes, une vieille criait de toutes ses dents d'ivoire faux.

— Combien, madame ? demanda-t-il.

— Pour tes beaux yeux, mon gars, rien du tout. »

Comme il saisissait précautionneusement le bâtonnet au bout duquel, boule de Noël vernie, la pomme accouplait leurs faces torturées par le reflet, la vieille ajouta :

— Mangez-la ensemble, de telle sorte que vos bouches se joignent étroitement scellées. Alors vous serez unis pour l'éternité. »

Elle rassembla ses haillons royaux en s'éloignant pour crier plus loin : « Pomme d'amour ! Partagez la pomme d'amour, amants heureux. Si vous n'en mourez pas... »

La fille et lui firent comme la vieille avait dit, et nul mal ne leur advint. L'air flirtait avec la jupe corolle déployée et le blouson ailes épanouies lorsqu'ils glissaient légers.

— Tu me plais, poupée. Si on sortait d'ici ?

— Tu sais bien que c'est impossible. Toi, si tu as de la chance, tu pourras. Moi, jamais.

— Pourquoi ?

— On ne pose pas ce genre de question, ici. Jamais. »

Il se tut donc. Que lui importait après tout ? Il n'avait pas eu trois heures devant lui. Il n'y avait jamais eu que cette fille avec lui dans ce grand pré vert, avec le vent des siècles qui leur appartenait.

Des photographes armés de flashes mitraillaient la foule au hasard. En pleine action, des couples embrassés, vivant feu d'artifice, se figeaient en une magnifique épreuve immédiatement tirée pour le plus grand plaisir des épargnés. Et ces voyeurs instantanés de redevenir sujets possibles pour une prochaine photo.

- Écoute, poupée. Si on se tirait ?
- On ne sort pas d'ici.
- Pourquoi ?
- Il y a des gardes.
- Où ? Je ne les vois pas.
- Ne m'en demande pas plus. Je t'en ai déjà trop dit.
- Tu es prisonnière ?
- Tout le monde est prisonnier. Dès qu'on entre ici, on est condamné. »

Il ne voulait pas. Il ne voulait pas qu'il en fût ainsi. Au-delà du cercle était un grand pré vert avec un fleuve en son milieu. Oh ! Les amours verdoyantes à même la prairie innocente. C'était là qu'il voulait s'unir à elle. Il se pencha sur elle et la pénétra d'un baiser violent, ses mains fouissant brutalement son ventre. Elle le colla à elle, comme intimidée, toucha son ventre à lui par-dessus le velours tendu.

Il demanda : « Tu veux ? », mais il dut s'écarter. Il venait d'être heurté par les baïonnettes qui précédaient deux gosses rigolards, enfants des baraques.

- Eh, les amoureux ! Plus qu'une demi-heure, faut pas oublier !
- Foutez le camp ! cria-t-il.
- On est chargés des rondes de surveillance préliminaire, expliqua le plus grand. Après nous, c'est les autres, si vous voyez ce que j'veux dire...
- Tu vois ! dit la poupée. Je raconte pas d'histoires. »

Dans la tête du jeune homme, les couleurs éclataient rauques avec des hurlements de cymbales, pour retomber amorties en tambours voilés de crêpe noir...

« Filons, poupée. »

La fille avait peur.

« Viens... »

Il prit la main molle qui glissa hors de la sienne. Agacé, il agrippa le poignet fin, frais, légèrement moite et, d'un regard au-delà du cercle étoilé où se distendaient les pantins aux lumières dures, discerna le cercle noir des arbres avec les trouées de nuit opalescente.

« Par là, tu vois, il n'y a plus de gardes. Il n'y a rien à craindre. »

Les mots entrecoupés parvenaient à la fille, pensa-t-il, dans leur course. Sans habitude de ce genre d'exercice, elle n'évitait pas toujours une pierre ou une motte d'herbes drues.

Les baraques acclamaient leurs clameurs en l'air allégé alors que murmurait déjà le fleuve proche. Les premiers arbres n'étaient plus qu'à quelques mètres...

« Tu vois, dit-il en souriant à la jeune femme, il ne s'est rien passé. »

Le corps se fit soudain plus lourd à son étreinte, le visage calme, un peu déçu seulement, et c'est tout. Il regarde encore une fois – il a juste le temps – la poupée, et s'incline vers elle jusqu'à la couvrir de son corps.

Au-delà du fleuve...

FIN

Le Chat de Tchernobyl

(Jean-Pierre Laigle)

Aux autres amateurs et auteurs de SF avec qui j'ai visité Tchernobyl le 17 avril 2006.

Il existe des gens qui, sans adhérer au national-socialisme, ne manquent pas un film, un livre, une conférence sur le sujet. C'était au même genre de fascination qu'obéissaient les touristes à l'époque où il y avait encore quelque chose à visiter à Tchernobyl. Il y a entre le bûcher funéraire du Führer et l'incendie du réacteur maudit plus d'un rapport. Entre autres, la consécration de l'échec de deux doctrines. Mais surtout la dernière flambée avant l'incinération.

C'était en avril 2006, vingt ans après la catastrophe. Tous les media en faisaient leurs choux gras, les organisations anti-nucléaires en profitaient pour battre le rappel de leurs troupes et les gouvernements pour récolter des fonds destinés au cocon de 18 000 tonnes prévu pour isoler la centrale. Et surtout les entreprises américaines et européennes se disputaient le marché d'un milliard d'Euros que représentait la construction de celui-ci. Les radiations rapportaient encore.

En attendant, des techniciens consolidaient le sarcophage – appellation journalistique – de béton et d'acier jadis improvisé par les Russes pour l'empêcher de s'effondrer et de libérer une nouvelle nuée létale. Ils n'avaient pas fini d'évacuer les décombres entourant le réacteur et étaient loin d'en approcher le cœur toujours chaud. La cheminée de ventilation de la centrale pointait alors comme un doigt moqueur à leur adresse. Et à celle de l'humanité qui s'achetait un siècle de sécurité.

Dans les villes et les villages évacués des alentours, la plupart des bâtiments n'étaient pas devenus ces monticules de décombres et de poussière qu'aujourd'hui presque personne ne vient photographier et où ne pousse toujours qu'une végétation malade. Dans des millénaires, quelles questions nos successeurs ou des visiteurs d'outre-espace se poseront-ils sur ce site ? Sauront-ils jamais deviner quel monument à l'incompétence humaine il fut pour nous ?

L'autobus qui nous transportait devait dater de l'ère soviétique tant il brinqueballait. La pitoyable haridelle ahanait sur la route comme une *Trabant* et se propulsait pourtant avec une vaillance stakhanoviste. Nous étions venus à Kiev pour un congrès qui s'était achevé et dont cette excursion constituait plutôt le couronnement que l'épilogue, car nous étions tous plus ou moins mandatés par les pays donateurs désireux de savoir où passait leur argent.

Passé le poste de contrôle et l'examen des passeports, nous entrâmes dans la zone officiellement contaminée. Car le paysage n'avait pas attendu le panneau « Tchernobyl » pour se dégrader : c'était déjà un *no man's land* sur lequel le printemps peinait à s'imposer. Un troupeau de chevaux sauvages excita tellement les occupants que le teuf-teuf dut s'arrêter pour leur permettre de les photographier. C'est dire combien la banalité revêtait ici un caractère exceptionnel.

Enfin le véhicule se gara au milieu de bâtiments d'allure récente et nous accueillit une petite troupe de militaires. Après un échange de salutations furent déposés sur l'asphalte deux cartons où ils nous invitèrent à puiser. C'étaient des tenues anti-radiations bleues ou blanches. Sur l'enveloppe en vinyle figurait la marque « TD – Tidy Professional », suivi, en français, de « Combinaison avec cagoule modèle n°42105 » et de « Vêtement à usage unique non tissé polypropylène ».

– Nous voilà habillés à la dernière mode de Paris, conclut quelqu'un.

En vérité, nous avions plutôt l'air de clowns avec ces tenues par-dessus nos vêtements civils. Elles étaient tellement minces qu'elles n'arrêtaient guère que les rayons alpha. Je pense même qu'elles étaient parfaitement inutiles et que leur seul but était de nous inspirer la prudence au cours de notre excursion. Les balayeurs que nous croisâmes près de la centrale n°4 portaient en plus un masque contre l'inhalation de poussières radioactives. Il est vrai que nous étions seulement de passage.

Ce fut alors qu'apparut le chat. Un matou à l'air futé, aux yeux verts et au poil brillant, blanc tacheté irrégulièrement de noir, ni trop gros ni trop maigre, sûrement pas sous-alimenté. Il nous dévisageait, assis sur son postérieur, occupant la plus haute marche de l'escalier d'un proche bâtiment. Mais il gardait sa dignité devant le spectacle des visiteurs qui s'empêtraient à revêtir leurs tenues alors que des militaires nous photographiaient avec force commentaires ironiques.

Je m'avançai et le caressai sur le dos avant de le gratter sous le menton et entre les deux yeux. C'était visiblement un chat civilisé, descendant sans doute de ceux abandonnés lors de l'évacuation. Il paraît que certains se promenaient dans la zone interdite autour de la centrale n°4, peut-être en quête des rats, des souris et des oiseaux qui avaient élu domicile à l'intérieur du sarcophage – l'abri, selon la terminologie officielle. Mais lui semblait en bonne santé et sédentaire.

Je ne m'étonnai qu'à demi quand il me suivit dans l'autobus, sans susciter de commentaires de notre guide militaire tant il semblait faire partie du paysage. Il se pelotonna sur mes genoux et se mit à ronronner. Lui seul garda son calme lorsque, à quelques centaines de mètres de la centrale n°4, les compteurs de radiations qu'avaient emportés certains voyageurs crépitèrent furieusement pendant quelques secondes. Mais leur rassurant cliquetis avait repris quand nous quittâmes le véhicule.

Le chat ne nous accompagna pas dans le bâtiment neuf qui se dressait face à la centrale n°4. Une grande vitre anti-radiations donnait sur celle-ci dans la salle où nous accueillit une charmante dame. Elle nous prévint qu'il était interdit de filmer le sarcophage, mais plusieurs désobéirent pendant qu'elle nous exposait, grâce à une maquette aux éléments amovibles, les travaux qui s'y déroulaient. Les pays donateurs dont les drapeaux s'alignaient sur les murs seraient contents.

L'épaisse bâtisse grise bardée de béton et d'acier avec sa grue en guise de minaret avait l'air moins impressionnant que dans les images d'actualité. J'avais peine à croire qu'elle continuait à faire trembler le monde tant elle évoquait un blockhaus mal dégrossi ou un vestige d'une guerre oubliée. Mais c'était comme une montagne faussement rassurante camouflant un dragon en attente de la première occasion pour ressurgir et cracher le feu sur l'humanité imprudente.

Le chat attendait sur mon siège lorsque nous revînmes. Direction : Tchernobyl (*Tchornobyl* en ukrainien), Pripiat et les villages environnants évacués peu après la catastrophe. Devenu notre mascotte officielle, il nous escorta désormais pendant les heures où nous déambulâmes entre les immeubles. Car il était formellement interdit d'y entrer, certains menaçant ruine, ainsi que d'y ramasser quoi que ce fût. Mais notre guide exerçait une surveillance débonnaire.

De toute façon, il n'y avait plus grand-chose à glaner : les pillards avaient fait place nette peu après l'évacuation. Combien avaient survécu à leurs larcins ? Et les receleurs, et les acheteurs ? Une chaise d'accouchement rouillait pourtant devant une maternité à l'intérieur de laquelle s'inscrivaient toujours sur un panneau les noms des patientes et la date de leur admission. Des manèges et des auto-tamponneuses aussi dans un parc d'attractions. Et même une grande roue.

Je m'aventurai au seuil d'une école sur les murs de laquelle s'affichaient les conquêtes du socialisme, les épisodes de la Grande Guerre Patriotique, des scènes de la reconstruction de l'U.R.S.S., etc. N'y manquaient que des centrales et des champignons nucléaires. Mais sans doute figuraient-ils dans d'autres salles avec tout l'arsenal soviétique. Plus tard, dans une maison de campagne désertée, je ramassai une poignée de lettres et de cartes postales dont l'une commençait ainsi :

« Ma petite Macha,

« J'espère que tu seras de retour pour la mi-printemps. J'ai planté des fleurs comme tu les aimes tant afin que tu les voies éclore quand nous serons ensemble. Ici, il fait déjà chaud. J'en ai profité pour nettoyer le jardin et fumer la terre avec les débris carbonisés. Cette année encore, j'ai planté des fraisiers. Nous mangerons nos propres fraises avec de la crème de la vache de l'oncle Sacha... »

Ainsi s'interrompait la carte. Et le jardin dépérissait sous les arbustes grêles qui concurrençaient avec succès même les mauvaises herbes sur un sol à la consistance de cendre. Je mis toute la correspondance dans la sacoche que je portais en bandoulière. C'est mon seul souvenir palpable de la zone contaminée. Depuis, je le garde dans un tiroir de mon bureau, comme un témoignage de la soudaineté de l'évacuation et du mensonge des autorités quant à son caractère provisoire.

Assis devant moi, le chat m'observait comme s'il comprenait la détresse de la situation, bien qu'il fût sûrement trop jeune pour avoir vécu la tragédie. Nous quittâmes la maison fantôme. L'excursion tirait à sa fin. Il y eut encore un arrêt devant le monument typiquement soviétique aux « liquidateurs » qui s'étaient sacrifiés pour limiter les dégâts de la centrale n°4. Ce fut l'occasion des dernières photographies. J'ai toujours celle où je tiens mon ami félin dans les bras.

Ensuite nous fut offert un repas au cours duquel le chat prit place sur mes genoux. Il ne mendia pas le moindre relief mais accepta poliment les morceaux de viande que je lui offris. Il me suivit jusque dans les toilettes. Sans réfléchir, je bourrai le fond de ma sacoche avec la combinaison anti-radiations que j'avais décidé de garder et y déposai l'animal sans susciter de protestations. Comme il n'était pas très gros, il y tenait relativement à l'aise une fois le rabat mis.

Je fus un peu inquiet avant le passage au poste de contrôle. Mais le chat resta tranquille. J'aurais pu aussi bien transporter quelques kilos de plutonium dans une boîte isolante. La seule formalité consista à descendre de l'autobus pour nous soumettre au contrôle de la radio-activité. Un militaire promena aussi un compteur de radiations autour du véhicule et y pénétra, mais sans dépasser le siège du chauffeur. Lorsque je repris ma place, ma sacoche m'attendait avec son occupant.

Nous n'avions vu ni les villages où les habitants vivaient de leurs cultures contaminées, ni le cimetière des véhicules qui avaient participé au colmatage et au déblayage de la centrale n°4 et fourni toute la région en pièces détachées radio-actives. Je suppose que cela aurait fait mauvaise impression. Nous étions donc satisfaits et rassurés et échangeons nos impressions comme des vétérans de retour du front. Nous avions notre content d'émotions bon marché.

Le passager clandestin ne se manifesta pas davantage le reste du trajet jusqu'à Kiev. Lorsque l'autobus arriva à l'hôtel Sport où nous étions tous logés, je m'attardai auprès de la palissade du chantier voisin et ouvris discrètement ma sacoche pour vérifier comment se portait mon invité. J'eus la mauvaise surprise de le voir bondir sur le trottoir, regarder deux ou trois secondes autour de soi, filer à toute allure sans demander son reste et tourner au coin de la rue.

Je restai là interdit, d'abord déçu par tant d'ingratitude, puis soulagé d'être déchargé du fardeau que représentait l'animal. J'aurais pu à la rigueur le garder dans ma chambre tant que j'y résidais et l'emmener avec moi dans mes déplacements, mais pas le dissimuler aux contrôles de l'aéroport et l'introduire en fraude dans mon pays. Je me demandai quel coup de folie m'avait inspiré une action aussi irréflectée, surtout de la part d'un fonctionnaire international apprécié pour son sérieux.

Je regagnai tristement ma chambre, me disant qu'après tout le chat avait fait ce qu'il voulait ou que peut-être son long séjour dans ma sacoche l'avait rendu furieux. Je lui souhaitai bonne chance dans cette ville alors en pleine expansion où, à défaut d'un maître, il trouverait au moins des poubelles bien garnies. Les jours suivants, je fouillai cependant les environs dans l'espoir de le retrouver. Puis je repris l'avion vers mon pays et ne pensai plus guère à cette histoire.

Pourtant, cinq mois plus tard, je me réveillai en sursaut avec l'idée de retourner à Tchernobyl. Je me rendormis assez vite mais ne cessai d'y penser le lendemain. Je me couchai avec la même nostalgie et la retrouvai les jours suivants. Une vraie obsession. J'étais comme un drogué en manque. Mon rendement s'en ressentit. J'étais désorienté car je n'aurais jamais pensé que mon voyage m'eût autant marqué. Après tout, à part son caractère déprimant, le site n'avait en soi rien d'inoubliable.

Je décidai d'en finir, obtins un congé de cinq jours et pris le premier avion pour Kiev. J'éprouvai durant tout mon voyage un immense soulagement. Devant l'hôtel Sport, un nouvel immeuble se dressait à la place du chantier. Le centre de la ville ressemblait encore plus aux capitales occidentales avec ses fast-foods, ses publicités agressives et ses enseignes insolentes. Mais les chauffeurs de taxis n'avaient pas changé : ils se jouaient autant du code de la route.

Le chat de Tchernobyl m'attendait. Mais il était méconnaissable : sale, maigre, pelé, une vilaine plaie au flanc, le regard suppliant, la gueule ouverte sur un miaulement muet, recroquevillé contre un kiosque proche pour se protéger de la pluie. Je le mis dans ma sacoche. Il y avait non loin une gargote où, dans mon ukrainien sommaire, je commandai des saucisses. Puis je repartis avec ma valise et mon passager vers l'entrée de l'hôtel où je pris possession de ma chambre.

Mon premier soin fut de nourrir mon invité. Il dévora toutes les saucisses et but l'eau que je lui présentai dans une coupelle. Je n'attendis pas qu'il eût fini pour lui nettoyer le poil avec un gant et faire couler de l'eau tiède sur sa plaie. Puis je l'enveloppai dans une serviette. Il tenait à peine debout et vacillait pendant que je le frottais. Quand il fut sec, je sortis en direction du restaurant. À mon retour, il était endormi sur le lit. Je l'y rejoignis sans le réveiller.

Le lendemain matin, le chat réintégra ma sacoche et nous quittâmes l'hôtel. Sur l'annuaire téléphonique je cherchai un vétérinaire et, en chemin, nourris mon protégé. Le praticien me dit en anglais que la bestiole avait sans doute été heurtée par un véhicule et me proposa de la garder deux jours. Comme je ne pouvais courir le risque qu'elle fût découverte dans ma chambre et qu'il me semblait difficile de la transporter dans cet état pendant tous mes déplacements, j'acceptai.

Je me mis alors en quête d'un autobus pour Tchernobyl, car mon idée fixe était toujours aussi puissante. Aucune siège n'était disponible avant deux semaines, mais une employée de l'agence de tourisme me suggéra de m'adresser à la mairie de Slavoutitch, la ville-modèle fondée vingt ans plus tôt pour accueillir les réfugiés.

Celle-ci se situait à une cinquantaine de kilomètres de la centrale n°4 et une bonne partie de la population travaillait dans la zone contaminée.

C'était l'époque où le dynamique maire de Slavoutitch choquait les bonnes consciences occidentales en déclarant son intention d'organiser un tourisme à grande échelle à Tchernobyl et même des survols en deltaplane de la centrale maudite. Il prétendait ainsi favoriser la prise de conscience de l'humanité envers le danger nucléaire. Moyennant un bakchich de deux cents Euros, un de ses employés me casa parmi une délégation anti-nucléaire italienne la veille de mon envol.

Mon billet en poche, je repris l'autobus pour Kiev et récupérai le chat. Celui-ci semblait avoir un peu récupéré ; il n'avait plus l'air apeuré et tenait sur ses pattes ; sa plaie était sèche et son poil était débarrassé de tous ses parasites. Sa cage était confortable mais, à son ouverture, il sauta de lui-même dans ma sacoche. Il savait mieux que moi où il allait. Une fois ses honoraires empochés, le vétérinaire me raccompagna et me demanda avec un air bizarre :

— Il vient d'où, votre chat ?

— Je l'ai trouvé ici, à Kiev. Pourquoi ? mentis-je malgré moi.

— Si je n'avais pas abandonné la recherche, je vous en aurais offert un bon prix.

— Ah, oui ? Pourquoi ? demandai-je, soudain intéressé.

— Son sang est bizarre. En plus des globules rouges, des globules blancs et des plaquettes, il renferme un type de cellules dont je n'arrive pas à déterminer la fonction, mais je puis vous assurer qu'elles n'existent chez aucun mammifère.

— C'est tout ? fis-je semblant de m'étonner.

— Non. Je lui ai fait une radio. Son cerveau aussi est bizarre. Et je ne parle pas de certains autres organes. Je garde les clichés pour ma collection.

— Ça n'a pas l'air de vous étonner.

— Vous savez, depuis vingt ans, j'en vois, des bizarreries. Et pas qu'animales. Il y a de véritables musées des horreurs dans certains hôpitaux. Il y a même un trafic. Contre des dollars ou des Euros, ça part bien. Mais ça, qui est-ce qui en parle ?

— Je vois. Après Hiroshima aussi, il y a eu des malformations, acquiesçai-je.

— Notre Hiroshima à nous est plus insidieux. Il est mental comme physique. Enfin, si vous me ramenez votre chat, je serai ravi de voir comment il aura évolué.

— J'en doute, docteur. Merci.

À l'hôtel Sport, j'offris à mon invité de la viande hachée et du lait achetés en cours de route avant de souper au restaurant. Je regardai un peu la télévision dans ma chambre : le déblayage des alentours du réacteur n°4 et la consolidation du sarcophage s'achevaient ; la construction du cocon définitif pourrait bientôt commencer. Puis nous nous endormîmes. Demain, un autobus partait à 6 heures pour Slavoutitch où m'attendait celui de 8 heures pour Tchernobyl.

Nous franchîmes sans problèmes le poste de contrôle. La tenue anti-radiations enfilée, j'allai dans les toilettes et relâchai le chat. Je lui fis un brin de conduite jusqu'à la sortie et le regardai s'éloigner le long du bâtiment. Il disparut au premier tournant et je rejoignis le groupe d'Italiens. Je ne ressentis pas l'excitation de la première fois. Tchernobyl était aussi morne en automne qu'au printemps. Sans l'attrait de la nouveauté, je m'ennuyais. En vain, au retour, cherchai-je le minet.

Je n'ai jamais revu le chat de Tchernobyl. J'ai souvent pensé à lui durant ces cinquante ans. J'ai aussi réfléchi à mon aventure et à mon comportement. J'ai beau

aimer les félins, celui-ci est le seul à m'avoir fait commettre une telle bêtise. J'en déduis qu'il était certainement très particulier, qu'il m'avait suggestionné, que j'avais exécuté tous ses désirs et à distance. Peut-être même est-ce lui qui m'a empêché d'en parler jusqu'ici. S'il est mort récemment, cela lui faisait un bel âge.

Que voulait-il exactement ? Visiter le monde des humains ? Pourquoi m'a-t-il choisi ? Parce que j'étais le seul qu'il pouvait suggestionner ? Malgré son intelligence, il n'était sans doute pas assez armé pour affronter la grande ville. Et une fois blessé, il n'a plus eu comme recours que de me rappeler pour le ramener là où il était né. J'espère qu'il y a coulé une vie heureuse. Pourquoi la zone contaminée de Tchernobyl qui fut un enfer pour certains ne serait-elle pas un paradis pour d'autres ?

FIN

Biographie des auteurs

Sandrine Bettinelli

Née le 19 mai 1971, mariée, trois enfants.

Elle a participé au site littéraire La Tache d'Encre. Membre des comités de lecture du site Ecrits-Vains.

Elle a reçu plusieurs prix littéraires, notamment le Prix Infini de la nouvelle en 2002.

Elle a publié dans de nombreux recueils collectifs en France et en Suisse

Emmanuelle Fredin

est née le 5 novembre 1956, et intemporelle depuis plusieurs années... Bibliothécaire depuis plus de vingt ans, elle est spécialiste de littérature jeunesse et cinéma pour le jeune public. C'est vers l'âge de 14 ans qu'elle a découvert le fantastique avec *Un bébé pour Rosemary*, et l'anticipation-SF avec *Les Horls en péril* de B.R. Bruss.

Quant à ses écrits, les premiers furent de la poésie. Parfois elle considère ces romans de "mauvais genre" comme une sorte de récits de voyage (genre littéraire qu'elle affectionne). Ce qui l'intéresse et l'inspire, c'est l'image, qu'elle soit animée ou fixe. Elle met en mots ces images qui défilent dans sa tête comme un film.

Sergio Gaut vel Hartman

est né en 1947 à Buenos Aires. Auteur très prolifique, il a publié de nombreux récits dans des revues du monde entier. Il a dirigé – et dirige toujours – de nombreuses anthologies ainsi que des revues en ligne et des blogs, dont les plus récents sont : Ráfagas, Parpadeos, Químicamente impuro et Breves no tan breves. Si vous venez régulièrement sur notre site, le nom de Sergio Gaut vel Hartman vous est devenu familier ; des nouvelles comme *Le Déguisement*, *Nous trois*, *Nafragé de soi-même*, ou, plus récemment, *Un Jour parmi d'autres*, vous ont convaincu : la force du propos, la maîtrise du récit, et le frisson métaphysique sont toujours au rendez-vous. Si vous ne les avez pas encore lus, le moment est venu de vous précipiter sur ses écrits !

Serena Gentilhomme

serait née à Florence un 13 février de notre siècle. On dit qu'elle vit à Besançon et travaille à la Faculté de Lettres où elle enseigne l'Histoire du cinéma italien (tendance fantastique et horreur). Elle aurait également été Maître de Conférence (Italien) au CRLE, participant à des colloques consacrés au Fantastique à l'Université de Grenoble III. Ce ne sont que de vagues pistes car Serena s'amuse de temps à autre à faire glisser cette peau tout sourire, sociable et cultivée, pour écrire et musarder hors des entiers communs. Outre de nombreuses nouvelles et études, elle a publié trois romans : *Villa Bini* (L'Harmattan), *Les nuits étrusques* (Éditions Naturellement) et, récemment – avec Claude Bolduc, *Prime Time* (éditions Interkeltia).

Jonathan Harker

est né le 30 juillet 1923 à Galway (République d'Irlande). Sourd-muet de naissance, il est d'abord surveillant en 1945 dans une école spécialisée : le Tulip Home, puis y devient enseignant et finit par en prendre la direction en 1958. Toute sa vie, il s'est donc occupé de ceux qui souffraient du même handicap que lui-même.

Ayant pris sa retraite, Jonathan Harker est venu vivre en Bourgogne à partir de 1987. Il écrit depuis l'âge de vingt-cinq ans, mais n'a jamais été publié dans son pays, sans

doute à cause de l'audace de certains de ses ouvrages. En effet, il a appris à considérer Dieu comme « une réalité en-dehors de toute forme de superstition, dégagée du merveilleux comme du mensonge ». C'est pourquoi ses sujets, romanesques et philosophiques à la fois, ainsi que la vision de l'au-delà qu'il présente dans l'une de ses meilleures nouvelles : *Le Rivage noir* (The Shore In The Darkness), peuvent être considérés comme de passionnantes curiosités littéraires. Jonathan Harker est décédé le 6 août 2001.

Jenny Elisabeth Kangasvuo

est née à Helsinki en 1975. Elle habite aujourd'hui Oulu, dans le nord de la Finlande. Elle rédige une thèse de doctorat sur la bisexualité en Finlande qui marquera la fin de ses études d'art et d'anthropologie à l'université d'Oulu. Elle se passionne pour la culture populaire japonaise. Elle écrit, dessine et pratique la cuisine... médiévale.

Jean-Pierre Laigle

Né en 1947, a remporté le deuxième prix du concours de nouvelles « Visions du Futur » 2000 pour *Sept Ethérogrammes*, paru dans Présences d'Esprits n°23. Il a entamé la rédaction d'un cycle de nouvelles, de courts romans et de romans sur un empire interstellaire dépourvu de moyens de communication plus rapides que la lumière et dirigé par des immortels, dont le pilote (*Mission : Destinée*) a été publié dans Solaris n°139 (automne 2001). Cette série, qui s'étend sur plus de cinquante millénaires et comprend déjà sept textes, fait partie de la veine techno-sociologique de l'auteur.

Le chat de Tchernobyl, plus proche du reportage autofictionnel, révèle chez Jean-Pierre Laigle une sensibilité fantastique et poétique qui n'est pas pour nous déplaire...

Patricia Manignal

est née à Marseille en janvier 1962.

Elle a publié quelques critiques dans la revue Antarès puis deux nouvelles de fantastique moderne dans la série d'anthologies Nightmare dirigée par Daniel Conrad (Lueurs Mortes Editions). Écrits dans un style direct et vigoureux, ses récits sont à la fois gothiques et modernes, tantôt influencés par Lovecraft, tantôt par Philip K. Dick, le Hard Rock ou la BD. A la manière des auteurs *cannibales* italiens, elle pratique avec bonheur le mélange des genres et participe ainsi à l'émergence d'une culture moderne rebelle à tout classement.

Johanne Marsais

Née en 1946, elle s'est déterminée au cours de ses études puisqu'elle passa des Lettres aux Beaux-Arts. C'est sans doute pourquoi, plus tard, elle se consacra longtemps à la peinture avant d'écrire ses premières nouvelles. Elle a publié quelques textes dans les fanzines Lunatique et Demain, puis la nouvelle *Face à face* dans l'anthologie Futurs au présent dirigée par Philippe Curval (Denoël, 1978). En octobre 1979, elle a brutalement décidé, de mettre fin à la souffrance et à l'angoisse permanente que représentait pour elle l'existence en notre société. Elle a peu écrit et peu publié, mais ses textes ont tous été reconnus par le milieu professionnel.

José Vicente Ortuño

a 48 ans et vit dans la région de Valence (Espagne) ; c'est un lecteur " compulsif " de science-fiction, d'imagination et de terreur. Il a toujours aimé inventer des histoires pour s'endormir, au lieu de compter les moutons, ce qui l'ennuyait.

Il est membre de la TerVa (Tertulia Valenciana), une des associations littéraires les plus actives d'Espagne. Il collabore à la publication Fabricantes de sueños, anthologie qu'édite annuellement l'Asociación Española de Fantasía, Ciencia Ficción y Terror.

> [son blog](#)

Jean-Pierre Planque

est né en 1951 et vit en Guadeloupe depuis 2000. Il a écrit et publié une soixantaine de nouvelles dans fanzines, revues, journaux et anthologies, puis sur Internet. Son premier roman (« L'Esprit du Jeu »), écrit en collaboration avec son ami Patrick Raveau, a été publié en octobre 2007 par les éditions EONS. Il a principalement écrit des récits fantastiques et de science-fiction, mais il est également très attiré par le roman noir et par le mélange des genres. Depuis une dizaine d'années, il dirige un site entièrement dédié aux littératures de l'Imaginaire et a permis la publication en ligne de plus de 200 nouvelles issues de France, Belgique, Suisse, Espagne, Italie, mais aussi des pays d'Amérique latine et des pays de l'Europe de l'est et du nord. Ce patient travail lui a permis de cultiver nombreuses relations amicales avec écrivains et écrivaines un peu partout dans le monde.

> [site perso](#)

> [Un\(e\) auteur\(e\), des nouvelles](#)

Patrick Raveau

a signé une trentaine de nouvelles publiées dans des magazines spécialisés dans le Fantastique ou la Science-Fiction. Son nom a figuré au sommaire du Volume 8 des « Territoires de l'Inquiétude » (Denoël), et plusieurs de ses nouvelles ont été publiées en revues, journaux, anthologies et fanzines. Premier Prix du concours organisé par Infini en 1994 pour la nouvelle *Mémoire du Vent*. Deux courts romans: *Le Vrai Visage de Gregory*, écrit en collaboration avec Jean-Pierre Planque aux Éditions Phénix (Belgique, 1992), et *L'Ultime Songe de la Cité*, aux Éditions Destination Crépuscule (1995). Enfin, le roman *L'Esprit du Jeu*, toujours en collaboration avec Jean-Pierre Planque, aux Éditions EONS (2007).

Professeur de philosophie, musicien et photographe de talent, Patrick Raveau a publié de nombreux poèmes, ainsi que des essais sur les poètes contemporains. Il a reçu le Premier Prix de Bretagne (jadis, Prix Brocéliande) en 1995 pour le recueil *Second Versant de la lumière*.

> [site perso](#)

Thierry Rollet

Né à Remiremont (Vosges) en 1960, il se consacre à la littérature depuis l'âge de 15 ans. Il a publié son premier ouvrage à 21 ans et vient de publier son 7e ouvrage. D'abord enseignant, Thierry Rollet a fondé, en 1999, l'entreprise SCRIBO qui s'occupe de diffusion de livres, de conseils littéraires aux auteurs désireux d'être publiés, d'édition à compte d'auteur avec sa filiale : les Éditions du Masque d'Or, d'un atelier d'écriture et de formation en français et en anglais.

Soledad Véliz Córdova

est née au Chili il y a 23 ans. Diplômée de psychologie, elle est écrivaine et illustratrice. Soledad est l'un des grands espoirs féminins de la littérature chilienne de science-fiction et de fantastique...

La Lettre (La Carta) est paru dans le n°159 de Axxón en février 2006. Inédit dans sa version française.

Alan W. Wolf

a, pendant son enfance, vécu dans différents pays (dont la France), avant de s'installer en Espagne, terre natale de sa mère. Passionné de B.D. et de fantastique, il appréciera tous les commentaires que ses lecteurs voudront bien adresser à alanwwolf@yahoo.es



La réalisation de cette anthologie et sa maquette sont © JPP.

